3 1761 05973980 5

29

I

POÉSIES

DE

Anatole France

A Mongin Sc.t

POËSIES

DE

Anatole France

Les Poèmes dorés — Idylles et Légendes

Les Noces Corinthiennes

8346
18/9/

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

PQ
2254
A17
1904

LES POÈMES DORÉS

A

LECONTE DE LISLE

AUTEUR DES POÈMES ANTIQUES

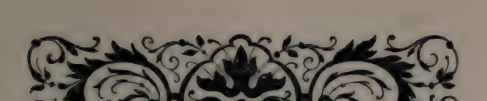
ET DES POÈMES BARBARES

EN TÉMOIGNAGE

D'UNE VIVE ET CONSTANTE

ADMIRATION

CE LIVRE EST DÉDIÉ



A LA LUMIÈRE

Dans l'essaim nébuleux des constellations,
O toi qui naquis la première,
O nourrice des fleurs et des fruits, ô lumière,
Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles
Des vapeurs flottantes dans l'air :
La vie alors s'anime et, sous ton frisson clair,
Sourit, ô fille des étoiles!

Salut! car avant toi les choses n'étaient pas.
Salut! douce; salut! puissante.
Salut! de mes regards conductrice innocente
Et conseillère de mes pas.

Par toi sont les couleurs et les formes divines,
Par toi, tout ce que nous aimons.
Tu fais briller la neige à la cime des monts,
Tu charmes le bord des ravines.

Tu fais sous le ciel bleu fleurir les colibris
Dans les parfums et la rosée;
Et la grâce décente avec toi s'est posée
Sur les choses que tu chéris.

Le matin est joyeux de tes bonnes caresses;
Tu donnes aux nuits la douceur,
Aux bois l'ombre mouvante et la molle épaisseur
Que cherchent les jeunes tendresses.

Par toi la mer profonde a de vivantes fleurs
Et de blonds nageurs que tu dores.
Au ciel humide encore et pur tes météores
Prêtent l'éclat des sept couleurs.

Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles
Sous ton vêtement glorieux;
Et tes chères clartés, en passant par leurs yeux,
Versent des délices nouvelles.

Leurs oreilles te font un trône oriental
Où tu brilles dans une gemme,
Et partout où tu luis, tu restes, toi que j'aime,
Vierge comme en ton jour natal.

Sois ma force, ô Lumière! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées!

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
En une volupté sereine,
La Beauté se dressant marcher comme une reine
Sous ta chaste couronne d'or.

Et, lorsque dans son sein la Nature des choses
Formera mes destins futurs,
Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
Mes nouvelles métamorphoses.

LES CERFS

Aux vapeurs du matin, sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures,
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers :
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante,
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups d'andouillers.

Suants, fumants, en feu, quant vint l'aube incertaine,
Tous deux sont allés boire ensemble à la fontaine,
Puis d'un choc plus terrible ils ont mêlé leurs bois.

Leurs bonds dans les taillis font le bruit de la grêle;
Ils halètent, ils sont fourbus, leur jarret grêle
Flageole du frisson de leurs prochains abois.

Et cependant, tranquille et sa robe lustrée,
La biche au ventre clair, la bête désirée
Attend; ses jeunes dents mordent les arbrisseaux;
Elle écoute passer les souffles et les râles;
Et, tiède dans le vent, la fauve odeur des mâles
D'un prompt frémissement effleure ses naseaux.

Enfin l'un des deux cerfs, celui que la Nature
Arma trop faiblement pour la lutte future,
S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée;
Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
Se disperse aisément dans la forêt natale;
L'universelle vie accueille ses esprits :
Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
Aux chênes, aux sapins, ses nourriciers antiques,
Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Telle est la guerre au sein des forêts maternelles.
Qu'elle ne trouble point nos sereines prunelles :
Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
Car son âme confuse et vaguement ravie
A dans les jours de paix goûté la douce vie;
Son âme s'est complu, muette, au sein des bois.

Au sein des bois sacrés, le temps coule limpide,
La peur est ignorée et la mort est rapide;
Aucun être n'existe ou ne périt en vain.
Et le vainqueur sanglant qui brame à la lumière,
Et que suit désormais la biche douce et fière,
A les reins et le cœur bons pour l'œuvre divin.

L'Amour, l'Amour puissant, la Volupté féconde,
Voilà le dieu qui crée incessamment le monde,
Le père de la vie et des destins futurs!
C'est par l'Amour fatal, par ses luttes cruelles,
Que l'univers s'anime en des formes plus belles,
S'achève et se connaît en des esprits plus purs.

Septembre 1871.

LA MORT D'UNE LIBELLULE

Sous les branches de saule en la vase baignées
Un peuple impur se tait, glacé dans sa torpeur,
Tandis qu'on voit sur l'eau de grêles araignées
Fuir vers les nymphéas que voile une vapeur.

Mais, planant sur ce monde où la vie apaisée
Dort d'un sommeil sans joie et presque sans réveil,
Des êtres qui ne sont que lumière et rosée
Seuls agitent leur âme éphémère au sommeil.

Un jour que je voyais ces sveltes demoiselles,
Comme nous les nommons, orgueil des calmes eaux,
Réjouissant l'air pur de l'éclat de leurs ailes,
Se fuir et se chercher par-dessus les roseaux,

Un enfant, l'œil en feu, vint jusque dans la vase
Pousser son filet vert à travers les iris,
Sur une libellule ; et le réseau de gaze
Emprisonna le vol de l'insecte surpris.

Le fin corsage vert fut percé d'une épingle ;
Mais la frêle blessée, en un farouche effort,
Se fit jour, et, prenant ce vol strident qui cingle,
Emporta vers les joncs son épingle et sa mort.

Il n'eût pas convenu que sur un liège infâme
Sa beauté s'étalât aux yeux des écoliers :
Elle ouvrit pour mourir ses quatre ailes de flamme,
Et son corps se sécha dans les joncs familiers.

Chaville, mai 1870.

LA MORT DU SINGE

Dans la serre vitrée où de rigides plantes,
Filles d'une jeune île et d'un lointain soleil,
Sous un ciel toujours gris, sommeillant sans réveil,
Dressent leurs dards aigus et leurs floraisons lentes,

Lui, tremblant, secoué par la fièvre et la toux,
Tordant son triste corps sous des lambeaux de laine,
Entre ses longues dents pousse une rauque haleine
Et sur son sein velu croise ses longs bras roux.

Ses yeux, vides de crainte et vides d'espérance,
Entre eux et chaque chose ignorent tout lien;
Ils sont empreints, ces yeux qui ne regardent rien,
De la douceur que donne aux brutes la souffrance.

Ses membres presque humains sont brûlants et frileux;
Ses lèvres en s'ouvrant découvrent les gencives;
Et, comme il va mourir, ses paumes convulsives
Ont caché pour jamais ses pouces musculeux.

Mais voici qu'il a vu le soleil disparaître
Derrière les huniers assemblés dans le port;
Il l'a vu : son front bas se ride sous l'effort
Qu'il tente brusquement pour rassembler son être.

Songe-t-il que, parmi ses frères forestiers,
Alors qu'un chaud soleil descendait des cieux calmes,
Repu du lait des noix et couché sur les palmes,
Il s'endormait heureux dans ses frais cocotiers,

Avant qu'un grand navire, allant vers des mers froides,
L'emportât au milieu des clameurs des marins,
Pour qu'un jour, dans le vent, qui lui mordît les reins,
La toile, au long des mâts, glaçât ses membres roides?

A cause de la fièvre aux souvenirs vibrants
Et du jeûne qui donne aux âmes l'allégeance,
Grâce à cette suprême et brève intelligence
Qui s'allume si claire au cerveau des mourants,

Ce muet héritier d'une race stupide
D'un rêve unique emplit ses esprits exaltés :
Il voit les bons soleils de ses jeunes étés,
Il abreuve ses yeux de leur flamme limpide.

Puis une vague nuit pèse en son crâne épais.
Laissant tomber sa nuque et ses lourdes mâchoires,
Il râle. Autour de lui croissent les ombres noires :
Minuit, l'heure où l'on meurt, lui versera la paix.

1872.

LA PERDRIX

Hélas! celle qui, jeune en la belle saison,
Causa dans les blés verts une ardente querelle
Et suivit le vainqueur ensanglanté pour elle,
La compagne au bon cœur qui bâtit la maison

Et nourrit les petits aux jours de la moisson,
Vois : les chiens ont forcé sa retraite infidèle.
C'est en vain qu'elle fuit dans l'air à tire-d'aile,
Le plomb fait dans sa chair passer le grand frisson.

Son sang pur de couveuse à la chaleur divine
Sur son corps déchiré mouille sa plume fine.
Elle tournoie et tombe entre les joncs épais.

Dans les joncs, à l'abri de l'épagneul qui flaire,
Triste, s'enveloppant de silence et de paix,
Ayant fini d'aimer, elle meurt sans colère.

LES ARBRES

O vous qui, dans la paix et la grâce fleuris,
Animez et les champs et vos forêts natales,
Enfants silencieux des races végétales,
Beaux arbres, de rosée et de soleil nourris,

La Volupté par qui toute race animée
Est conçue et se dresse à la clarté du jour,
La mère aux flancs divins de qui sortit l'amour,
Exhale aussi sur vous son haleine embaumée.

Fils des fleurs, vous naissez comme nous du Désir,
Et le Désir, aux jours sacrés des fleurs écloses,
Sait rassembler votre âme éparse dans les choses,
Votre âme qui se cherche et ne se peut saisir.

Et, tout enveloppés dans la sourde matière,
Au limon paternel retenus par les pieds,
Vers la vie aspirant, vous la multipliez,
Sans achever de naître en votre vie entière.

LES SAPINS

On entend l'Océan heurter les promontoires;
De lunaires clartés blêmissent le ravin
Où l'homme perdu, seul, épars, se cherche en vain;
Le vent du nord, sonnant dans les frondaisons noires,
Sur les choses sans forme épand l'effroi divin.

Paisibles habitants aux lentes destinées,
Les grands sapins, pleins d'ombre et d'agrestes senteurs
De leurs sommets aigus couronnent les hauteurs;
Leurs branches, sans fléchir, vers le gouffre inclinées,
Tristes, semblent porter d'iniques pesanteurs.

Ils n'ont point de ramure aux nids hospitalière,
Ils ne sont pas fleuris d'oiseaux et de soleil,
Ils ne sentent jamais rire le jour vermeil ;
Et, peuple enveloppé dans la nuit familière,
Sur la terre autour d'eux pèse un muet sommeil.

La vie, unique bien et part de toute chose,
Divine volupté des êtres, don des fleurs,
Seule source de joie et trésor de douleurs,
Sous leur rigide écorce est cependant enclose
Et répand dans leur corps ses secrètes chaleurs.

Ils vivent. Dans la brume et la neige et le givre,
Sous l'assaut coutumier des orageux hivers,
Leurs veines sourdement animent leurs bras verts,
Et suscitent en eux cette gloire de vivre
Dont le charme puissant exalte l'univers.

Pour la fraîcheur du sol d'où leur pied blanc s'élève,
Pour les vents glacials, dont les tourbillons sourds
Font à peine bouger leurs bras épais et lourds,
Et pour l'air, leur pâture, avec la vive sève,
Coulent dans tout leur sein d'insensibles amours.

En souvenir de l'âge où leurs aïeux antiques,
D'un givre séculaire étreints rigidement,
Respiraient les frimas, seuls, sur l'escarpement
Des glaciers où roulaient des flots granitiques,
L'hiver les réjouit dans l'engourdissement.

Mais quand l'air tiédira leurs ténèbres profondes,
Ils ne sentiront pas leur être ranimé
Multiplier sa vie au doux soleil de mai,
En de divines fleurs d'elles-mêmes fécondes,
Portant chacune un fruit dans son sein parfumé.

Leurs flancs s'épuiseront à former pour les brises
Ces nuages perdus et de nouveaux encor,
En qui s'envoleront leurs esprits, blond trésor,
Afin qu'en la forêt quelques grappes éprises
Tressaillent sous un grain de la poussière d'or.

Ce fut jadis ainsi que la fleur maternelle
Les conçut au frisson d'un vent mystérieux;
C'est ainsi qu'à leur tour, pères laborieux,
Ils livrent largement à la brise infidèle
La vie, immortel don des antiques aïeux.

Car l'ancêtre premier dont ils ont reçu l'être
Prit sur la terre avare, en des âges lointains,
Une rude nature et de mornes destins;
Et les sapins, encor semblables à l'ancêtre,
Éternisent en eux les vieux mondes éteints.

Décembre 1871.

LE CHÊNE ABANDONNÉ

Dans la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du fumier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses âcres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserre.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr;
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

1872.

THÉRA

Cette outre en peau de chèvre, ô buveur, est gonflée
De l'esprit éloquent des vignes que Théra,
Se tordant sur les flots, noire, déchevelée,
Étendit au puissant soleil qui les dora.

Théra ne s'orne plus de myrtes ni d'yeuses,
Ni de la verte absinthe agréable aux troupeaux,
Depuis que, remplissant ses veines furieuses,
Le feu plutonien l'agite sans repos.

Son front grondeur se perd sous une rouge nue;
Des ruisseaux dévorants ouvrent ses mamelons;
Ainsi qu'une Bacchante, elle est farouche et nue,
Et sur ses flancs intacts roule des pampres blonds.

Mai 1872.

MARINE

Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable, dans l'anse
Les embarcations se réveillaient déjà.
Du gouffre oriental le soleil émergea
Et couvrit l'Océan d'une nappe embrasée.
La dune au loin sourit, ondoyante et rosée.
On voyait des éclairs aux vitres des maisons.
Au sommet des coteaux les jeunes frondaisons
Commençaient à verdir dans la clarté première,
Et le ciel aspirait largement la lumière.

Il se fit dans l'espace une vague rumeur
Où le travail humain vint jeter sa clameur.
Les femmes en sabots descendent du village,
Les pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Et le soleil allume, au dos des mariniers,
Les spasmes des poissons dans l'osier des paniers.
Dans un creux de falaise où voltige l'étoupe,
Un vieil homme calfate, en chantant, sa chaloupe,
Tandis que tout en haut, parmi les chardons blancs,
Cheminent deux douaniers, au pas, graves et lents.
Dans un bateau pêcheur dont la voile latine,
Blanc triangle, reluit à travers la bruine,
Un vieux marin, debout sur le gaillard d'avant,
Tendant le bras au large, interroge le vent.

SUR UNE SIGNATURE

DE MARIE STUART

A Étienne Charavay.

Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Écosse, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronsard et le missel romain,
Y mit en la touchant un peu de sa magie.

La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa Marie au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier et prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme sont passés,
Tout empreints du parfum des cheveux caressés
Dans le royal orgueil d'un sanglant adultère.

J'y retrouve l'odeur et les reflets rosés
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.

1868.

LE DÉSIR

I

Je sais la vanité de tout désir profane.
A peine gardons-nous de tes amours défunts,
Femme, ce que la fleur qui sur ton sein se fane
Y laisse d'âme et de parfums.

Ils n'ont, les plus beaux bras, que des chaînes d'argile,
Indolentes autour du col le plus aimé;
Avant d'être rompu leur doux cercle fragile
Ne s'était pas même fermé.

Mélancolique nuit des chevelures sombres,
A quoi bon s'attarder dans ton enivrement,
Si, comme dans la mort, nul ne peut sous tes ombres
Se plonger éternellement?

Narines qui gonflez vos ailes de colombe,
Avec les longs dédains d'une belle fierté,
Pour la dernière fois, à l'odeur de la tombe,
Vous aurez déjà palpité.

Lèvres, vivantes fleurs, nobles roses sanglantes,
Vous épanouissant lorsque nous vous baisons,
Quelques feux de cristal en quelques nuits brûlantes
Sèchent vos brèves floraisons.

Où tend le vain effort de deux bouches unies?
Le plus long des baisers trompe notre dessein;
Et comment appuyer nos langueurs infinies
Sur la fragilité d'un sein?

II

Mais la vague beauté des regards, d'où vient-elle,
Pour nous mettre en passant tant d'espérance au front?
Et pourquoi rêvons-nous de lumière immortelle
Devant deux yeux qui s'éteindront?

Femme, qui vous donna cette clarté sacrée
Dont vous avez béni la ferveur de mes yeux?
Et d'où vient qu'en suivant votre trace adorée
Je sens un dieu mystérieux?

III

Oh! montrez un moment au monde
Votre fragilité féconde,
Et semez la vie à vos pieds!
Puis passez, formes éphémères;
Femmes, puisque vous êtes mères,
C'est qu'il convient que vous mouriez.

Votre divinité ne dure,
Douces forces de la Nature,
Que ce qu'il faut pour son dessein.
La race impérissable et belle,
Voilà cette chose immortelle
Que l'on rêve sur votre sein!

C'est par vous que l'heureuse vie
Tour à tour en la chair ravie
S'allume, et ne s'éteindra pas.
En vous la vie universelle
Éclate, et tout homme chancelle,
Ivre de beauté, sur vos pas.

Vivez, mourez, pleines de grâce;
Les hommes et les dieux, tout passe,
Mais la vie existe à jamais.
Et toi, forme, parfum, lumière,
Qui fleuris ma vertu première,
Ah! je sais pourquoi je t'aimais!

Juin 1869.

*
* *

Les choses de l'amour ont de profonds secrets.
L'instinct primordial de l'antique Nature
Qui mêlait les flancs nus dans le fond des forêts
Trouble l'épouse encor sous sa riche ceinture;
Et, savante en pudeur, attentive à nos lois,
Elle garde le sang de l'Ève des grands bois.

LA VISION DES RUINES

Le fleuve qui, libre et tranquille,
Traîne ses marnes et ses eaux
Au milieu des pâles roseaux,
Presse en ses bras une longue île,

Qui semble un navire échoué
Par quelque héroïque aventure,
Perdant sa forme et sa nature,
Dormeur à l'oubli dévoué.

Le cri rauque et le vol des grues
Percent les nuages blafards;
Les cygnes et les verts canards
Voguent au fil des eaux accrues.

Dans l'île, un portail et deux tours,
Retraite aux hiboux familière,
Dressent sous la mousse et le lierre
Leurs profils noirs, douteux et lourds.

De maigres figures de pierre
Gisant dans les iris épais,
Les mains jointes, suivent en paix
Le rêve qui clôt leur paupière.

Tous ceux-là dont le vent du nord
Ronge avec lenteur les images,
Anges et rois, vierges et mages,
Ont grandement aimé la mort;

Car la roideur de leur stature
Et l'aridité de leur chair
Font voir combien il leur fut cher
D'aspirer à la sépulture.

De longtemps ne sera troublé
Le silence de l'île sainte :
Dans le fleuve dont elle est ceinte
Le dos des ponts s'est écroulé.

N'est-ce pas là le berceau rude
De la grande et belle cité,
Qui plus tard avec volupté
S'assit dans cette solitude ?

Mais la terre avare a repris
Les pierres des quais et des rues,
Et les demeures disparues
Gisent sous les tertres fleuris.

Au sud de l'île, une colline
Couronne d'un amas confus
De murs, de chapiteaux, de fûts,
Ses flancs où le thuya s'incline.

Les marais coassent, le soir.
Vers l'ouest, loin dans la plaine verte,
Une porte se dresse ouverte
Sur le ciel pluvieux et noir.

Sculptés aux parois triomphales,
Des hommes, des bœufs, des chevaux,
Rappelant d'antiques travaux,
Se brisent au choc des rafales.

Et vers le nord, mais moins avant,
Candélabres, balustres, dalles,
Escaliers, murs en longs dédales,
Sonnent avec langueur au vent,

Ruines d'un temple où des lyres
Pendent à des chevilles d'or,
Où des pieds de nymphes encor
Dansent en de joyeux délires.

Muette, la maison des Rois
Est assise, comme une veuve,
Sur la rive droite du fleuve,
Dans les nymphéas blancs et froids;

Elle mire dans les eaux blêmes
Ce qui lui reste de joyaux
Et répand ses colliers royaux
De chiffres noués et d'emblèmes;

Sur un pavillon, les pâleurs
De la lune, au bord d'une nue,
Animent une forme nue
Qui sourit et verse des fleurs ;

C'est un corps de femme accroupie,
Un corps lascif, jeune et lassé,
Qui fut sans doute caressé
Par le regard d'un siècle impie.

LES AFFINITÉS

I

Le noir château, couvert de chiffres et d'emblèmes
Et ceint des froides fleurs dormant sur les eaux blêmes,
En un doux ciel humide effile ses toits bleus.
Dans le parc, où jadis on vit flotter des fées,
Les Nymphes, par le lierre en leur marbre étouffées,
Méditent longuement leurs amours fabuleux.

Déjà des vieux tilleuls les premières rangées
Versent sur les gazons leurs ombres allongées
Jusqu'au pied du fossé qui borde le manoir.

La forêt qui s'étend à l'horizon déroule,
Sous un vent large et frais, les grands plis de sa houle,
Et mugit tout au loin dans la brume du soir.

Sur le vieux banc de marbre envahi par la mousse
Cécile s'abandonne à sa tristesse douce.
Sa tête penche au faix des lourds cheveux châtains,
Des cheveux d'où jaillit une étrange étincelle
Quand le peigne se plonge en leur flot qui ruisselle
Sous l'ombre des rideaux, au secret des matins.

Très lasse, de souffrance et de langueur parée,
De sa propre faiblesse elle-même enivrée,
Elle vit en silence à l'ombre des tilleuls.
Son âme un peu farouche a cette clairvoyance
Et ces secrets instincts, sûrs comme la science,
Noble et fatal trésor de ceux qui vivent seuls.

D'un long et plein oubli nonchalamment éprise,
Elle respire, émue au souffle de la brise,
Les amères senteurs qui voyagent dans l'air;
Et, le sein frissonnant des frissons dont l'automne
Fait tressaillir le soir la forêt monotone,
Elle laisse errer son regard couleur de mer.

Et, comme un vol d'oiseaux, sur la mer, ses pensées
Aiment, en tournoyant, à plonger dispersées
Dans le vague océan où s'égarent ses yeux.
Ses nerfs qui gémissaient, pareils, les jours de crise,
Aux cordes en éclats d'un instrument qu'on brise,
Allument leur réseau d'un feu mystérieux.

A sentir sur sa joue et dans ses molles tresses
Passer confusément d'invisibles caresses,
Une vague épouvante enfle son cœur prudent.
Avide avec effroi de fraîcheurs innomées,
Buvant comme un poison l'odeur des fleurs aimées,
Enfin elle s'abîme en un repos ardent.

Et, ses longs cils baignés d'une brume légère,
Surprise, sans mémoire, à soi-même étrangère,
Voici qu'elle s'anime avec des sens nouveaux.
Une vie indécise, affreusement diffuse,
A qui son être épars se livre et se refuse,
L'éveille sourdement pour de blêmes travaux.

Hors de son propre sein, hors de sa forme inerte,
Belle comme la Mort maintenant, et déserte,
Elle existe, elle voit, elle entend, elle sent.

Tout son esprit s'exhale en effluves mystiques,
Abandonne et reçoit des ondes magnétiques,
Et s'échappe bien loin de la chair et du sang.

En des affres d'horreur et de vague, entraînée
Vers un but que fixa l'obscure Destinée,
Comme un fluide au fil du métal conducteur,
Elle glisse, et voici qu'elle aborde éperdue
Une phosphorescente et liquide étendue
Où l'air austral épand sa chaude pesanteur.

Dans les blanches clartés et les ombres légères
Des constellations de formes étrangères,
Une frégate lofe au souffle de la mer.
Un marin, dans le vent, debout sous la dunette,
Sous les trois galons d'or de sa sombre casquette,
Plonge au large un regard impérieux et clair.

Il a, croisant les bras, cette grâce un peu rude
Que la force au repos prend dans la solitude.
Immobile, étant vu de Cécile, il la voit.
Nul frisson n'a troublé son manteau militaire,
Mais un sourire doux, sur son visage austère,
S'achève lentement plus étrange et plus froid.

Tout s'efface. Bientôt Cécile, revenue
De la silencieuse et fatale entrevue,
Va s'éveiller devant le parc tranquille et noir,
Mais rapportant du sein des magiques abîmes
Un écrin merveilleux d'épouvantes intimes
Qui dans son cœur ému s'ouvrira chaque soir.

II

Dans l'air dont l'éventail bat les ondes tiédies,
Le timbre italien des claires mélodies
Monte avec les parfums de la chair et des fleurs :
Et l'orchestre remplit de ses éclats sonores
Cette loge où Cécile, aux doux reflets des stores,
Songe, de diamants ornée et de pâleurs.

Depuis deux ans, pour mieux chasser de sa pensée
L'étrange souvenir dont son âme est blessée,
Elle cherche le bruit des soirs parisiens;
Mais, dans le lourd repos de ses fatigues vaines,
Elle sent par instants lui monter dans les veines
Le regret généreux de ses effrois anciens.

Et, blême pour jamais d'avoir été ravie
Dans la mouvante horreur des confins de la vie,
Souvent, à la clarté triste des jours tombants,
Une délicieuse et mortelle tendresse
Se trouble amèrement en elle et l'intéresse
A l'Inconnu pensif sous les sveltes haubans.

Au théâtre, ce soir, de diamants fleurie,
Elle regarde, mais sans voir; sa rêverie,
Dans l'espace incertain flottant comme un parfum
En une volontaire et paisible démence,
Au gré des visions musicales commence
Mille songes subtils sans en finir aucun.

Et soudain, comme un arc se courbant en arrière,
Rigide, ses grands yeux révulsés, sans lumière,
Elle pousse un cri sourd dans sa gorge expirant;
Elle a vu sur la mer la frégate connue,
Mais donnant sur le flanc, ses trois mâts rasés, nue,
Sinistre et noir ponton dans la tempête errant.

Aux agrès amarrés sur l'avant qui se dresse,
C'est Lui, Lui, qu'elle voit couché dans sa détresse :
Seul, épuisé, mourant, il se soulève un peu,

Et donne à la voyante un regard triste et tendre,
Un regard où l'on sent son âme se détendre
Dans la fière douceur d'un ineffable aveu.

Mais une lame croule avec des bruits funèbres,
Et dans l'affaissement de ses lourdes ténèbres
Fait sombrer le navire entr'ouvert. Dans la mer
Le jeune homme au front pur descend; il s'abandonne,
Et des algues lui font une glauque couronne.
Elle, alors, avec lui, goûte le sel amer.

Il a gagné son lit pacifique et repose.
A l'abri des requins gloutons, le corail rose
Étend sur lui ses bras animés et fleuris.
Elle-même, elle est là, baisant sa bouche froide;
Elle a du sang aux yeux; ses tempes sifflent; roide,
Étouffée, elle exhale à jamais ses esprits.

— Invisible lien! — La frêle créature
A péri sans effort, docile à la nature;
Le flacon dans ses doigts, qui ne s'ouvriront plus,
Luit. La Mort sur sa chair silencieuse étale
Sa majesté funèbre et sa splendeur fatale,
Et la divine paix des destins révolus.

Puisque ta vision fut vraie, ô jeune femme,
Que ta terrestre vie ait dénoué sa trame,
Qu'importe! Plonge au sein du monde essentiel!
Tes sens, féconds naguère en exquises souffrances,
Ta forme, douce aux yeux, étaient des apparences.
Le corps n'est rien de plus; l'esprit seul est réel.

VÉNUS, ÉTOILE DU SOIR

La nuit vient nous ravir en ses puissants arcanes;
L'ombre avec des frissons envahit les platanes;
De légères vapeurs montent des chemins creux.
Les vieillards sont assis, et les voix alternées
Sous le feuillage obscur se perdent égrenées.
C'est l'heure où l'esprit rêve, heureux ou malheureux.

Le crépuscule expire et les étoiles blanches
Commencent en tremblant à poindre dans les branches.
Au regard exalté qui songe et les poursuit,

Voici que la plus belle allume la première
A l'occident pâli sa vibrante lumière,
Vénus splendide et chaste, honneur de notre nuit.

Depuis qu'ils ont chéri l'amour et sa souffrance,
Les hommes ont fait part de leur brève espérance
A cet astre indulgent qui ramène le soir.
— Si tu retiens mes yeux, Vénus; si ma pensée
Au sein du mol éther vers toi s'est élancée,
C'est toi seule et c'est toi toute que je veux voir.

J'ai surpris tes secrets : O céleste jumelle
De la Terre, astre cher qui mourras avec elle,
Tes destins sont pareils aux destins de ta sœur.
Le même soleil t'aime; et ce père des flammes
Jette en ton sein fleuri la vie, orgueil des âmes.
La nuit ainsi qu'à nous te verse sa douceur.

Monde, tu fais rouler dans la pâle étendue
La forme avec l'amour à tes flancs suspendue;
Tu livres aux troupeaux tes champs hospitaliers;
Tes mers ont leurs nageurs, et des siècles de fauves
Ont rugi le désir aux creux de tes rocs chauves;
Tes deux pôles de glace ont de blancs familiers.

Des reptiles, traînant leurs épais cartilages,
De leurs sillons visqueux souillaient tes chaudes plages,
Au temps où tu naissais dans les limons marins.
Et maintenant, mangeurs de chair ou d'herbe grasse,
Des êtres réjouis dans la force et la grâce,
Nés de ton corps adulte, ornent tes jours sereins.

Un air rouge et vibrant, semé de feux intimes,
Sur tes roides hauteurs dont nul n'a vu les cimes,
Nourrit avec excès de larges floraisons,
De grands lis pleins d'odeurs et de phosphorescences,
Les longs fûts des palmiers aux salubres essences,
Et des gerbes de dards exhalant leurs poisons.

Des îles en leurs lits récents de madrépores,
Vierges, sous le vent frais plein de baisers sonores,
Conçoivent les doux fruits des continents lointains.
De grands oiseaux guerriers s'assemblent, race antique,
Dans les sombres vapeurs de ton ciel magnétique,
Sous les cratères noirs de tes volcans éteints.

Et des guetteurs, du haut des roches caverneuses,
Lourds, velus, déployant leurs ailes membraneuses,
De nocturnes regards éclairent les granits :

Ils veillent, attendant que l'aire obscure dorme;
Ils vont se laisser choir, et sous leur masse énorme
Lentement étouffer les couples dans les nids.

Vénus, ô grande mère aux entrailles brûlantes,
Mère des animaux avides et des plantes,
Tout ce que tu contiens de divine chaleur
Dans un fécond travail a gonflé tes mamelles.
En allaitant, Vénus, tes nourrissons, tu mêles
Largement en leur sang la joie et la douleur.

Mais lorsque après tes nuits, tes sombres nuits sans lune,
Derrière l'Océan qui gémit sur la dune,
Immense et près de toi se lève le soleil,
Est-il, pour réfléchir ton ciel qui s'illumine,
Un regard où reluit la tristesse divine,
Un regard anxieux et fier, au mien pareil?

Nourris-tu des vivants de qui l'âme profonde
Te contient tout entier dans elle-même, ô monde!
Et qui sont ta vertu, ta splendeur et tes dieux?
N'as-tu pas enfanté des rois, frères des hommes,
Qui, superbes, hardis, pensifs, tels que nous sommes,
Seuls portent haut leur front et regardent les cieux?

Ces princes, nos égaux, recherchent-ils les causes,
La raison et la fin, la nature des choses?
Quels désirs, quels espoirs gonflent leurs cœurs puissants?
Ont-ils, promptes sans cesse à verser les dictames,
Des mères et des sœurs belles comme nos femmes,
Triomphe de la vie et délices des sens?

Oh! les meilleurs d'entre eux, dans la nuit solitaire,
Levant leur front blanchi d'un reflet de la terre,
Ont souvent médité les travaux de nos jours.
Connaître pour aimer, tel est la loi de l'être;
Et, dans leur mâle ardeur d'étreindre et de connaître,
Ils ont jusqu'à la terre étendu leurs amours.

L'esprit cherche l'esprit dans l'étoile prochaine;
Et, jetant dans l'espace une mystique chaîne,
Eux en nous, nous en eux, nous nous glorifions.
Tant il est naturel de sortir de soi-même,
Tant nous portons au cœur le besoin qu'on nous aime,
Tant notre âme de feu jette loin ses rayons.

1872.

LA MORT

Si la vierge vers toi jette sous les ramures
Le rire par sa mère à ses lèvres appris;
Si, tiède dans son corps dont elle sait le prix,
Le désir a gonflé ses formes demi-mûres;

Le soir, dans la forêt pleine de frais murmures,
Si, méditant d'unir vos chairs et vos esprits,
Vous mêlez, de sang jeune et de baisers fleuris,
Vos lèvres, en jouant, teintes du suc des mures;

Si le besoin d'aimer vous caresse et vous mord,
Amants, c'est que déjà plane sur vous la Mort :
Son aiguillon fait seul d'un couple un dieu qui crée.

Le sein d'un immortel ne saurait s'embraser.
Louez, vierges, amants, louez la Mort sacrée,
Puisque vous lui devez l'ivresse du baiser.

AMES OBSCURES

Tout dans l'immuable Nature
Est miracle aux petits enfants :
Ils naissent, et leur âme obscure
Éclôt dans des enchantements.

Le reflet de cette magie
Donne à leur regard un rayon.
Déjà la belle illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin,
Les baigne comme une eau profonde;
On les presse, on leur parle en vain :
Ils habitent un autre monde;

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh! qu'ils sont beaux, ces petits anges
Perdus dans l'antique univers!

Leur tête légère et ravie
Songe tandis que nous pensons;
Ils font de frissons en frissons
La découverte de la vie.

IDYLLES ET LÉGENDES

A Fernand Calmettes.

LE CAPTIF

Il est, non loin des tièdes syrtes
Où bleuit la mer en repos,
Un bois d'orangers et de myrtes
Dont n'approchent point les troupeaux.

Là, sous l'ombre antique d'un arbre,
Un satyre, ouvrage divin,
Sourit dans sa gaine de marbre,
Comme réjoui par le vin.

Il a des oreilles aiguës
Que dresse un frémissement prompt;
De jeunes cornes invaincues
Reluisent sur son mâle front;

On voit que ses larges narines
Portent à ses heureux esprits
La fraîcheur des brises marines
Et les parfums des bois fleuris;

Les coins soulevés de ses lèvres
Rappellent le falerne bu;
Deux glandes, comme en ont les chèvres,
Pendent sous son menton barbu.

Captif du socle pentélique,
Languit un triste adolescent :
Le dieu, de son regard oblique,
Lui verse un rayon caressant.

Mais lui, l'enfant aux ailes blanches,
Lève des yeux brillants de pleurs,
A cause de ses molles hanches,
De ses bras liés par des fleurs.

Les larmes sur sa belle joue
Mouillent sa chevelure d'or.
Parfois ses ailes qu'il secoue
Méditent l'impossible essor.

Et tant que le soleil éclaire
Le bois chaste et silencieux,
Les fiers desseins et la colère
Enflamment ses humides yeux.

Mais quand vient l'ombre transparente
Ramener les Nymphes en chœur,
Il rit, et sa chaîne odorante
Enivre doucement son cœur.

1871.

LA FILLE DE CAÏN

Hark, hark! the sea-birds cry!...
In the sun's place a pale and ghastly glare
Hath wound itself around the dying air.

LORD BYRON, *Heaven and Earth.*

I

Un matin de ces temps où des hymens étranges
Aux filles de Caïn mêlaient les pâles Anges,
Azraël quitta Dieu pour Oholibama.
Elle le vit pleurer près du puits, et l'aima.
« O toi qui souffres, viens, dit la fille des hommes;
Qu'importe, ange ou démon, le nom dont tu te nomme:
Ton front est triste et fier et tes yeux sont de feu;
En te voyant si beau, je te préfère à Dieu.

Esprit, puisqu'il te plaît d'aimer l'argile aimante,
Je livre à ton étreinte effroyable et charmante,
O ma vie et ma mort, fils révolté du jour!
Tout mon être qui va périr de ton amour,
Ma terrestre beauté dont je marchais si fière,
Ma face que tes yeux inondent de lumière,
Mes bras et leurs anneaux, mon col et ses colliers,
Et ma main refusée aux fils des chameliers.
Tu sauras, loin de Dieu, me cacher dans tes ailes.
Nos destins seront beaux comme les nuits sont belles. »

II

Le lendemain, la race humaine, à son réveil,
Vit se lever la mort et non pas le soleil.
La fille de Caïn dit, près de la fontaine :
« Azraël, connais-tu cette brise lointaine
Qui vient à nos baisers mêler un sel amer?
N'entends-tu pas crier l'hirondelle de mer?
La mer roule vers nous et c'est Dieu qui la mène.

Nous redonnions Éden à la famille humaine!
Éden, sous nos baisers, refleurissait plus cher!
Nous avions rétabli la gloire de la chair!
Mais Dieu!... Réjouis-toi, Caïn, dans ta semence :
Entre la femme et Dieu la lutte recommence...
Sur la terre ébranlée où tendent mes genoux
Entends-tu les démons captifs rire de nous?
Quelle effroyable nuit roule de cime en cime! »

Les eaux avaient rompu les sources de l'abîme;
Les antiques granits, de leurs flancs entr'ouverts,
Lançaient des gerbes d'eau, de fumée et d'éclairs;
Et bientôt, dans l'horreur des ténèbres compactes,
Le ciel du Dieu jaloux ouvrit ses cataractes.
Sur les plaines où sont les tentes des pasteurs,
Sur les sombres forêts et les pins des hauteurs,
Sur les grandes cités aux enceintes de brique
Où l'homme rend hommage aux Démons et fabrique,
Près des fleuves fangeux, dans de noirs ateliers,
Les étoffes de lin, les anneaux, les colliers,
Les grands couteaux de bronze et les flèches de pierre,
Où les fils de Caïn, race maudite et fière,
Lisent au ciel changeant sur le faîte des tours,
L'eau, par nappes, tomba durant quarante jours,
Et le vent souffla tel que des brisants humides
Heurtaient les sept degrés des hautes pyramides.

Les fauves, les humains, la troupe des vivants
Gagna les pics neigeux sous la foudre mouvants.
Et les géants debout et les vierges voilées,
Les mères qui tendaient leurs mamelles gonflées
A leurs petits enfants aux yeux clos, les vieillards
Inertes, et du fond de leurs yeux sans regards
Pleurant leurs jours de paix et leurs longues mémoires,
Les chefs portant la lance, et les esclaves noires,
Les marchands étrangers venus sur leurs chameaux,
Et les prêtres savants à conjurer les maux,
Sous le choc écumant de la vague profonde,
Priaient ou maudissaient le Destructeur du monde.
Et, quand eurent sombré les sommets des grands monts,
Quand flotta sur les eaux le rire des Démons,
Le mammouth, exhalant un gémissement rauque,
Levait sa trompe encor sur l'immensité glauque.

III

Le soleil reparut, rouge et froid dans les cieux.
Pressant entre ses bras le corps silencieux

Et glacé pour jamais dans une vive étreinte,
De celle qui mourut sans regret et sans crainte,
L'Ange flottait, splendide et triste, dans le vent,
Las d'offrir à la foudre un front toujours vivant.

Juillet 1864.

HOMAÏ

Devant Djioun la blanche aux parfums de jacinthe,
Les fils au front cuivré des mangeurs de lézards,
A qui le Chamelier enseigna la loi sainte,
Avaient dressé leur camp et leurs bleus étendards.

Ils s'étaient abattus comme des sauterelles,
Et déjà trente jours étaient passés depuis
Qu'ils entouraient la ville et que leurs sentinelles
Gardaient tous les sentiers des monts et tous les puits.

Or, tandis que, poussant une sifflante haleine,
Accroupis sur les murs, les hommes du pays
Voyaient les feux guerriers s'allumer par la plaine
Et les chevaux d'Yémen tondre les verts maïs,

Une femme, à pas sourds glissant, voilée et belle,
Par les bazars déserts et les noirs escaliers
Et les portes de cèdre ouvertes devant elle,
S'en allait dans la plaine au camp des cavaliers.

Une esclave, portant le vin et les olives,
Noire, au nez un anneau, la suivait en riant
Vers la tente où pendaient des crânes aux solives,
Près des yatagans nus d'acier souple et brillant.

Là, sur une peau fauve et de blanc étoilée,
Croisant les jambes, grave et seul, et de sa main
Lissant sa barbe courte, odorante et bouclée,
L'émir songeait : « Allah ! hâtons notre chemin. »

Mais la femme à travers les ténèbres venue
Devant la tente ouverte apparut dans la nuit,
S'étant fait vers l'émir une route inconnue.
Quand la femme nous vient, sait-on qui la conduit ?

Elle entra. Du nuage incertain de ses voiles
L'astre pur de son front se levait calme et blanc;
Ses cheveux, comme un ciel, étaient semés d'étoiles,
Les gouttes froides des saphirs mouillaient son flanc;

Ses pieds nus s'avançaient dans la lueur des bagues,
Les rubis à l'orteil dardaient leurs yeux ardents.
Et dans l'air enivré d'odeurs tièdes et vagues
Elle sourit avec de la lumière aux dents.

Et la voyant sourire à travers l'ombre noire,
L'émir se crut ravi dans le séjour divin,
Et joyeux il eut peur et frémit, prêt à boire
A cette bouche offerte un délicieux vin.

« O Beauté que l'Irân et la Nuit m'ont donnée,
Salut, dit-il; et toi, Nuit de l'Irân, merci!
L'instant de ton regard vaut bien plus qu'une année,
Femme, car j'ai changé depuis que te voici.

« Autrefois, au-devant du sabre et de la lance,
Au front des cavaliers, dans le sang et les cris,
Sur ma noire jument j'avançais en silence,
Méditant les versets sur ma poitrine écrits.

« Quand, derrière mes pas, une ville naguère,
Brûlant comme un soleil qu'allumait ma vertu,
Faisait des croupes d'or à mes chevaux de guerre,
Je demandais quel nom cette ville avait eu.

« Mes yeux ne voyaient pas la beauté des captives,
Je ne regardais pas où je versais la mort,
Mon oreille était loin des nations plaintives,
Et j'étais seulement la Colère du Sort.

« Mais à l'heure où tes yeux jettent leurs puissants charm
Est-il encore un monde et des colères ? non !
O vierge, dont les bras sont plus beaux que des armes,
Me connais-tu ? Celui qui t'aime est mon seul nom.

« Voyant ton sein blanchir l'étoffe aux molles trames,
Dont la myrrhe a charmé les plis mystérieux,
Je pleure, ainsi que font les fils des jeunes femmes
Quand un songe mauvais entre dans leurs doux yeux.

« Mon âme, que je sens s'exhaler en tendresse,
Flotte comme une haleine autour de ta beauté :
Me voici devenu faible de ta faiblesse,
Et je puis être atteint dans ta fragilité.

« Ne me fais pas de mal, ô compagne étrangère !
A quoi bon me trahir ? je veux ce que tu veux,
Et mon esprit n'est plus qu'une essence légère
Qui se mêle en riant au nard de tes cheveux.

« Ne me fais pas de mal ! mon salut et ma perte
Sont deux enfants jumeaux couchés dans tes bras nus,
Et ma vie et ma mort sur ta lèvre entr'ouverte
Tiennent conseil. Pourquoi tes pieds sont-ils venus ?

« Dis-moi ton nom : qu'il soit plus doux à mon oreille
Que le bruit d'une source au fond des déserts blancs ! »
La vierge alors parla ; sa voix sonnait, pareille
Au vent frais du matin dans les rosiers tremblants :

« Dans les jardins d'Irân, parmi les tubéreuses,
Naguère on me nommait Homâï, l'oiseau clair ;
Mais je veux, étranger, de tes lèvres heureuses
Recevoir le seul nom qui me restera cher.

« Pourquoi je suis venue ? Et pourquoi les étoiles
Viennent-elles au ciel fidèlement le soir ? »
Elle mêla ces mots au frisson de ses voiles,
Et sur la toison fauve alla tout droit s'asseoir.

La ceinture, où des mots brillaient pleins de mystère,
Glissa comme un serpent blessé sur ses genoux.
L'émir dit : « Nous allons étouffer sur la terre :
Le monde des vivants est trop étroit pour nous.

« Au dos de mon cheval veux-tu que je te couche?
Son galop vers la mer bercera ton sommeil,
Les vagues baiseront tes pieds, tes flancs, ta bouche,
Et je te porterai dans le lit du soleil! »

Homâï, dans ses bras immobile et sereine,
Laissait son clair regard se refléter en noir
Dans le sabre pendu contre un pilier d'ébène :
Elle se contemplait au fond de ce miroir.

Puis, en se renversant, sa tête inerte et belle
Entraîna son regard qui flotta mollement.
Vers l'heure où le nopal fleurit, l'émir près d'elle
S'endormit dans la joie et dans l'apaisement.

Le sabre nu brillait dans l'ombre vague et terne.
Sur son coude pensif se dressant à demi,
Comme un enfant se penche au bord d'une citerne,
La femme se pencha sur l'émir endormi.

Son sommeil comparable à des eaux paresseuses,
Pleines d'îles de fleurs, coulait heureux et lent.
Homâï, de la voix chantante des berceuses,
Dit, en rendant plus doux son regard indolent :

« Je voudrais n'être pas près de toi pour ta perte,
Mais tout vouloir est vain : je t'aime, et tu mourras.
Un Esprit est en moi; mon âme assiste inerte
A tout ce que l'Esprit accomplit par mon bras.

« Un soir que je croisais les bras sur ma terrasse,
Les Mages m'ont parlé : « Qu'Ormuzd soit obéi.
« Ormuzd a mis en toi le salut de ta race. »
Hélas! j'ai, ce soir-là, cessé d'être Homâï.

« Car ils m'ont fait rester, six jours, sans nourriture,
Dans un lieu souterrain, à la façon des morts.
C'est là que j'ai perdu mon humaine nature,
Et qu'un Esprit subtil est entré dans mon corps.

« Puis ils m'ont dit : « Revêts d'une étoffe éclatante
« Ta chair purifiée et qui dompta l'effroi,
« O vierge, et va frapper l'ennemi dans sa tente. »
Ils m'ont dit, et mes pieds sont allés jusqu'à toi.

« J'ai goûté l'herbe en fleur dont la vertu savante
Nous ravit loin du corps dans un monde divin;
C'est pourquoi désormais l'ennui d'être vivante,
Comme un champ de pavots, remplira tout mon sein.

« Quand ma main aura fait ce que l'Esprit ordonne,
Je la contemplerai sans haine et sans regrets :
Je sais que vivre est vain, et que la mort est bonne,
Qu'elle a des charmes doux et de profonds secrets. »

Elle dit, souleva du doigt le bras tranquille
Qui s'était replié tiède et brun sur son flanc;
Souple, elle en dégagea sans bruit sa taille habile
Et sur le tapis sourd assura son pied blanc;

Et, chaude encor du lit, dans sa robe froissée,
Lente, elle s'approcha du pilier de bois noir,
Et saisit la poignée éclatante et glacée
Du sabre dont l'acier lui servit de miroir.

Elle dit : « Astres clairs, qui contemplez ma face,
Nuit, qui suspends la vie et ses œuvres mauvais,
Je ferai devant vous ce qu'il faut que je fasse,
Et vous connaîtrez seuls les raisons que j'avais. »

Elle embrassa l'émir d'un regard calme et tendre,
Éleva lentement le sabre, sans effort,
Et dans le cou, que l'homme avait pris soin de tendre,
Plongea, les yeux fermés, le tranchant et la mort.

L'esclave alors saisit cette tête aux chairs mates
Que la femme venait de baiser longuement,
La mit dans une coupe avec des aromates,
Et murmura d'orgueil et de contentement.

Juin 1870.

LE VÉNUSBERG

« J'ai brûlé mes draps d'or et ma viole aussi.
Tandis que le brasier du repentir m'éclaire,
Je vais auprès du Pape avoir de lui merci.

« O Saint-Père le Pape, écoutez sans colère
Par quels rares péchés, suaves aux démons,
J'osai, loin de Jésus, grandement lui déplaire.

« Dans le burg enchanté, sur le plus haut des monts,
Chez la belle Vénus, j'ai vécu sept années.
Absolvez-moi, de par Jésus que nous aimons. »

La crosse du Saint-Père en ses mains étonnées
Trembla : « Quand cette crosse aura feuilles et fleurs,
Les fautes que tu fis te seront pardonnées. »

Alors le chevalier s'en alla tout en pleurs :
« Puisque je ne puis plus, ô madame la Vierge,
Espérer, dans le ciel, de porter vos couleurs,

« Ni de brûler pour vous, luisant comme un beau cierge,
Je retourne à jamais dans le burg enchanté,
Afin que la Vénus, tendre dame, m'héberge. »

— « J'ai joie à vous revoir ; grand'joie en vérité ;
Chevalier, seyez-vous et buvez, je vous prie.
Je vous ai, Tannhæser, bien longtemps regretté. »

Or, le troisième jour, la crosse étant fleurie,
Le Saint-Père envoya des courriers promptement,
Pour chercher Tannhæser, par mont, val et prairie,

Tannhæser, chez Vénus, buvait le vin charmant ;
Il y doit composer de longs épithalames,
Jusqu'à l'appel de l'Ange, au jour du Jugement.

Il ne faut pas ainsi désespérer les âmes :
Si ceux-là sont damnés, qui furent amateurs
Du parler clair et du clair sourire des dames,

Hélas! le Paradis n'aura plus de chanteurs.

UN SÉNATEUR ROMAIN

A Gérome, peintre.

César, sur le pavé de la salle déserte,
Sous sa toge aux grands plis, gît dans sa majesté.
Le bronze de Pompée avec sa lèvre verte
A ce cadavre blanc sourit ensanglanté.

L'âme, qui vient de fuir par une route ouverte
Sous le fer de Brutus et de la Liberté,
Triste, voltige autour de sa dépouille inerte
Où l'indulgente Mort mit sa pâle beauté.

Et sur le marbre nu des bancs, tout seul, au centre,
Des mouvements égaux de son énorme ventre
Rythmant ses ronflements, dort un vieux Sénateur.

Le silence l'éveille, et, l'œil trouble, il s'écrie
D'un ton rauque, à travers l'horreur de la Curie :
« Je vote la couronne à César dictateur ! »

LA VEUVE

Le quatriesme jour de decembre audit an (MCCCVIII), mourut de courroux et de deüil la duchesse d'Orléans, fille du duc de Milan, et de la fille du roy Jehan. C'estoit grande pitié d'oüyr avant sa mort ses regrets et complaintes. Et piteusement regrettoit ses enfants, et un bastard nommé Jehan, lequel elle voyoit volontiers, en disant qu'il lui avoit esté emblé, et qu'il n'y avoit à peine des enfans, qui fust si bien taillé de venger la mort de son pere, qu'il estoit.

Histoire de Charles VI, roy de France,
par JEHAN JUVÉNAL DES URSINS.

A José-Maria de Heredia.

CELLE à qui rien n'est plus, dont le cœur était sûr,
Songe en son deuil : depuis qu'à ses hanches altières
Le veuvage a noué les sombres cordelières,
Son front, tel que son sort, est immuable et dur.

Sous les fleurs de lys d'or et les guivres d'azur,
Elle goûte l'orgueil de ses douleurs dernières.
Près d'elle, les enfants, blonds, aux fraîches paupières,
Décrochent en jouant un heaume au long du mur.

Et les yeux de la dame, en la rouge vesprée,
Suivent d'une lueur froide et désespérée
Le bâtard de l'époux, cause des pleurs anciens.

Sans qu'un soupir encor gonfle son noir corsage,
Elle songe qu'il est plus brave que les siens,
Et qu'il lui fut volé, ce fils au fier visage.

SOUVENIR

Une fois seulement elle m'est apparue,
Sous un doux ciel d'avril, dans une calme rue,
Où l'odeur des lilas descendait des vieux murs.
Le jour, en la touchant, prenait des tons si purs
Qu'il semblait émaner de sa propre personne.
Sur un cheval anglais, pâle et svelte amazone,
Elle pliait avec une fière douceur
Sa taille au rythme égal du trot lent et berceur ;
Puis elle déroba sa forme et sa lumière
Sous la porte où veillaient deux grands lions de pierre.

1er avril 1871.

LE MAUVAIS OUVRIER

Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir ;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :

Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie.

Ou bien encor, tout seul, au bord d'un puits mousseux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
A cause des yeux noirs d'une femme méchante.

Avril 1868.

LA SAGESSE DES GRIFFONS

Quand, au retour du bal, elle laissa fléchir
Dans le fauteuil ancien sa grâce maladive,
Sa bouche en souriant fit entendre un soupir.
Les roses s'effeuillaient sur sa tête pensive,
Où murmurait encor l'âme des violons.
Son pied avait parfois un spasme mélodique ;
Le mouchoir de dentelle au bout de ses doigts longs
Glissait ; et sur les bras du fauteuil héraldique
Ses bras minces et chauds s'étendaient mollement ;
Nus, ils laissaient glisser le fragile corsage,
Et sur le sein, après chaque soulèvement,

L'ombre où meurent les fleurs se creusait davantage
Dans sa chair, d'un blanc mat comme le camélia.
Mais, me tendant ses bras, lianes odorantes,
Lentement sur mon col, douce, elle les lia,
Et soupira : *Toujours !* de ses lèvres mourantes.
Sur sa tête d'enfant penchée au poids des fleurs,
Le dossier droit et haut montait lourd de ténèbres,
Et là, debout, pleins d'ombre et de vagues lueurs,
Les griffons lampassés prenaient des airs funèbres;
Car sans doute ils songeaient, sous leur vieux front plissé,
A tout ce qu'avaient vu jadis leurs yeux de chêne,
Aux bras évanouis des nuits du temps passé
Qui tous voulaient jeter une éternelle chaîne,
Insensés ! sur le col docile de l'aimé,
Ne sachant pas qu'au fond des cryptes ténébreuses,
Tout seuls, pliés en croix sur le sein accalmé,
Ils s'en iraient où vont les bras des amoureuses.
Car les griffons, debout sur le cimier ducal,
Graves et vieux témoins de nos brèves chimères,
S'étaient enfin lassés d'entendre, après le bal,
Les serments éternels des bouches éphémères.

Janvier 1865.

A THÉOPHILE GAUTIER

SUR SA NOUVELLE D'« ARRIA MARCELLA »

Le creux d'un sein charmant que la cendre moula
Fut la coupe où tu bus cette ivresse éloquente,
Qui, sous l'étroit portique aux volutes d'acanthe,
Fit surgir dans la pourpre Arria Marcella.

LE REFUS

Au fond de la chambre élégante
Que parfuma son frôlement,
Seule, immobile, elle dégante
Ses longues mains, indolemment.

Les globes chauds et mats des lampes
Qui luisent dans l'obscurité,
Sur son front lisse et sur ses tempes
Versent une douce clarté.

Le torrent de sa chevelure,
Où l'eau des diamants reluit,
Roule sur sa pâle encolure
Et va se perdre dans la nuit.

Et ses épaules sortent nues
Du noir corsage de velours,
Comme la lune sort des nues
Par les soirs orageux et lourds.

Elle croise devant la glace,
Avec un tranquille plaisir,
Ses bras blancs que l'or fin enlace
Et qui ne voudraient plus s'ouvrir,

Car il lui suffit d'être belle :
Ses yeux, comme ceux d'un portrait,
Ont une fixité cruelle,
Pleine de calme et de secret ;

Son miroir semble une peinture
Que quelque vieux maître amoureux
Offrit à la race future,
Claire sur un fond ténébreux,

Tant la beauté qui s'y reflète
A d'orgueil et d'apaisement,
Tant la somptueuse toilette
Endort ses plis docilement,

Et tant cette forme savante
Paraît d'elle-même aspirer
A l'immobilité vivante
Des choses qui doivent durer.

Pendant que cette créature,
Rebelle aux destins familiers,
Divinise ainsi la Nature
De sa chair et de ses colliers,

Le miroir lui montre, dans l'ombre,
Son amant doucement venu,
Au bord de la portière sombre,
Offrir son visage connu.

Elle se retourne sereine,
Dans l'amas oblique des plis,
Qu'en soulevant la lourde traîne
Son talon disperse, assouplis,

Darde, sans pitié, sans colère,
La clarté de ses grands yeux las,
Et, d'une voix égale et claire,
Dit : « Non ! je ne vous aime pas. »

Février 1871.

LE BUCHER DE SANTAL

Cependant qu'à travers l'océan Pacifique
Un Anglais naviguait, morose et magnifique,
Dans une île odorante, où son brick aborda,
Une reine, une enfant qui se nommait Ti-da,
Lui jeta ses colliers de brillants coquillages,
Prête à le suivre, esclave, en ses lointains voyages;
Et, pendant trente nuits, son jeune sein cuivré
Battit d'amour joyeux près de l'hôte adoré,
Dans des murs de bambou, sur la natte légère.
Mais avant que finît cette lune si chère,

Pour l'abandon prévu, douce, d'un cœur égal,
Elle avait fait dresser un bûcher de santal,
Et, du brick qui lofait, lui, pâle, sans surprise,
Vit la flamme, et sentit le parfum dans la brise.

LA DERNIÈRE IMAGE

Pas un de ses cheveux, pas un pli
de sa robe ne bougeait.

CHARLES DICKENS.

PAR un matin d'hiver aux âpretés sereines,
L'enfant dans la carriole est monté tout pensif.
Le voiturier a bu du gin ; il prend les rênes,
Et la blanche jument renâcle dans l'air vif.

L'écolier va rentrer dans la demeure noire
D'encre, de châtiments, de grilles et d'ennui :
Le cœur gros, il rappelle en sa tendre mémoire
Que tout, où l'on le mène, est étranger pour lui.

Sur la vitre abaissée il s'accoude et se penche,
Méditant plein d'effroi l'exil déjà subi :
Il voit, sur le perron, sa mère en robe blanche,
Élevant dans ses bras son tout petit baby.

Et le fouet du départ a claqué ; jeune et pâle,
La mère a prolongé son doux geste d'adieu.
De son sein, dirait-on, nul souffle ne s'exhale :
Rien n'a fait vaciller son regard fixe et bleu ;

Pas un pli n'a tremblé de sa robe légère ;
Son teint pâle, son teint changeant n'a pas changé,
Et sur sa tête nue, à l'exilé si chère,
Pas un seul des cheveux blonds et fins n'a bougé.

Son enfant ne doit plus la revoir en ce monde ;
Mais après cet adieu simple et mystérieux,
Certe ! il emporte d'elle une image profonde,
Calme, et faite pour vivre à jamais dans ses yeux.

LE BASILIC

Un jour qu'elle peignait sa lourde chevelure,
Derrière le vitrail lamé de plomb, Gemma
Vit passer un enfant beau comme elle, et l'aima
Si fort qu'elle en sentit au cœur une brûlure.

Parce qu'Amour n'épargne à nul aimé d'aimer,
A peu de jours de là, ces deux fleurs de Sicile,
Ces tendres jouvenceaux, au corps fier et gracile,
Se livraient l'un à l'autre et se laissaient charmer.

A l'heure où les ruisseaux fument autour des plaines,
On les a vus tous deux qui revenaient du bois,
Faisant sonner leurs noms au cristal de leurs voix,
L'un sur l'autre penchés et mêlant leurs haleines.

Maintenant, dans la salle ouverte sur la mer,
O sœur du joaillier, brune Sicilienne,
Tu pleures! Jeune fille, une rosée ancienne
Déjà sous tes beaux yeux creuse un sillage amer.

Tout le jour, à travers les arcades mauresques,
Tu sembles regarder le golfe au loin bleuir,
Ou bien tu suis des yeux, avec un long soupir,
Les cavaliers frôlant l'or et l'azur des fresques.

Le front sur le vitrail aux losanges de plomb,
Gemma, le long des nuits tu veilles dans la fièvre;
Pour étouffer tes cris, tes dents mordent la lèvre
Où mit tant de baisers le doux jeune homme blond.

De ton péché commis savourant l'amertume,
Est-ce que, dans ta chair et ton sang apaisés
Par la jeune fraîcheur de vos premiers baisers,
Le salutaire éclat du repentir s'allume?

Non, tu ne pleures point ton virginal trésor;
Nul repentir n'a lui dans ton âme orageuse,
Et l'Angelus du soir ne te rend pas songeuse :
Ce que tu fis d'amour, tu le ferais encor.

Ton amant est parti sans dague, sans épée,
Léger, et méditant un prompt retour vers toi,
Et voici qu'il n'a point reparu. C'est pourquoi
Tu veilles si dolente et de larmes trempée.

Il riait, et ton frère était joyeux aussi
Quand, le jour de Saint-Jean, tous deux, au son des cloches,
Sont allés lestement boire aux sources des roches. —
Ton frère est revenu seul et plein de souci.

Son silence, son front qui jaunit et se froisse,
Et les fauves lueurs de ses yeux de gerfaut
Ont glacé tout le sang de ton cœur. Il te faut,
Muette près de lui, dévorer ton angoisse.

Dors, fille au cœur gentil! grande amoureuse, dors!
Et sous tes longs cils clos éteins un peu tes larmes :
Tu ne sais composer ni philtres noirs ni charmes
Pour parler aux absents ou réveiller les morts.

Dans la paix du sommeil, Gemma, descends et plonge :
Entre ceux dont Amour fit une seule chair
Il subsiste un lien mystérieux et cher
Qui les unit, malgré la mort, de songe en songe.

Tu dors! Celui sur qui tu suspendais tes vœux,
Le vois-tu devant toi, blême, la lèvre verte,
Les habits en lambeaux et la poitrine ouverte?
La terre sépulcrale offense ses cheveux.

Entends la faible voix qui gémit dans sa bouche :
« Gemma, n'accuse plus mes retards en pleurant.
Ton frère m'a tué sous le pin du torrent,
Et c'est là, dans la pluie et l'ombre, qu'est ma couche. »

Il ne dit rien de plus et dans le clair matin
S'enfuit. Gemma répand des perles sur sa tête,
Pour honorer son corps met sa robe de fête,
Et, portant des parfums, sort d'un pied clandestin.

Comme une jument barbe, elle a, dans la rosée,
Prompte et soufflant du feu, bondi jusqu'au torrent;
Elle a bien fort henni d'épouvante en flairant
La terre sous le pin nouvellement creusée;

Mais, grattant le sol noir de ses ongles, elle a
Découvert aussitôt la chevelure blonde,
La poitrine que perce une entaille profonde,
Tout le corps de l'ami qui fut égorgé là.

Oh ! qu'elle eût bien voulu le prendre et fuir avecque !
Oh ! qu'elle l'eût bientôt porté contre son cœur
Jusqu'en la cathédrale et couché, dans le chœur,
Au tombeau qu'a pour soi fait dresser l'archevêque !

Elle a senti combien de tels vouloirs sont vains ;
Et, pressant dans ses bras le corps meurtri qu'elle aime,
Elle a longtemps hurlé contre la face blême ;
Et son grand désespoir a rempli les ravins.

Puis, tranquille et muette, elle a d'une main sûre
Tranché par un couteau la tête belle encor.
Contente, elle l'emporte enclose en un drap d'or,
Après l'avoir lavée et de baume et d'eau pure.

Gemma, depuis ce temps, sur le haut escabeau,
Tout près de la fenêtre aux vitres en losanges,
Et le jour et la nuit, boit les senteurs étranges
D'un pied de basilic spiritueux et beau.

Et jamais basilic dans un pot de faïence
Blanc et bleu comme en ont les filles des cités,
De ses rameaux touffus, par la sève humectés,
N'exhala tout fleuri si molle défaillance.

Ses feuilles, qu'elle mâche, ont un merveilleux goût,
Glacial, enivrant, amer. Elle l'arrose
D'eau de fleur d'oranger et d'essence de rose,
Et de larmes d'amour, oh ! de larmes surtout.

Mais quelle terre noire a nourri cette plante,
Quels sucs mystérieux en forment la senteur,
Pour qu'elle ait chargé l'air d'une âcre pesanteur,
Et dans les lourds rideaux épandu la mort lente ?

Laissez la pâle enfant respirer seule en paix
L'âme du basilic ; oh ! laissez-la, par grâce !
Elle sait bien pourquoi cette plante est si grasse ;
Elle sait que l'on meurt de son parfum épais.

C'est le dernier espoir, c'est l'unique tendresse,
C'est le doux entretien de la triste Gemma ;
Car de ce vase où gît la tête qu'elle aima
Le parfum de la mort s'exhale et la caresse.

Consume-toi, Gemma, dans ta brève langueur.
Ton nom plaît au poète et doucement résonne,
Et l'on t'honorera dans plus d'une canzone,
Car un fidèle amour a rempli tout ton cœur.

LA DANSE DES MORTS

Dans les siècles de foi, surtout dans les derniers,
La grand'danse macabre était fréquemment peinte
Au vélin des missels comme aux murs des charniers.

Je crois que cette image édifiante et sainte
Mettait un peu d'espoir au fond du désespoir,
Et que les pauvres gens la regardaient sans crainte.

Ce n'est pas que la mort leur fût douce à prévoir.
Le Diable les happait au sortir de la terre;
Pour eux, mourir, c'était passer du gris au noir.

Mais le maître imagier qui, d'une touche austère,
Peignait ce simulacre, à genoux et priant,
Moine, y savait souffler la paix du monastère.

Sous les pas des danseurs on voit l'Enfer béant,
Le branle d'un squelette et d'un vif sur un gouffre;
C'est bien affreux, mais moins pourtant que le néant.

On croit en regardant qu'on avale du soufre;
Et c'est pitié de voir s'abîmer sans retour
Sous la chair qui se tord la pauvre âme qui souffre.

Oui, mais dans cette image étalée au grand jour
On sent communier en Dieu toute âme humaine,
On sent encor la foi, l'espérance et l'amour.

C'est là, c'est cet amour triste qui rassérène;
Les mourants sont pensifs, mais ne se plaignent pas,
Et la troupe est très douce à la Mort qui la mène.

On se tient en bon ordre et l'on marche au compas;
Une musique un peu faible et presque câline
Marque discrètement et dolemment le pas.

Un squelette est debout pinçant la mandoline
Et, comme un amoureux, sous son large chapeau
Cache son front de vieil ivoire qu'il incline.

Son compagnon applique un rustique pipeau
Contre ses belles dents blanches et toutes nues,
Ou des os de sa main frappe un disque de peau.

Un squelette de femme aux mines ingénues
Éveille de ses doigts les touches d'un clavier,
Comme sainte Cécile assise sur les nues.

Cet orchestre si doux ne saurait convier
Les vivants au Sabbat, et, pour mener la ronde,
Satan aurait vraiment bien tort de l'envier.

C'est que Dieu, voyez-vous, tient encor le vieux monde.
Voici venir d'abord le Pape et l'Empereur,
Et tout le peuple suit dans une paix profonde.

Car le Baron a foi, comme le Laboureur,
En tout ce qu'ont chanté David et la Sibylle.
Leur marche est sûre : ils vont illuminés d'horreur.

Mais la Vierge s'étonne, et, quand d'un bras habile
Le squelette lui prend la taille en amoureux,
Un frisson fait bondir sa belle chair nubile;

Puis, les cils clos, aux bras du danseur aux yeux creux,
Elle exhale des mots charmants d'épithalame,
Car elle est fiancée au Roi des Bienheureux.

Le Chevalier errant trouve une étrange dame.
Sur ses côtes à jour pend, comme sur un gril,
Un reste noir de peau qui fut un sein de femme.

Mais il songe avoir vu dans un bois, en avril,
Une belle duchesse avec sa haquenée;
Il compte la revoir au Ciel. Ainsi soit-il!

Le Page, dont la joue est une fleur fanée,
Va dansant vers l'Enfer en un ferme maintien,
Car il sait clairement que sa dame est damnée.

L'Aveugle besacier ne danserait pas bien,
Mais, sans souffler, la Mort, en discrète personne,
Coupe tout doucement la corde de son chien.

En suivant à tâtons quelque grelot qui sonne,
L'Aveugle s'en va seul tout droit changer de nuit,
Non sans avoir beaucoup juré. Dieu lui pardonne!

Il ferme ainsi le bal habilement conduit;
Et tous, porteurs de sceptre et traîneurs de rapière,
S'en sont allés dormir sans révolte et sans bruit :

Ils comptent bien qu'un jour le lévrier de pierre,
Sous leurs rigides pieds couché fidèlement,
Saura se réveiller et lécher leur paupière;

Ils savent que les noirs clairons du Jugement,
Qu'on entendra sonner sur chaque sépulture,
Agiteront leurs os d'un grand tressaillement,

Et que la Mort stupide et la pâle Nature
Verront surgir alors sur les tombeaux ouverts
Le corps ressuscité de toute créature.

La chair des fils d'Adam sera reprise aux vers;
La Mort mourra : la faim détruira l'affamée,
Lorsque l'Éternité prendra tout l'univers.

Et, mêlés aux martyrs, belle et candide armée,
Les époux reverront, ceinte d'un nimbe d'or,
Dans les longs plis du lin passer la bien-aimée.

Mais les couples dont l'Ange aura brisé l'essor,
Sur la berge où le soufre ardent roule en grands fleuves,
Oui, ceux-là souffriront : donc ils vivront encor !

Les tragiques amants et les sanglantes veuves,
Voltigeant enlacés dans leur cercle de fer,
Soupireront sans fin des paroles très neuves.

Oh ! bienheureux ceux-là qui croyaient à l'Enfer.

Octobre 1869.

L'ADIEU

J'ENTRAI jusques au fond d'une église, le soir
Du jour triste où le prêtre étend un voile noir
Sur les images d'or de ce bois salutaire
Où vint s'offrir au Ciel la rançon de la terre.
Un diacre en blanc surplis veillait son Dieu mort, seul,
Courbé devant l'autel que couvrait un linceul.
C'était le vendredi de la Semaine sainte,
Et les femmes glissaient dans la lugubre enceinte.
Sur les frissons de soie et les bruits argentins
Roulaient les voix de l'orgue et les versets latins.

Or je vis celle-là qui tient ma destinée.
Elle était à genoux, mollement inclinée ;
Son front se renversait au poids des cheveux lourds,
Ses mains longues pendaient sur les plis du velours,
Et les lampes tremblaient dans la nef ténébreuse
Sur la belle pâleur de sa joue un peu creuse.
Je fus d'abord surpris de la voir en ce lieu,
Car elle était bien loin de vivre selon Dieu.

J'étais à son côté, frôlant sa jupe sombre.
Mais rien ne l'avertit de ce qu'était cette ombre,
Et ceci me frappa que dans ses grands yeux clairs
Je n'avais jamais vu de si brillants éclairs,
Je n'avais jamais vu de larmes si brûlantes,
Ni de regards si beaux, ni d'extases si lentes,
Tant un heureux lien de célestes effrois
L'attachait au Dieu pâle étendu sur la croix,
Tant sa narine ouverte à la divine haleine
S'enivrait de l'encens dont l'église était pleine !

Que l'âme de la femme est prompte à s'embraser !
— Sa bouche était en fleur comme pour un baiser,
Son être palpitait d'une invisible étreinte.
C'est pourquoi je fus pris de tristesse et de crainte :
Je vis que désormais ce cœur m'était fermé
Et qu'il se repentait de m'avoir trop aimé ;

Que ce sein inondé par la Grâce féconde
Se haussait du dégoût des choses de ce monde.
Alors, pleurant sur moi, je reconnus, pensif,
Que tu m'avais repris cette femme, ô beau Juif,
Roi, dont l'épine a ceint la chevelure rousse!

Ton âme était profonde et ta voix était douce;
Les femmes t'écoutaient parler au bord des puits,
Les femmes parfumaient tes cheveux; et depuis
Elles ont allumé sur ton front l'auréole,
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle!
C'est écrit : pour jamais toi seul achèveras
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras;
Toute femme qui pleure est déjà ton épouse;
Tous les cheveux mordus sous notre dent jalouse
S'en iront à leur tour essuyer tes pieds nus;
Dégageant de nos bras leurs flancs mal retenus,
Jusqu'à la fin des temps toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.
Christ! elle a délaissé mon âme pour ton Ciel,
Et c'est pour te prier que ta bouche est de miel!

Adieu! coupe sacrée où je ne dois plus boire,
Rose mystique éclose au crucifix d'ivoire!

Février 1866.

AU POÈTE

Gautier, doux enchanteur à la parole fière,
Habile à susciter les contours précieux
Des apparitions qui flottaient dans tes yeux,
Tu fis avec bonté ton œuvre de lumière.

Le royal talisman, le prompt évocateur,
Le Verbe arma ta bouche abondante en images;
Mieux que l'anneau mystique et la verge des Mages
La parole servit ton vouloir créateur.

La parole est divine et contient toutes choses.
Heureux qui, pour fixer son rêve intérieur,
Employa sans faillir la forme et la lueur
Dans le cristal des sons fatalement encloses!

Heureux qui fit couler, à flots, de son pressoir,
Comme un vin d'Engaddi, les mots dont on s'enivre,
Et qui, pour célébrer le triomphe de vivre,
De rythmes parfumés remplit son encensoir.

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir,
Et de qui l'écriture est un puissant miroir
Fidèle à les garder immortellement neuves!

Car après que cet homme a fini ses travaux
Et que les belles mains de la Tristesse calme
Ont posé fermement la couronne et la palme
Sur sa bière livrée aux lents et noirs chevaux,

Il vit épars en nous sur la terre chérie;
Son essence à nos yeux charmés, en songes clairs,
En chastes visions, dans la douceur des airs
Flotte, et l'heure présente en est toute fleurie.

Il se mêle, subtil, au jour que nous voyons,
Et vient nous affranchir du temps et de l'espace;
Un frisson glorieux saisit nos cœurs, où passe
Son âme dispersée en ses créations.

Son souffle sibyllin autour de nous fait naître
Un astre enchanté, plein de suaves couleurs,
De parfums, de regards, de sourires, de pleurs,
Et multiplie en nous la joie immense d'être.

Que pour nous l'univers se baigne tout entier
Des effluves charmants de la pensée humaine!
Que sur tous les chemins où le destin nous mène
Tes apparitions se lèvent, ô Gautier!

LA PART DE MADELEINE

L'OMBRE versait au flanc des monts sa paix bénie,
Le chemin était bleu, le feuillage était noir,
Et les palmiers tremblaient d'amour au vent du soir.
L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie,

Gémissait dans la pourpre et l'azur des coussins.
Le grand épervier d'or des femmes étrangères
Agrafait sur son front les étoffes légères;
La myrrhe tiédissait dans l'ombre de ses seins;

Ses doigts, où les parfums des jeunes chevelures
Avaient laissé leur âme et s'exhalaient encor
Autour du scarabée et des talismans d'or,
Gardaient des souvenirs pareils à des brûlures.

Or elle haïssait ce corps qui lui fut cher;
Tous les baisers reçus lui revenaient aux lèvres
Avec l'âcre saveur des dégoûts et des fièvres.
Madeleine était triste et souffrait dans sa chair;

Et ses lèvres, ainsi qu'une grenade mûre,
Entr'ouvrant leur rubis sous la fraîcheur du ciel,
L'abeille des regrets y mit son âcre miel,
Et le vent qui passait recueillit ce murmure :

« J'avais soif, et j'ai ceint mon front d'amour fleuri;
J'ai pris la bonne part des choses de ce monde,
Et cependant, mon Dieu, ma tristesse est profonde,
Et voici que mon cœur est comme un puits tari!

« Mon âme est comparable à la citerne vide
Sur qui le chamelier ne penche plus son front;
Et l'amour des meilleurs d'entre ceux qui mourront
Est tombé goutte à goutte au fond du gouffre avide.

« Je n'ai bu que la soif aux lèvres des amants :
Ils sont faits de limon, tous les fils de la mère;
La fleur de leurs baisers laisse une cendre amère,
L'étreinte de leurs bras est un choc d'ossements.

« Je brisais malgré moi l'argile de leur chaîne.
Seigneur! Seigneur! ce qui n'est plus ne fut jamais!
Leurs souvenirs étaient des morts que j'embaumais
Et qui n'exhalaient plus qu'à peine un peu de haine.

« Et je criais, voyant mon espoir achevé :
« Pleureuses, allumez l'encens devant ma porte,
« Apprêtez un drap d'or : la Madeleine est morte,
« Car étant la Chercheuse elle n'a pas trouvé! »

« Et j'ouvrais de nouveau mes bras comme des palmes;
J'étendais mes bras nus tout parfumés d'amour,
Pour qu'une âme vivante y vînt dormir un jour,
Et je rêvais encor les vastes amours calmes!

« Le Silence entendit ma voix, qui soupirait
Disant : « La perle dort dans le secret des ondes;
« Or je veux me baigner dans des amours profondes
« Comme tes belles eaux, lac de Génésareth!

« Que votre chaste haleine à mon souffle se mêle,
« Tranquilles fleurs des eaux, afin que le baiser
« Que sur le front élu ma lèvre ira poser,
« Calme comme la mort, soit infini comme elle ! »

« Telle je soupirais au bord du lac natal,
Mais sur mes flancs blessés une mauvaise flamme,
Rebelle, dévorait ma chair avec mon âme,
Et voici que je meurs sur mon lit de santal.

« Pourtant, j'accepte encor la part de Madeleine :
J'avais choisi l'amour et j'avais eu raison.
Comme Marthe, ma sœur, qui garda la maison,
Je n'aurai point pesé la farine ou la laine ;

« La jarre, au ventre lourd d'olives ou de vin,
Dans les soins du cellier n'aura point clos ma vie ;
Mais ma part, je le sais, ne peut m'être ravie,
Et je l'emporterai dans l'inconnu divin ! »

Elle dit : le reflet des choses éternelles
L'illumina d'horreur et d'épouvantement.
Alors elle se tut et pleura longuement :
Une âme flottait vague au fond de ses prunelles.

Or, Jésus, celui-là qui chassait le Démon
Et qui, s'étant assis au bord de la fontaine,
But dans l'urne de grès de la Samaritaine,
Soupait ce même soir au logis de Simon.

Vers ce foyer, ce toit fumant entre les branches,
Madeleine tendit, humble, ses belles mains;
Et l'on aurait pu voir des pensers plus qu'humains
Rayonner sur son front comme des lueurs blanches.

La tristesse rendait plus belle sa beauté;
Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
Dans du soleil, après la pluie, un jour d'été.

L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie,
S'en alla vers Jésus qu'on a nommé le Christ,
Et parfuma ses pieds ainsi qu'il est écrit.
Et la terre connut la tendresse infinie.

Août 1869.

LES NOCES CORINTHIENNES

POÈME

A Frédéric Plessis.

Ὦ τύμβος, ὦ νυμφεῖον...

ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ ΑΝΤΙΓΟΝΗ.

PRÉFACE

Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses. J'ai refait le rêve des âges de foi; je me suis donné l'illusion des vives croyances. C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses saintes un respect sincère.

Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science. Mais je sais aussi que les vérités scienti-

fiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. C'est une pensée peu scientifique que de croire que la science puisse un jour remplacer la religion. Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera consacré dans le temple et initié à quelque divin mystère. Il rêvera. Et qu'importe que le rêve mente, s'il est beau? N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle? Et cette illusion n'est-elle pas la condition même de la vie?

A. F.

*
* *

HELLAS, *ô jeune fille, ô joueuse de lyre!*
Toi dont la bouche aimait les baisers et le miel,
Ingénieuse enfant qui mêlais ton sourire
Aux sourires légers de la mer et du ciel,

Tous tes jours s'écoulaient en des heures égales,
Et, quand la grande Nuit argentait les chemins,
Tu méditais, heureuse, au bruit clair des cigales,
Les heures, les saisons et les travaux humains.

*
* *

O fille de la mer, assise aux plages blondes!
Ton sein a contenu la belle volupté,
Et la sainte harmonie a de ses grandes ondes
Empli ton chant d'amour abondamment jeté.

Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins,
J'ai, pour te peindre encore en un tableau fidèle,
Accompli des labeurs qui ne seront pas vains.

D'autres ont exprimé ton enfance tranquille,
Lorsque de la fontaine où respiraient tes Dieux
Tu revenais, portant au front l'urne d'argile.
Tant de paix convient mal à mon cœur anxieux.

Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai peinte, Hellas, alors qu'un Dieu jaloux,
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire;
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi.

Et je t'ai célébrée, ô fille des Charites!
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites
En aiment mieux la vie et soient doux aux amants.

PERSONNAGES

UN PÊCHEUR.
HIPPIAS.
DAPHNÉ.
KALLISTA.
L'ESCLAVE PHRYGIA.
THÉOGNIS.
HERMAS.
LA NOURRICE DE DAPHNÉ.
UNE SAGA.
ARTÉMIS.
APHRODITE.

CHŒUR DES JEUNES HOMMES.
CHŒUR DES VIGNERONS.
CHŒUR DES CHRÉTIENS.

LES NOCES CORINTHIENNES

PREMIÈRE PARTIE

A Henri Cazalis.

Un chemin entre Corinthe et la mer. Tourné vers l'orient et ceint de myrtes, un petit temple dont le fronton porte, entre de belles figures mutilées, le monogramme de Jésus, grossièrement taillé. Une fontaine. Au fond, sur le coteau, les murs peints d'une maison et les arbres d'un verger. Des vignes. L'acropole de Corinthe toute blanche à l'horizon. C'est le soir : le soleil est bas dans le ciel calme. Le vieux pêcheur Olpis pose à terre ses paniers vides et s'assied sur un tertre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÊCHEUR.

La route est lente, hélas! de la ville à la mer,
Et la fatigue est prompte. Et le pain est amer

A qui le va gagner dans les cités avares.
Les poissons à présent, plus maigres et plus rares,
N'appesantissent plus ma nasse et mon filet,
D'où jadis une proie abondante roulait,
Espoir d'un riche gain, dans ma barque joyeuse.
Les Dieux n'assistent plus ma vie industrieuse.
Et voici que ce jour, en vidant mes paniers,
Les femmes de Corinthe avec leurs cuisiniers
N'ont sur mon étal nu laissé que treize oboles,
Car la femme est avide et fertile en paroles.
Les hommes sont mauvais, cet âge est dur; les Dieux
Ont quitté sans retour un peuple injurieux.

SCÈNE II

LE PÊCHEUR, HIPPIAS.

HIPPIAS. *Il est coiffé du chapeau thessalien; sa tunique grise est ceinte aux reins; ses chaussures hautes sont nouées à la cheville par des courroies de cuir. Il tient un bâton blanc à la main; sa démarche est rapide.*

Salut, verger, maison, chambre où, filant la laine,
Pour moi fleurit la vierge à la divine haleine!

Pêcheur (car tes paniers de joncs luisent couverts
D'une écume marine et de goémons verts),
Tu ne l'ignores pas : cette maison est celle
Du vieil Hermas. Vit-il?

LE PÊCHEUR.

Il vit, mon fils, et scelle
Dans des vases de terre antique un vin récent.

HIPPIAS.

Les Dieux gardent la paix à ton toit florissant!
Mais as-tu vu Daphné, sa fille, en ses demeures?
Dis si sa vie est douce et si les jeunes Heures
Sur son front innocent passent d'un vol léger.

LE PÊCHEUR.

Les Dieux la firent belle, ils l'aiment, étranger;
Car la sainte pudeur la voile et la couronne.
Elle est heureuse.

HIPPIAS.

Ami, cette parole est bonne.
Ne peux-tu rien m'apprendre aussi de Kallista,
Sa mère?

LE PÊCHEUR.

Elle gémit d'un Dieu qu'elle irrita.
Mais il n'est pas prudent que le pauvre révèle
A l'homme curieux une triste nouvelle.
Je dirai seulement qu'Apollon peut encor
Contre une tête impie armer ses flèches d'or.

Il sort.

HIPPIAS.

Oui, c'est Daphné, là-bas, étincelante et blanche!
Cueillant sur le sentier des herbes, elle penche
Sa taille et son beau col plus merveilleux à voir
Que leur image errante en mes yeux clos, le soir.
Je la vois, si longtemps désirée, et sa vue
Verse en mes yeux l'effroi d'une chose inconnue.
O Dieu qui me l'offrez à l'angle du chemin,
Vous avez mis sur elle un charme plus qu'humain!

SCÈNE III

HIPPIAS, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, *devant le temple.*

J'ai cueilli le dictame illustre entre les plantes
Et les tiges en fleur des herbes consolantes.
J'en veux faire un breuvage, afin de secourir
Celle dont je suis née et que je vois mourir.
Christ, messager divin de la bonne parole,
S'il est vrai qu'à ta voix l'essaim des Dieux s'envole
Et qu'Apollon n'est plus le divin guérisseur,
Jésus, roi languissant aux yeux pleins de douceur,
Puisque ton règne arrive, il me vient l'espérance
Qu'un Dieu qui sut souffrir sait guérir la souffrance.
Maître, sauve ma mère : elle est des tiens aussi,
Et donne-moi l'époux que mon père a choisi.

HIPPIAS, *faisant quelques pas vers elle.*

Daphné, ma douce gloire et toute mon envie,
Vois l'homme qui sera la moitié de ta vie,

L'époux promis selon les usages anciens.
Il est là ; viens et mets tes deux bras dans les siens.

DAPHNÉ.

Oui, c'est toi ; ce n'est pas ton insensible image,
Cher Hippias, qui vient raconter ton naufrage.
Je savais, voyageur qui portes mon amour,
Qu'il me serait donné le jour de ton retour.
L'espérance habitait ma poitrine fidèle.
Viens, je te vais conduire à ma mère et, près d'elle
Qui, triste, fait rouler la laine en écheveaux,
Hôte du vieux foyer, tu diras tes travaux.
Un mal courbe ma mère et lui brûle le foie.

HIPPIAS.

Tous nos jours sont mêlés de douleur et de joie.
Tes chagrins sont les miens ; mais, malgré ton accueil,
Je ne franchirai pas les dalles de ton seuil.
Vois : ce large chapeau noué contre la brise,
Cette ceinture étroite à ma tunique grise,
Ces guêtres à mes pieds, ce bâton à ma main,
Sont d'un homme pressé de suivre son chemin.
Mon navire, parti de mon île natale,
Par l'ordre paternel, vers l'onde occidentale,
Au fond du port, déjà tourne son éperon.

Comme l'outre d'eau fraîche occupait le patron,
Je suis venu. Je pars : avec l'aile des voiles,
Gagnant la haute mer au retour des étoiles,
Sous leur chœur révéré qui me protégera,
Je vais vendre à Pœstum les vins noirs de Théra.

DAPHNÉ.

Oh! ne me quitte pas encor : cette heure est belle.
Reste : la mer est vaste et l'absence est cruelle.

HIPPIAS.

Je venais, j'espérais, de ce sentier obscur,
Voir ta porte, et ton ombre un moment sur le mur.
Mais bientôt, au retour de ma route prospère,
Je reviendrai m'asseoir au foyer de ton père,
Je boirai dans sa coupe, afin que le vieillard,
Ainsi qu'il l'a promis, me laisse sans retard
T'emmener sur ma nef, de myrtes couronnée,
Vers mon toit où luiront les torches d'Hyménée.
O coupes, ô chansons, ô fleurs! Vienne ce jour!
Car j'ai connu par toi l'inévitable amour,
Et je sais qu'une main de vierge est prompte et sûre
A faire au cœur d'un homme une douce blessure.
J'aime. On dit que l'amour est un mal : je le sais,
Et j'aime. Le tourment m'est cher que tu me fais;

Celle qui put blesser saura guérir, ô femme,
Et tu me seras douce et semblable au dictame.
Aimer ne trouble pas à jamais la raison.
Quand tu seras entrée épouse en ma maison,
Nous connaîtrons la paix, le foyer, l'abondance,
L'amitié, les enfants, la tardive prudence,
Et nous vivrons pareils à deux arbres jumeaux
Qui versent l'ombre fraîche en mêlant leurs rameaux.
Mais mon père le veut : je poursuis mon voyage.
Le fils obéissant vit heureux un long âge.
Invoque en ma faveur Hespéros, astre clair.

DAPHNÉ.

J'invoquerai Jésus qui marchait sur la mer.

HIPPIAS.

Ma Daphné, gardons-nous des paroles légères ;
N'invoquons point les Dieux des races étrangères,
Car la terre natale et nos bois et nos cieux
Sont encor palpitants du souffle de nos Dieux.
On sent dans l'air sacré leurs signes, leurs présages.
Je ne quitterai point le culte des vieux sages.
Les hommes d'autrefois, qui valaient mieux que nous,
Acquittaient le tribut qu'on doit aux Dieux jaloux.
Pieux observateur des coutumes antiques,

Moi, je prierai comme eux, debout sous les portiques.
Nos Dieux, Daphné, sont bons et joignent en riant
La belle vierge émue à l'homme impatient.

DAPHNÉ.

Au cher jour que ma main fut prise dans la tienne,
Tu mis ton anneau d'or au doigt d'une chrétienne.
Un prêtre, ayant chassé les Nymphes d'un ruisseau,
Enfant, me baptisa par le sel et par l'eau ;
Et je devins ainsi la sœur et la compagne
De Celui qui voulut mourir sur la montagne.

HIPPIAS.

La nature des Dieux est obscure, il est vrai.
Gardons-nous d'offenser jamais rien de sacré.
Plus d'un Dieu vénérable, aux lèvres d'ambroisie,
Nous est venu jadis de la terre d'Asie.
Et je crois, car mon cœur n'est ni léger ni vain,
Qu'en Jésus, roi des Juifs, quelque chose est divin.
Mais parce qu'il mourut quand vint la neuvième heure,
Je le nomme Adonis que Cythéréia pleure,
Et je le nomme Hermès, parce qu'il a conduit
Le peuple vain des morts par les champs de la Nuit.
Aime et réjouis-toi de vivre, chère tête.
Dans le port, l'ancre hésite et la voile s'apprête :
Laisse-moi d'un baiser effleurer tes cheveux.

DAPHNÉ.

Tu le prendras un jour, ce baiser que tu veux.

HIPPIAS.

Cueillons l'instant fleuri.

DAPHNÉ.

Sachons attendre l'heure.

HIPPIAS.

Un souvenir est bon.

DAPHNÉ.

L'espérance est meilleure.

HIPPIAS.

L'air, les myrtes, tes yeux, tout m'enchaîne, et je pars !

DAPHNÉ.

Va ! nous avons choisi la meilleure des parts.
Sois heureux !

HIPPIAS.

Tu souris et la livide crainte
Sur ton sourire, ô vierge, est tristement empreinte.
Tu redoutes pour moi l'avenir hasardeux.

DAPHNÉ, *en pleurant.*

Ah! je songe à la mer et je songe à nous deux!
Je songe aux jours d'absence, aux nuits longues, aux rêves
Tout pleins de ton image inerte sur les grèves.

HIPPIAS, *après un long baiser.*

Tes pleurs coulaient pour moi, ma lèvre a bu tes pleurs.
L'homme sage et pieux ne craint point de malheurs.
Après le cours entier d'une changeante année,
Daphné, tu reverras ma tête fortunée.

DAPHNÉ.

Ami, je t'attendrai de saison en saison,
Comme il sied à la femme, au fond de la maison.
J'en fais un grand serment : la mort, la mort jalouse,
Peut seule en ses longs bras t'enlever ton épouse.

HIPPIAS.

Vis heureuse, ô Daphné!

DAPHNÉ.

Hippias, sois en paix.

Il part.

Hippias!... sur mes yeux tombe un nuage épais.
O tristesse! ô frisson! inexplicable crainte!

SCÈNE IV

DAPHNÉ, KALLISTA, *portée en litière.*
Son ESCLAVE PHRYGIA *l'accompagne.*

KALLISTA.

Phrygia, soutiens-moi jusqu'à la maison sainte.
Je te cherchais, ma fille. Oh! certes, Dieu n'a pas
Sans un profond dessein conduit ici tes pas.

DAPHNÉ.

Vois, mère, je cueillais des plantes salutaires.

KALLISTA.

Enfant initiée aux augustes mystères,
Quittons la vanité de ces secours humains.
Et pour ma guérison prenons d'autres chemins.
Ma fille, écoute-moi : tu sais bien que ta mère
N'a pas mis son espoir en la vie éphémère,
Que son sein n'est gonflé que du désir des cieux,
Qu'elle trouve à la mort un goût délicieux.
Mais tu sais qu'il n'est pas encor temps qu'elle meure.

Et qui donc après moi garderait la demeure
Des discours des gentils, des pièges des Démons?
Qui donc arracherait l'homme que nous aimons,
Ton vieux père, à l'abîme invisible que creuse,
Sous ses pas égarés, son ignorance affreuse?
Et toi-même, qui donc en tes jours de langueur,
Du vin spirituel viendrait nourrir ton cœur
Affaibli par le lait de la tendresse humaine?
Mes esclaves nombreux et soumis que je mène
Dans tes chemins, Seigneur, avec sévérité,
Qui remettrait leurs pas dans le sillon quitté?
Quelle voix, en ce bourg plein d'idoles d'argile,
Aux fils des vignerons dirait ton évangile?
Et quelle main assez ferme dispenserait
L'aumône aux pauvres gens, selon ton intérêt?
Ta volonté, mon Dieu, soit faite et non la mienne!
Mais avant de m'ôter d'ici, qu'il te souvienne
Des âmes en péril dont tu me fis l'espoir.
Je suis ton ouvrière : il me faut jusqu'au soir,
Maître mystérieux, travailler dans ta vigne,
Afin que je t'apporte une vendange insigne.

DAPHNÉ.

Tu vivras, douce mère, et sur tes cheveux blancs
Les jours s'écouleront pacifiques et lents.

KALLISTA.

Tu m'aimes, mon enfant; ta tendresse craintive,
Sans oser l'espérer, souhaite que je vive.
Dieu seul peut retarder l'heure du grand départ;
Mais dans ma guérison je te garde une part.
Pour qu'à me laisser vivre ici-bas Dieu consente,
J'espère en la vertu de ta tête innocente.
Enfant, colombe intacte, agneau prédestiné,
Fruit de dilection que le ciel m'a donné,
Jeune plante qui croîs sous mon amour austère,
Non pas avec l'espoir de fleurir sur la terre,
Mais afin de répandre au ciel ta bonne odeur
Et de plaire au Dieu vierge à qui plaît la pudeur,
Ton âme qu'exalta l'espérance féconde
Ne saurait plus se prendre aux choses de ce monde,
Et tes lèvres, que brûle un immortel désir,
N'ont soif que de la source impossible à tarir.
Prenant la vie ainsi qu'une nuit sous la tente,
Tu veilles, en joignant les deux mains dans l'attente.
Enfant, bien que peut-être un terrestre dessein
Ait jadis un moment troublé ton jeune sein,
Dans les bras d'un époux tu ne veux pas descendre
Ni goûter des baisers plus amers que la cendre;
Tu ne veux pas semer dans le trouble et l'effort

Pour grossir la moisson du mal et de la mort!
Certes la veuve est bonne et la vierge est meilleure!
Heureux qui, les yeux clos, prie en attendant l'heure!
Heureux qui n'a pas mis son espoir en la chair!

DAPHNÉ.

Mère, tu sais le nom de l'homme qui m'est cher.
Mon père m'a choisi le jeune époux que j'aime,
Hippias de Théra, que tu chéris toi-même.
Mais un jour nous viendra plus propice et plus doux,
Quand tu seras guérie, à parler de l'époux.

KALLISTA.

Enfant, l'amour terrestre est un amour fragile :
Les amants sont unis par des chaînes d'argile,
Mais la vierge chrétienne, à l'ombre de l'autel,
Sait trouver dans l'extase un époux immortel.
Alors qu'elle est choisie, épousée aux blancs voiles,
Le cœur percé du glaive et le front ceint d'étoiles,
Elle entend sur la harpe et le psaltérion
Les anges célébrer sa mystique union;
Elle boit au festin la grâce à pleins calices,
Et goûte avec amour d'ineffables délices
A noyer ses regards dans le rayonnement
De l'époux dont le cœur saigne, ouvert largement.

Gloire à celle, ô Daphné, qu'un tel maître réclame!
Écoute ce que j'ai résolu dans mon âme.

Ouvrez la porte auguste aux deux battants d'airain,
Femmes, je veux parler au Maître souverain.

Elle s'agenouille sur le seuil du temple.

A ta face, ô Seigneur, et dans tes sanctuaires
Le juste vient chercher les vrais électuaires.
Au seuil de ta maison, sous tes sept lampes d'or,
Je t'implore à genoux pour que je vive encor
Et qu'il me soit donné d'achever sur la terre,
Dans le jeûne et l'exil, ma tâche salutaire.
Si tu reçus le vœu de l'antique Jephté,
Ton fils exaucera mon vœu, dans sa bonté.
Je ne lui promets pas de sanglante victime.
Tu recevras, ô Christ, mon holocauste intime.
Je jure sur le Livre inspiré par l'Esprit,
Je jure devant toi, sur le quadruple écrit
De l'Aigle, du Taureau, du Lion et de l'Ange,
De t'offrir une épouse agréable en échange
De ma force rendue et de ma guérison.
Christ! je prendrai pour toi l'épouse en ma maison.
Que je vive! et l'enfant que tu m'avais donnée,
Daphné, ma fille heureuse, à l'autel amenée,
Pour que soit accompli le plus sacré des vœux,

Recevant ton anneau, coupant ses longs cheveux,
S'offrira toute à toi, sans qu'un fils de la femme
Ait pour elle chanté l'impur épithalame.

DAPHNÉ.

O ma mère!

KALLISTA.

Elle ira, te prenant pour époux,
Consacrer sa ceinture à ton autel jaloux.

DAPHNÉ.

O ma mère!

KALLISTA.

Et jurer d'une bouche fidèle
Que jamais fils d'Adam ne s'approchera d'elle.

DAPHNÉ.

O ma mère!

KALLISTA.

Il est fait, l'indéliable vœu.
Roi d'Orient assis à la droite de Dieu,
Christ, ne refuse pas celle que je te donne!

Accorde à son front pur le voile et la couronne,
Pour que je sorte un jour de ce monde, les mains
Pleines d'œuvres, les pieds usés dans tes chemins,
Et pour que devant moi, vers le Seigneur, un ange
Porte ma gerbe d'or, dans la céleste grange.
Elle est là, tu la vois, mon offrande, en mes bras.
J'eus soin de la nourrir pour toi ; tu la prendras !
Si dans quatre-vingts jours je suis debout, vivante,
Forte comme il convient pour être ta servante,
Tu m'auras fait entendre, ô Roi, qu'elle te plaît,
La vierge que nourrit ta crainte avec mon lait.
Et dans un an, au mois des terrestres vendanges,
Je te l'amènerai, doux spectacle à tes anges,
Fiancée, ayant mis au doigt l'anneau d'or fin,
Belle, et le front voilé pour les noces sans fin.

DAPHNÉ.

Romps ce vœu sacrilège, ô ma mère ! délie
Ton enfant qui t'adjure et pleure et te supplie
Afin de n'être pas prise éternellement
Dans le réseau d'un vœu sans accomplissement.
Hâte-toi, romps ce vœu, de crainte que j'expie
Par ma perte et la tienne une parole impie.
Souviens-toi, souviens-toi de ce que j'ai promis,
Devant mon père auguste, au plus cher des amis.

Mère, ne livre pas mon innocente vie
Au spectre du remords qui suit la foi trahie.
Mère, vois cet anneau fidèle entre mes doigts :
Il est un fils d'Adam, mère à qui je me dois.
J'ai juré qu'Hippias délierait ma ceinture.

KALLISTA.

Nous devons tout à Dieu, rien à la créature.

DAPHNÉ.

Si tu m'aimes...

KALLISTA.

Je t'aime en Dieu.

DAPHNÉ.

Mère, entends-moi.
Arrache le filet de remords et d'effroi,
Le filet de ton vœu qui m'a prise : délivre,
Délivre-moi ! Je veux respirer, je veux vivre.
Écoute : j'ai revu tantôt l'époux futur
Et j'ai promis encore, ici, sous le ciel pur,
De le suivre, fidèle, en sa chambre d'ivoire
Ou de dormir avec Caron, dans la nef noire.
Oh ! prends pitié de moi, te souvenant du jour
Où ton cœur virginal fut parfumé d'amour.

KALLISTA.

Je ne me souviens plus des vanités du monde.
Mais le divin amour est comme une belle onde,
Où le cœur dans l'ivresse et le ravissement,
Épris de l'infini, s'abîme infiniment.
Si le besoin d'aimer te brûle et te tourmente,
Plonge dans le torrent d'amour, heureuse amante!
Ce que j'ai fait est fait, et nul, selon la loi,
Ne peut s'interposer entre le Christ et moi.

DAPHNÉ.

Mère, c'en est donc fait, tu m'as prise en ton piège!

KALLISTA.

J'ai dit. S'il se pouvait qu'impie et sacrilège,
Ma fille violât l'inviolable vœu,
Qu'elle ne voulût pas payer ma dette à Dieu,
Épargne, ô Justicier! sa tête consacrée
Et fais tomber sur moi la vengeance assurée.
Seule je me dévoue aux ténébreux troupeaux
Des Démons qui dans l'air nous guettent sans repos;
Que je perde ta grâce et qu'à ta sainte table
Je ne tende jamais ma bouche détestable;
Qu'étrangère, sans part aux œuvres des chrétiens,

Tu ne me comptes plus, Jésus, parmi les tiens;
Que l'âpre désespoir dessèche mes paupières
Et cuise comme un feu mes lèvres sans prières;
Et quand je hanterai, pendant mes nuits d'effroi,
Les tombeaux des martyrs qui gémiront sur moi,
Que les noirs Séraphins, les Princes des ténèbres
Me lancent, sous le choc de leurs ailes funèbres,
Le souffle sulfureux des imprécations;
Que je meure sans l'huile et sans les onctions,
Et n'ayant point baisé la croix expiatoire,
Et que l'enfer soit clos pour l'éternité noire
Sur mon âme et mon corps, plongés soixante fois
Dans des fleuves ardents de bitume et de poix...
Ils viennent! les voici, les Anges de l'abîme,
Car j'ai commis par toi l'irrémissible crime,
Ma fille. Ils m'ont saisie entre leurs bras velus.
Je meurs. Je suis damnée et comme n'étant plus...

Elle tombe inanimée.

L'ESCLAVE PHRYGIA.

Elle est inerte et froide et telle qu'une morte.
Réveille-toi, maîtresse! O femmes, qu'on la porte
En sa litière! Hélas! voyez-vous sa pâleur?
Cette méchante enfant l'a tuée. O douleur!

DAPHNÉ.

Qu'on apporte l'anneau, le voile et la couronne.
Jésus, prince jaloux, prends celle qu'on te donne.
Rends la vie et l'espoir, mère, à ton front pâli;
Mère, rassure-toi, ton vœu sera rempli.

Les femmes esclaves emportent Kallista.

SCÈNE V

DAPHNÉ.

Cher Hippias, un vœu t'a pris ta fiancée!
Nous n'achèverons pas l'union commencée.
Oh! trois fois malheureux parce que je te plus,
Ne reviens plus jamais ici, ne reviens plus.
Fermez-lui le chemin de tous nos ports, étoiles!
O souffles qui passez et gonflerez ses voiles,
Souffles mystérieux du soir, s'il est en vous
Un esprit, un génie intelligent et doux,
Sur la nef précieuse allez parler à l'homme,
Hélas! qu'il ne faut plus désormais que je nomme,

Et, s'il s'est endormi songeant à notre amour,
Pour qu'il ne sente pas d'amers regrets un jour,
Effacez doucement de ses yeux mon image.
Qu'il m'oublie! Et qu'un soir au hasard d'un voyage,
Reçu près d'un foyer tranquille et réjoui,
Il y trouve une vierge et l'emmène chez lui,
Plus heureuse que moi, mais non certes plus tendre.
Ah! s'il m'était permis...

UN CHŒUR LOINTAIN DE JEUNES HOMMES
chantant un épithalame.

Hymen, Hymen aux beaux flancs!
Hespéros se lève.
Viens à nous, la nuit est brève;
Hâte tes pieds blancs!

DAPHNÉ.

Mais il me semble entendre
Un invisible chœur et des appels lointains
Qui hâtent une vierge à de nouveaux destins.

LE CHŒUR *se rapproche.*

Accours, la nuit brève est bonne
Et douce aux aveux!
Viens, portant dans tes cheveux
La verte couronne!

DAPHNÉ.

De fleurs pour le festin leur chevelure est ceinte,
Car l'épouse a promis et la promesse est sainte.

LE CHŒUR, *plus proche encore.*

O prince aux sandales d'or,
Hymen, Hyménée!
Reçois la vierge amenée
Qui te craint encor.

DAPHNÉ.

Amis, ne venez pas; n'approchez pas, amis.
Je ne suis pas parée et, bien qu'ayant promis,
Sur mon front négligé les fleurs de marjolaine
N'exhalent pas encor leur odorante haleine.

LE CHŒUR *suit sa route et s'éloigne.*

La beauté qui brille en elle
Sied à ton dessein :
Hymen, tire de son sein
La vie éternelle!

DAPHNÉ.

Où s'en vont loin de moi les chansons et les pas?
Les amis de l'époux ne me chercheront pas!

Pourtant j'aurais porté dans la chambre choisie
Les parfums d'un amour plus doux que l'ambroisie.
Ton épouse étrangère, Hippias, crois-tu bien
Qu'elle ait un cœur plus sûr et meilleur que le mien?
Silence de la nuit! nuit froide et solitaire!
Non, je n'attends plus rien de l'homme et de la terre.

Elle détache de son doigt l'anneau d'or.

O fontaine! où l'on dit que dans les anciens jours
Les Nymphes ont goûté d'ineffables amours,
Fontaine à mon enfance auguste et familière!
Reçois de la chrétienne une offrande dernière.
O source! qu'à jamais ton sein fidèle et froid
Conserve cet anneau détaché de mon doigt,
L'anneau que je reçus dans une autre espérance.

Elle jette son anneau dans la source.

Réjouis-toi, Dieu triste à qui plaît la souffrance!

DEUXIÈME PARTIE

A Emmanuel des Essarts.

Le portique de la maison d'Hermas. Les colonnes sont enduites de stuc rouge à hauteur d'appui. Le table est de marbre blanc. On peut voir à l'extérieur, au milieu de plantes grimpantes, un Hermès de bois. Sous le voile qui tamise une chaude lumière, des femmes esclaves sont assises. Les unes filent la laine, les autres tissent des étoffes ou brodent des tapis. L'évêque Théognis entre; il porte une mitre basse et tient une crosse de bois blanc.

SCÈNE PREMIÈRE

LES FEMMES ESCLAVES,
L'ÉVÊQUE THÉOGNIS.

THÉOGNIS.

La paix soit avec vous, mes filles. A vous voir,
On connaît que vos cœurs sont enclins au devoir;

Et vous vous empressez à vos tâches, pareilles,
Dans la ruche pourvue, aux mielleuses abeilles.
Elle est belle à tourner le fuseau diligent,
La main qui tord le fil pour vêtir l'indigent!
Louange à Kallista, la prudente maîtresse
Qui pour une telle œuvre occupe votre adresse.
Mais parle, toi l'enfant qu'elle aime, Phrygia :
Il s'est donc dissipé, le grand mal qui ploya
La tête et les genoux de cette femme forte,
Comme un trouble léger que le sommeil emporte?

Entre Kallista. — Les femmes esclaves sortent.

SCÈNE II

THÉOGNIS, KALLISTA.

KALLISTA.

Évêque Théognis, la paix soit avec toi.
Combien cette maison, confirmée en la foi,
Après un an entier qu'allongea ton absence,
Accueille ton retour avec réjouissance!

O Pasteur! que mes mains embrassent tes genoux.
Les infidèles mers t'ont séparé de nous?

THÉOGNIS.

Un vaisseau tyrien aux agiles antennes
M'a conduit sans erreur à des rives lointaines.
J'ai vu (mes yeux en sont tout éblouis encor)
La ville égyptienne, Alexandréia d'or,
Ses habitants nombreux, ses palais, ses images;
J'ai vu tous les écrits des gentils et des Mages
Tels qu'un peuple de morts dans le cèdre étendu;
Et (gloire au Dieu vivant!) j'ai six fois entendu
La parole des saints vaincre sous les portiques
Le murmure confus des mensonges antiques.
Mais revoir ses brebis semble doux au pasteur.
Donc, le mal qui rongeait ton foie avec lenteur,
O femme, en un moment est sorti de ta côte?
Dieu nous donne à son gré les maux, et nous les ôte.
Or, tu crois lui devoir payer ta guérison
Par l'offre de ta fille, espoir de ta maison.
C'est ce que m'ont appris tes lettres bienvenues.

KALLISTA.

Elles ne devaient pas te rester inconnues,

Ces choses qu'accomplit pour moi le Dieu puissant,
Et je te confierai la fille de mon sang,
Afin, ô Théognis, que ta droite l'élise
Et l'ordonne bientôt lectrice en ton église.

THÉOGNIS.

Certes je conduirai ton enfant à l'autel,
Comme une épouse chère à l'Époux immortel,
O femme, mais tu sais, car ta prudence est grande,
Que pour faire au Seigneur une agréable offrande
Il faut une victime heureuse de s'offrir,
Un cœur prompt et joyeux brûlé d'un saint désir.
Promise au lit du Roi, la Vierge du Cantique
Se parfuma de myrrhe et d'huile aromatique :
C'est ainsi que l'épouse offerte au Roi des Cieux
Doit exhaler l'amour comme un nard précieux.
Or, écoute et réponds, femme : Daphné, ta fille,
Saura-t-elle quitter la maison, la famille,
Et la tâche facile et les jeux, les amis,
Les espoirs obstinés et les amours permis,
Comme un prompt voyageur quitte au matin l'auberge ?
A-t-elle fermement ceint sa robe de vierge
Pour aller, appuyée au bâton de la foi,
Vers Celui qu'elle entend lui crier : « Viens à moi ! »

KALLISTA.

Sache donc que ma fille, en qui la grâce abonde,
Ne pense et ne vit plus déjà selon le monde.
Loin du rire et des pleurs, elle n'assiste pas,
Chez un père infidèle, aux fêtes, aux repas.
Depuis un an, cachée au fond de la demeure,
Elle goûte en priant la paix intérieure.
De tout le siècle vain, pour elle, rien n'est plus.

THÉOGNIS.

Louange à Dieu! tel est le signe des élus.
Le Maître a dit : « Celui qui m'aime et qui veut vivre
Doit quitter sa famille et ses biens pour me suivre. »
Demain, quand le Seigneur, du sein brillant des Cieux,
Plongera dans la nuit l'homme silencieux,
Lorsque j'aurai porté l'offrande méritoire
Aux tombeaux des martyrs qui chantent dans la gloire,
Du bâton pastoral je heurterai ton seuil;
Vers la troisième veille, ouvre et me fais accueil,
Et livre-moi l'enfant toute voilée et ceinte,
Afin que je la mène en la demeure sainte
Où selon son espoir je la consacrerai
En imposant les mains dans le rite sacré.
Femme, tu la verras bientôt, diaconesse,

Se réjouir en paix, dès sa tendre jeunesse,
De porter dans un pan de l'étole de lin
Le pain qui doit nourrir la veuve et l'orphelin,
Et d'offrir chaque jour sur l'autel du mystère
Au prêtre solennel le vin dans la patère.
Heureux l'arbre au lieu saint transplanté dans sa fleur !
Car il se chargera de fruits chers au Seigneur.
Sois bénie en ton ventre, ô femme, au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit, en qui ton âme espère.

KALLISTA.

Qu'il en soit fait ainsi.

L'évêque Théognis sort.

SCÈNE III

KALLISTA.

On entend LE CHŒUR DES VIGNERONS *qui chantent sur le chemin :*

Le Dieu bouillonne, et les coupes de bois
Flottent pour nous sur la cuve profonde.
O mes amis, tout le temps que je bois
Je suis égal aux Dieux, maîtres du monde.

KALLISTA.

Les impurs vignerons
Chantent. A notre tour, Daphné, nous chanterons,
Quand, portant le panier aux célestes vendanges,
Nous verrons les grains mûrs sous les beaux pieds des an
Dans la cuve odorante, en un mystique vin,
Couler, sainte liqueur, pour le cellier divin.

LE CHŒUR DES VIGNERONS, *devant les portes.*

Si Mirrhina, pour se railler de nous,
Approche et rit, et fuit comme la chèvre,
Une naïade est mêlée au vin doux,
Et ses baisers ne trompent point ma lèvre.

SCÈNE IV

KALLISTA, HERMAS.

HERMAS.

Les grappes ont jailli, dans la cuve pressées!
Femme, une sombre humeur attriste tes pensées,

Mais les Dieux ne t'ont pas refusé la raison.
Or, une bonne épouse à qui plaît la maison
Se réjouit de voir croître les biens du maître.
Sois heureuse en ce jour comme il convient de l'être,
Car la vendange est belle. Io! les raisins noirs
De leur chaude liqueur ont comblé mes pressoirs :
Iacchos m'est ami. La demeure est en joie,
Quand le robuste dos des jeunes hommes ploie
Sous la hotte qu'emplit la vierge en souriant.
Les vierges ont de pampre orné leur front brillant.
Elles portent aussi la pesante corbeille,
Mais leur pied au pressoir d'une plante vermeille
Ne foule pas la grappe, et les jeunes garçons
Font seuls jaillir le vin au rythme des chansons.
Car il sied de presser le raisin d'un pied ferme
Pour exprimer le jus onctueux qu'il renferme.
Les vieillards, quand leur lèvre a goûté le vin doux,
Sentent un feu subtil délier leurs genoux;
Ils dansent, agitant leur chevelure blanche.
La vierge au bois ombreux dort sur sa belle hanche.
Le jeune homme la cherche : Iacchos l'a soumis
Et l'excite à des jeux qui ne sont pas permis.
Donc, réjouissons-nous des biens qu'un Dieu nous donne!
Et qu'avec nous Daphné, ma gloire et ma couronne,
Daphné, ma fille, honneur de mon front blanchissant,
Vienne éclairer ce jour d'un sourire décent.

KALLISTA.

La véritable joie, Hermas, a l'apparence
De la tristesse humaine et croît dans la souffrance;
Elle est intérieure et sainte. Il est écrit :
« Veillez, priez. Malheur à celui-là qui rit. »
Tu n'imiteras pas la veuve consolée
Qui va dans les festins et chante non voilée.
Daphné, ceinte de fleurs pour le banquet divin,
Aux coupes des Gentils ne boira pas le vin.
Hermas! Hermas! tu ris, tu chantes : le temps passe,
L'heure est proche... Mais nul n'est sauvé sans la grâce.

HERMAS.

Je ne suis pas devin, et ton discours est tel
Qu'il semblerait obscur à tout homme mortel.
Sphinx même, vierge ailée en énigmes féconde,
Enveloppait ses chants d'une ombre moins profonde.
Peut-être un Dieu t'agite et trouble ta raison;
Peut-être tu languis d'un charme ou d'un poison.

Kallista sort.

SCÈNE V

HERMAS.

Les femmes sont souvent malades, insensées.
Sans doute une âcre humeur altère leurs pensées,
Et, si parfois ce don est en elles de voir
Les choses que les Dieux couvrent d'un voile noir,
La fureur, le délire et l'impure manie,
Répandus dans leurs sens, en troublent l'harmonie.
Un tel mal est nommé divin; mais qui ne sent
Que tout mal est divin et vient d'un Dieu puissant?
Un Dieu mit sur la femme un charme qui nous dompte,
Un Dieu ne voulut pas qu'elle vécût sans honte,
Et la vierge se trouble en sa jeune saison,
Car la nourrice antique, au soir, dans la maison,
Laisse son lourd fuseau pencher; ses lèvres molles
Ne mouillent plus le fil, mais, promptes aux paroles,
Racontent un Dieu jeune expiré dans sa fleur.
La blessure est éclose et rit sur la pâleur
De son flanc adoré que parfume la myrrhe.
La jeune fille écoute; elle voit, elle admire.

Et la nourrice dit comment Dionéia,
Sous ses cheveux épars qu'un long deuil délia,
Appelle et se lamente, et de sa belle bouche
Ranime le cher Dieu rougissant sur sa couche.
C'est pourquoi tous les ans, douteuses aux maris,
Les femmes s'en vont plaindre Adonis à grands cris,
Et, faisant retentir l'airain, lentes pleureuses,
Remplissent de leur deuil les terrasses ombreuses.
D'autres cherchent Krestos dans la nuit des tombeaux.
Pourtant ces Dieux ne sont ni glorieux ni beaux,
Que la mort a souillés et qui veulent qu'on pleure.
Il est d'un Dieu d'aimer la joie : or, voici l'heure
De goûter le vin noir et de se plaire aux mets.

Un esclave s'approche.

Enfant, ceins mon front d'ache et d'hyacinthe, et mets
Les parfums syriens sur la table d'érable.
Zeus, et toi, fils de Zeus, Lyæos favorable,
A vous d'abord le vin que vous avez mûri.
Puis j'emplirai pour moi le calice fleuri.
Le vin donne au vieillard de divines pensées,
Et le fait vivre encor dans les choses passées.
Le souvenir est cher à qui sut beaucoup voir.
Les morts ne boivent plus, errants dans l'Hadès noir.
Je veux goûter la moule à la valve polie.
La coquille marine, enfant, est mieux remplie

Quand la lune nouvelle, au-dessus de la mer,
Lève une corne fine et blanche dans l'éther.
Artémis est égale aux Dieux, pères des choses;
Sa face incorruptible enseigne bien des causes.
Enfant, songe à surprendre aux vieillards les secrets
Qu'ils ont connus, touchant les astres, les forêts,
Les nuages épars, les monts et la mer blême,
Afin que, connaissant ces grands secrets toi-même,
Tu remplisses ta tâche avec habileté,
Et que, servant très bien, tu sois très bien traité...
Je vois un étranger vers ma demeure élue
S'avancer. Que mon seuil l'accueille et le salue!
Il vient des Dieux. Enfant, cours vers lui. Quel qu'il soit,
Dis-lui bien qu'il m'honore en entrant sous mon toit,
Et que le vin l'attend dans la maison prospère.

SCÈNE VI

HERMAS, HIPPIAS.

HIPPIAS.

Trois fois salut, Hermas, ô vieillard, ô mon père!

HERMAS.

Hippias de Théra, fils de Lakôn, salut,
Mon fils! Certes le Dieu m'est ami, qui voulut
Ramener sous mon toit ta tête désirée,
Et vers mes yeux que fuit la lumière sacrée,
Ainsi qu'un songe heureux, prit soin de t'envoyer.
Marquons d'un caillou blanc ce jour à mon foyer.
Fils de Lakôn, pour toi la couronne de lierre
Et la coupe d'argent et l'antique salière,
Les viandes et les fruits et les vins noirs, afin
Qu'ayant dompté d'abord l'inexorable faim,
Tu m'apprennes, ami, cher honneur de ma table,
Quels destins ont comblé ton père irréprochable.

HIPPIAS.

Il cultive sa vigne et se souvient de toi,
Mais les ans ont vaincu sa vigueur.

HERMAS.

C'est la loi.
Tel je le vis et tel je te vois. Il me semble
Revivre aux jours anciens où nous croissions ensemble
Il était grand; ton front à son front est pareil.
Les vieillards l'estimaient sage dans le conseil,

Quand un premier duvet dorait encor sa lèvre.
Il portait fermement l'outre de peau de chèvre;
Car les hommes d'alors étaient plus vigoureux
Que ceux du temps présent qui sont conçus par eux.
Je proclame ton père heureux! La vie est bonne,
Car c'est un grand Démon, ami, qui nous la donne.
L'enfant jette en jouant les osselets et rit.
Le jeune homme au sang vif médite en son esprit
De rencontrer, le soir, la vierge sous les saules.
Le blanc vieillard dont l'âge a courbé les épaules,
Assis au banc du seuil, sous les astres en chœur,
A parler sagement réjouit son cher cœur.
Au long des jours de miel et des heures amères,
Suis doucement le fil que te tournent les Mœres.
L'homme aux ardents désirs, quand Hadès l'a vaincu,
A désiré de vivre et n'a jamais vécu.
Craignons les vains souhaits et l'attente chagrine.

HIPPIAS.

Un désir invincible a gonflé ma poitrine
A cause de ta fille, ô père vénéré,
A cause de ta fille et du lit désiré.
Mon âme tout entière a passé dans la sienne.
J'ai voyagé : j'ai vu la Force ausonienne,
Tibur, Néapolis, Pœstum, Anconia,

Les arcs et les jardins que Cæsar dédia,
Les buissons généreux d'arbouses et de mûres,
Les arbres des vergers rougis de pommes mûres,
Et la plaine et ses blés et le raisin vermeil
Qui boit au flanc des monts la liqueur du soleil,
Car la vigne se plaît dans la terre légère
Où sous Zeus pluvieux croît l'ingrate fougère.
J'ai pris soin d'écouter les discours des colons.
Mais les jours ont langui pour moi vides et longs,
Car j'aimais une absente... Et la subtile fièvre
Dans la lenteur des nuits me montait à la lèvre,
Et je voyais Daphné, ses bras et ses cheveux.
O songe, ô belle image, ô fièvre! trouble, vœux,
Soupirs, Éros! Éros, prince ailé, qui te joues
Sur le sein de la vierge et sur ses belles joues,
Souffrance des vivants, sourire universel!
Hermas, il te souvient que, me tendant le sel,
Dans l'antique foyer, sous Zeus sacré qui brille,
Père, tu m'as choisi pour époux à ta fille.
Et ses jeunes désirs se sont tournés vers moi.
Je viens chercher ta fille et dégager ta foi.
J'ai déjà pour Daphné, ma précieuse gloire,
Préparé dans ma nef une chambre d'ivoire.
Là, sont les colliers d'or, les voiles d'Orient,
Les coupes, les parfums qu'enclôt l'onyx brillant,
Et les larges bassins d'airain, richesse due

Par l'homme aimé des Dieux à l'épouse attendue.
Et je veux, quand enfin tous deux nous partirons,
De dociles rameaux ceindre les avirons,
Et de tresses de fleurs, de bouquets par centaines
Dans l'air ivre et joyeux couronner les antennes.

HERMAS.

Non certes, mon esprit n'était point égaré
Quant j'accordai ma fille à l'hôte préféré!
Car tes actes sont bons, tes paroles sont sages.
Tu n'as point méprisé les antiques usages.
Je crois qu'en agissant aussi bien qu'en parlant,
Tu deviendras l'égal de ton père excellent.
Daphné, ma fille, est belle et savante aux ouvrages
Qui doivent occuper les timides courages
De celles qui dans l'ombre et sous le lin jaloux
Conservent leur jeunesse en fleur au seul époux.
Il est sage d'unir la meilleure au plus digne :
A l'orme jeune et droit nous marions la vigne,
Et la douceur du miel à la force du vin
Se mêle. Mais souvent l'espoir de l'homme est vain,
Et notre âme légère est sans cesse traînée
Dans le filet d'airain de l'âpre Destinée.
Certes je ne veux pas troubler ton âme, ami,
Par un discours mauvais et couvert à demi.

Un souffle maladif, des ombres insensées
Enveloppent ma fille et voilent ses pensées;
Elle fuit maintenant mes yeux que sa beauté
Abreuvait autrefois d'une fraîche clarté;
Elle se tait, se cache et pleure. Et je devine
Qu'il est à sa souffrance une cause divine.
Un démon est en elle et dompte son cher cœur.
Le Dieu galiléen sans doute est son vainqueur;
Et ce Dieu mort, par qui ma fille est entraînée,
N'aime point les époux et les chants d'hyménée;
Il n'aime point la vie et n'a jamais vanté
Que la faim et la soif et la stérilité.
Une femme séduit mon enfant et la mène,
Inerte, vers celui qui hait la race humaine.
Les Dieux n'ont point laissé longtemps à ses amis
La bonne Pythias, ta mère : ils ont permis
Qu'une autre, égale en âge à la vieille corneille
Vécût pour n'être pas sage autant qu'elle est vieille.
Mais veiller convient mal à l'homme chargé d'ans.
Je vais d'un doux sommeil baigner mes yeux prudents
Car le bel Hespéros, cher aux amants, incline
Au ciel occidental sa lumière divine.
Repose en ma demeure avec sécurité;
Fils de Lakôn! étends sur ton lit, abrité
Par le portique étroit contre la nuit humide,
Cette épaisse toison d'un grand lion numide;

Un hôte m'en fit don, Libykos de Cirta,
Quand, l'année où naquit ma fille, il apporta
Du corail, de l'ivoire et du cuivre aux Hellènes,
Et reçut en retour du vin noir et des laines.

HIPPIAS.

Je vais sur le beau lit dormir tranquillement,
O père, car Daphné m'a fait un grand serment.

HERMAS.

Qu'un Dieu regarde, enfant, ton cher sommeil et l'orne
D'heureux songes venus par la porte de corne.

Il sort par une porte intérieure.

SCÈNE VII

HIPPIAS.

Au lit hospitalier étendu les yeux clos,
Je crois sentir encor le bercement des flots.
J'entends les avirons fatiguer les eaux lourdes
Et les vents dans la voile enfler leurs plaintes sourdes.

Je vois la glauque mer, le ciel clair, les caps bleus;
Je vois danser au loin les monstres fabuleux.
Mais à mes yeux confus une divine image
S'élève sur la poupe au vent céleste, et nage,
Et parmi les dauphins joue et flotte dans l'air,
Et fleurit sous ses pieds la grève au sable clair,
Fuit dans un blanc rayon, et des ombres émerge;
Car, par la volonté d'Éros, j'aime une vierge.
Croirai-je ce qu'a dit le vieillard? Et pourquoi
Le Dieu galiléen se levant contre moi,
Quand l'heure aux ailes d'or vient longtemps souhaitée
Me disputerait-il l'épouse méritée?
Je n'ai jamais fait tort à ce jeune Immortel,
Je n'ai point offensé son nom ni son autel,
Je n'ai point dit l'injure à ses prêtres austères,
Ni d'un œil sacrilège épié leurs mystères,
Ni parmi les tombeaux surpris leurs noirs repas.
Il ne peut me haïr : je ne le connais pas.
Daphné cependant pleure et languit en silence.
La douleur est impie alors qu'elle s'élance
Sur celles dont Cypris orne la jeune chair.
Mais les maux d'un ami nous le rendent plus cher.
C'est peut-être par moi que ce trouble est en elle;
Peut-être elle craignait mon absence éternelle,
Oubliant que les Dieux accordent le retour
A l'homme dont le cœur médite un chaste amour,

Lorsque, purifié dans les formes prescrites,
Il a pris soin d'offrir un vœu, selon les rites.
Peut-être en me voyant demain, inattendu,
L'arc de ses beaux sourcils ne sera plus tendu;
Ses yeux riront. O jour de Zeus, sainte lumière,
Donne à mes yeux de voir sa forme la première.
Je t'invoque, Artémis, toi, ma gardienne encor!
Et toi, viens, ô Déesse à la couronne d'or!

Il s'endort.

SCÈNE VIII

LE SONGE D'HIPPIAS

ARTÉMIS *et* APHRODITE.

ARTÉMIS.

Non, jamais plus la nuit divine,
Sous l'astre pâle au front changeant,
Ne verra dans les fleurs d'épine
Étinceler mes pieds d'argent.

APHRODITE.

La mer, moins souple que mes hanches,
Moins profonde que mes yeux clairs,
Ne verra plus mes formes blanches
Éclairer ses bords longtemps chers.

ARTÉMIS.

Je ne donnerai plus la grâce,
La force et l'antique beauté
Au jeune homme, fleur de la race,
Chaste et pieux dans la cité.

APHRODITE.

Les amants dont j'étais la reine
Ne pourront jamais ressaisir
Le don premier : la paix sereine
Dans l'inévitable désir.

ARTÉMIS.

La vierge solitaire et tendre
Croîtra sous un Dieu menaçant;
Elle s'étonnera d'entendre
Qu'elle fut impure en naissant.

APHRODITE.

Les femmes craindront d'être belles;
Tous leurs amours seront amers,
Et les fils des races nouvelles
Iront les fuir dans les déserts.

ARTÉMIS.

Jeune tête aux chastes pensées,
Plus pures que les fleurs des joncs,
Viens, que tes tempes caressées
Brillent dans l'ombre où nous plongeons!

APHRODITE.

Suis-moi; la volupté féconde
A par moi rempli tout ton cœur.
Viens; que ferais-tu dans un monde
Qui pleure et périt de langueur?

ARTÉMIS.

Suis-moi dans notre ciel limpide,
Et sois immortel comme nous!
Partons; un pan de ma chlamyde
Flotte déjà sur tes genoux.

APHRODITE.

Partons; mon voile et ma ceinture
Viendront effleurer ton côté.
Je veux sur ton essence pure
Mettre une éternelle beauté.

Elles le baisent, lui font signe de les suivre et s'évanouissent dans l'air.

SCÈNE IX

HIPPIAS *endormi,* DAPHNÉ.

DAPHNÉ. *Elle est venue par une porte intérieure.*

Puisque demain, le front voilé, la taille ceinte,
Je suivrai le vieillard qui tient la crosse sainte,
Jusque dans la demeure où, sous un toit épais,
En mon sein refroidi Christ versera sa paix,
Puisqu'il me faut vivante abandonner la vie,

Je saluerai ce monde à qui je suis ravie.
Pendant que tout cédait au sommeil enchanteur,
Sur la tête de buis du verrou protecteur
Ayant mis en tremblant une main matinale,
Furtive, j'ai quitté la chambre virginale.
Je viens vous saluer, ô terre, ô ciel, ô bois!
Et toi, vieille demeure, ô maison autrefois
En rires, en beaux chants, en couronne fréquente!
O porte, ô seuil facile où dans la molle acanthe
Veille le vieil Hermès de bois de citronnier,
Favorisez mon pas vers vous : c'est le dernier.
Salle qui t'égayas le jour que je suis née!
Toi, l'appui du foyer, colonne où chaque année
Mon père mesurait en se réjouissant
La récente hauteur de mon front grandissant!
Pavé clair, parfumé d'essence aux jours de fête
Et que je vis longtemps si voisin de ma tête,
Lorsque mon scarabée aux élytres d'azur,
Captif au bout d'un fil, grimpait le long du mur,
Et quand, pliant l'osier en une trame égale,
Je faisais une cage à ma brune cigale!
Et toi, lampe prudente, adieu donc pour jamais!

Elle ouvre la porte extérieure.

Dormez silencieux, dormez, vous que j'aimais;
Si je vous ai nourris de gâteaux, beaux molosses,

N'aboyez pas, dressés sur vos jarrets véloces;
Gardiens, ne faites pas retentir vos colliers
Au murmure innocent de mes pas familiers.
Je veux courir au loin, je veux entendre encore
Sur l'humide rocher le feuillage sonore.
Oui, j'irai dans la nuit clémente à ma pudeur,
Par le chemin où flotte une divine odeur,
La chevelure au vent, de myrtes effleurée,
J'irai vers la fontaine aux Nymphes consacrée.
Je veux entendre encore au bord des froides eaux
Chanter plaintivement les flûtes des roseaux.
Et je sais, pour m'asseoir, un tertre sous l'yeuse,
Que baigne avec amour la Nuit mystérieuse...
Non! je suis insensée : il ne m'est plus permis
De revoir la fontaine aux feuillages amis.

HIPPIAS, *se réveillant.*

Artémis, et toi, Reine à la belle couronne,
Quelle est cette voix douce et triste qui frissonne,
Et semble de vos chants un soupir affaibli?
Je veille, et sur le seuil par la lune pâli,
Vague en ses voiles blancs comme une ombre légère,
Je vois, ô Nuit! je vois celle-là qui m'est chère.
Ce n'est pas son image impossible à saisir;
C'est elle! c'est son corps où flotte le désir.

Il se lève et tend les bras.

Daphné ! Daphné ! Daphné ! Combien cette heure est belle !
Ma Daphné, viens, amie, à l'ami qui t'appelle !
Les Dieux bons ont pris soin de nous rejoindre enfin.
Verse-moi tes regards, j'en ai soif, j'en ai faim.
Sous les astres en chœur c'est un Dieu qui t'envoie !
Je t'apporte, ô Daphné, des paroles de joie.
J'annonce ton attente et mes travaux finis.
Ton père m'est facile et nous serons unis.
Mais quoi ? Tu ne parais ni me voir ni m'entendre.
Quelle crainte t'enchaine et glace ta chair tendre ?
Parle. Ne me fuis pas ; cesse de craindre ; vois,
Je suis ton Hippias ; tu reconnais ma voix.

DAPHNÉ, *se parlant à elle-même.*

Oh ! qu'un ange me jette un pan de sa tunique !
Pourquoi m'avoir soumise à cette épreuve inique
De me montrer celui que je ne dois pas voir ?
Je veux fuir, me glisser sous le portique noir.
Mais comment, malgré lui, gagner la chaste chambre ?

HIPPIAS.

Écoute-moi, je vais, ô vierge aux parfums d'ambre !

Te parler doucement et tu me répondras.
Viens, mêlons nos regards, nos paroles, nos bras.

DAPHNÉ.

Hôte, tu ne dois pas rester sur mon passage.

HIPPIAS.

Le soleil et la mer ont bruni mon visage,
Mais les amis, longtemps disjoints par les destins,
Savent se reconnaître à des signes certains.
Oh! crois-en de tes yeux la jumelle lumière
Où luit le jour de Zeus en sa clarté première,
Jeune fille; crois-en tes oreilles encor,
Où je suspens mes vœux comme des pendants d'or,
Et crois-en le Démon enclos dans ta poitrine,
Qui donne à ta pensée une grâce divine :
Je suis ton Hippias; je tends vers toi les bras.

DAPHNÉ.

Hôte, retire-toi, je ne te connais pas.

HIPPIAS.

Pourquoi parler ainsi, jeune fille? Serait-ce
Qu'un Dieu, t'enveloppant d'une nuée épaisse,

Voulût dans sa colère obscurcir ton esprit?
Certes, un Dieu t'aveugle à qui ta main n'offrit
Ni vin pur, ni gâteaux de miel et de farine,
Soit Hermès, soit Cypris, Souveraine marine,
Ou la noire Hékaté. Ces grands démons sont tels :
Ils versent la démence aux cœurs fiers des mortels.
Mais la raison revient sur les pieds prompts des heures.
Écoute, je dirai des paroles meilleures.

DAPHNÉ.

Il ne m'est pas permis de t'entendre, étranger.

HIPPIAS.

Fille d'Hermas! le cœur des vierges est léger :
Une humeur maladive est la part de la femme.
Mes paroles auront la douceur du dictame :
Je te rappellerai nos amours, et comment
Pour la première fois, ô souvenir charmant!
Je te vis sous le seuil tout doré d'hélichryse,
Ton aiguille à la main, me regarder surprise.
Et j'hésitais. Mais toi : « Va vers cet inconnu,
Nourrice, annonce-lui qu'il est le bienvenu. »
Tu dis : Un grand frisson m'agita jusqu'aux moelles,
Et je connus par toi l'amour, vierge aux beaux voiles.
Mais à cause de moi, bientôt le tiède essaim

Des Éros innocents voltigea sur ton sein.
Souvent tu rougissais et baissais ta paupière;
Souvent, ô ma Daphné, sur le vieux banc de pierre
Tes doigts industrieux oubliaient les fuseaux,
A l'heure purpurine où les jeunes oiseaux
Vont dormir dans le nid sous la poutre enfumée.
Car je contais alors, ô jeune fille aimée,
Mes voyages lointains, les périls surmontés,
Les prodiges nombreux et les mœurs des cités.
Puis vinrent les désirs et leur longue fatigue,
Et tes aveux plus doux que le miel et la figue;
Le sourire indulgent de ton père, tes pleurs,
Mon départ; mon retour lorsque la source en fleurs
Et la Nymphe invisible et le myrte et l'yeuse
Reçurent les serments de ta bouche pieuse.

DAPHNÉ.

Tais-toi! tais-toi!

HIPPIAS.

J'ai vu frémir ton corps si cher :
Ah! tout cela, c'est toi, c'est ton sang et ta chair.
Tu portes mon amour dans tes nerfs, dans tes veines.
Viens, sois docile au Dieu. Chasse les craintes vaines.
Aimer c'est vivre. Aimons.

DAPHNÉ.

Je ne puis plus. Tais-toi !

HIPPIAS.

Pourquoi dis-tu les mots qui répandent l'effroi ?
D'une divine horreur ta langue s'est trempée.
Quel mystère profond te tient enveloppée ?
Réponds-moi, réponds-moi : Quelle fatalité
Mit ces troubles obscurs dans ton cœur agité ?
Devant les astres clairs et Séléné, leur reine,
Je te prie et t'adjure, ô vierge ! je me traîne
Suppliant à tes pieds, les deux bras étendus.
Et tu m'accorderas les dons qui me sont dus,
Jeune fille. Car seul l'impie en sa folie
N'accorde pas le don à la main qui supplie.
J'embrasserai tes pieds, tes mains et tes cheveux,
Et tu me répondras : C'est le don que je veux.

DAPHNÉ.

Oh ! ne me touche pas, car je serais perdue.

HIPPIAS.

Non ! tu ne me dis pas la parole attendue.

DAPHNÉ.

Va-t'en ! fuis loin de moi !

HIPPIAS.

J'embrasse tes genoux.

DAPHNÉ.

Malheur à moi ! malheur à toi ! malheur sur nous

HIPPIAS.

Pourquoi ce cri sinistre où frissonne la crainte ?...
Oh ! que ta joue est pâle et de douleur empreinte !
Quel effroi nage encor dans tes yeux agrandis ?...
Exécrable silence ! Oh ! parle ; dis-moi, dis
Quelle œuvre d'Iolchos, quelles herbes sauvages,
Quels ossements broyés, quels livides breuvages,
Quels magiques travaux ont sur ta joue en fleur
Épandu sourdement une triste pâleur,
Quel poison a glacé ton sang et ta chair blême,
Quel charme t'a rendue absente de toi-même ?

DAPHNÉ.

Lâche mes mains !

HIPPIAS.

Mais non, un Dieu perd ton esprit :
La terre n'éteint pas l'amour qui la fleurit.
Je t'adjure, ô Daphné ! par ce bras que je presse,
Réponds : Quel Dieu jaloux t'enlève à ma tendresse ?

DAPHNÉ.

Va ! je t'aime. Fuis-moi !

HIPPIAS.

Je le savais aussi !
Car la nécessité nous mène en tout ceci.
Sens-tu ses bras de fer d'une étreinte divine
Sur ma poitrine ardente appuyer ta poitrine ?

DAPHNÉ.

Je me meurs !

HIPPIAS.

Sois docile à la fatalité,
Daphné : c'est là ta grâce et c'est là ta beauté.

Ta langueur me paraît plus belle que toi-même.
Sois faible, ô mon enfant ; c'est à ce prix qu'on aime.

DAPHNÉ.

Fuis.

HIPPIAS.

Je ne fuirai pas, certes. J'attendrai là
Que ta bouche m'ait dit le mal qui te troubla.

DAPHNÉ.

Prêtre à la mitre blanche, innocent victimaire !
De quel prix j'ai payé le salut de ma mère !

HIPPIAS.

Ne crains pas de m'apprendre un mystère sacré.

DAPHNÉ.

Indéliable vœu, filet où je mourrai !

HIPPIAS.

De quel vœu parles-tu ? Mon angoisse est profonde.

DAPHNÉ.

Hippias! adieu, vis. Je suis morte à ce monde.

HIPPIAS.

Tais-toi! n'appelle pas Hermès, Dieu souterrain.

DAPHNÉ.

Jésus! divin bélier à la corne d'airain,
Qui mènes les agneaux vers la fontaine vive,
Par quels affreux déserts faut-il que je te suive!
Christ, dauphin éternel de l'éternelle mer,
Ne vois-tu point ma nef au sein du flot amer?

HIPPIAS.

Que parles-tu de Christ et quelle est ta pensée?

DAPHNÉ.

C'est lui qui, malgré moi, t'a pris ta fiancée.

HIPPIAS.

Christ voudrait t'arracher à mon amour jaloux?

DAPHNÉ.

On m'a donnée à lui pour qu'il fût mon époux.

HIPPIAS.

Que doit-on faire, étant son épouse mortelle?

DAPHNÉ.

Vivre comme un petit enfant, et mourir telle.

HIPPIAS.

Dieu des Galiléens! Je ne te cherchais pas.
O fantôme! tu viens te dresser sur mes pas.
Tu lèves contre moi ta droite ensanglantée!
Écoute, Prince impur d'une race infestée :
Je respectais ton nom en mon cœur obscurci,
Et je ne croyais pas, Christ, grâce à celle-ci,
Ce que disent de toi les vieillards et les sages.
Je n'ai point écouté la raison, les présages;
Je t'ai cru bon, pareil à ces rois de l'éther
Qui pensent hautement et pour qui l'homme est cher.
Je te connais enfin, Esprit gonflé d'envie,
Spectre qui viens troubler la fête de la vie,
Mauvais Démon, armé contre le genre humain,

Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin,
Dieu contempteur des lois, puissant par la magie,
O prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras!
Ton savoir est divin; tant mieux! tu m'entendras,
Et certes mon discours va te combler de joie :
Je t'attends et tu peux venir chercher ta proie.
Enlève si tu veux, mais tue auparavant.
Tu n'emporteras pas celle-ci, moi vivant.

DAPHNÉ.

Cher Hippias, tais-toi : ta fureur est impie.
Crains le blasphème vain qu'un long tourment expie.
Jésus de Nazareth n'est pas tel que tu crois.
C'est pour que nous vivions qu'il est mort sur la croix.
Il n'a pas demandé que je lui fusse offerte,
Et celle qui me perd n'a pas voulu ma perte.
Ma mère méditait ma gloire et mon bonheur
Alors qu'elle fit vœu de m'offrir au Seigneur.
Elle m'a pour du miel donné l'absinthe amère.

HIPPIAS.

Non, Daphné! les Dieux bons n'écoutent pas la mère
Qui défend que sa fille à l'époux souhaité
Apporte le trésor de sa virginité.

Non, vous n'écoutez pas, Générateurs du monde!
La mère qui voudrait voir sa fille inféconde,
Sans époux, sans enfants, sans amour, sans foyer,
Étrangère partout, montrée au doigt, ployer,
Inutile fardeau sur la terre sacrée,
Sur la terre où tout aime, où tout s'enlace et crée,
Tendre des bras séchés sans jamais rien saisir,
Et se traîner pareille aux Ombres sans désir.
Et ce serait la vierge entre toutes chérie,
Des dons d'Aphrodité divinement fleurie,
Celle-là qui déjà d'un amoureux dessein
Aux discours d'un ami gonfla son chaste sein,
Daphné, fille d'Hermas, honneur de cette terre,
Qu'on laisserait vieillir stérile et solitaire!
Ils ne le feront pas, quoi qu'ils puissent oser :
Vierge, crois-en les Dieux et crois-en ce baiser.

DAPHNÉ.

Hélas! hélas! ô trouble, ô démence, ô vertige!
Les herbes d'Iolchos, la racine et la tige
Dont coule une livide et mortelle liqueur
Bien moins qu'un tel baiser ruineraient mon cœur.

HIPPIAS.

Il vient de ton époux, ce baiser qui t'effraie.

DAPHNÉ.

Redoute-moi : je suis une chose sacrée.
Moi-même je me crains, je suis la part de Dieu.
Pour la dernière fois, va-t'en ! Je t'aime. Adieu !

HIPPIAS.

Quel Immortel saurait t'aimer comme je t'aime,
Moi qui par la douleur suis semblable à toi-même ?
Un Dieu ne pourrait pas souffrir, mourir pour toi,
Malheureux ! Ses baisers te tueraient dans l'effroi.
O mon âme, il n'est pas de si chère caresse
Que les embrassements des mortels en détresse.
Rien ne vaut dans l'éther mes baisers, ta langueur,
Ton beau corps fléchissant inerte sur mon cœur,
Tes larmes !

DAPHNÉ.

Ouvre au ciel tes ailes de colombe ;
Viens, Esprit, verse-moi ta force ! Je succombe.

HIPPIAS.

Vois, il est doux d'aimer.

DAPHNÉ.

Je t'aime malgré moi.

HIPPIAS.

C'est Éros qui le veut : il faut suivre sa loi.

DAPHNÉ.

Eh bien, cher Hippias! tu m'as vaincue! Écoute :
Je t'aime et suis à toi. Prends-moi donc, prends-moi to
Emporte-moi. Fuyons, cache-moi dans tes bras.
Je te suis. Je ferai tout ce que tu feras.
Oh! que couchée au dos d'un cheval par la plaine,
Les yeux clos, dans l'air frais je boive ton haleine!
Je veux brider moi-même un cheval aux pieds prompts
Oh! viens, ne tarde pas; nous irons, nous fuirons
Jusqu'au golfe où ta nef balance ses antennes.
Je ne crains ni les vents ni les mers incertaines.
Pour notre épithalame, ami, nous entendrons
La chanson des marins au bruit des avirons.
La nef, fendant les eaux sous les astres sans nombre,
M'emportera plongée à tes pieds dans ton ombre.
Tu seras mon espoir, mon salut et ma foi.
Je m'envelopperai tout entière de toi.

Viens!... Mais non, malheureuse, hélas! qu'ai-je pu dire!
J'ai parlé sans pudeur et j'étais en délire.

HIPPIAS.

Vierge, il est sage et bon d'aimer l'époux promis
Et de montrer un cœur ardent pour les amis.
Certes nous tenterons la vaste mer : son onde,
Belle comme l'amour et comme lui féconde,
Portera doucement nos destins innocents
Jusqu'au seuil protecteur où fumera l'encens.
J'en atteste, ô Daphné, l'homme excellent, ton père.

DAPHNÉ.

O chef de la maison, ô maître en qui j'espère,
Mon père vénéré, vieillard auguste et doux,
Nous irons tous les deux embrasser tes genoux...
Non, nous faisons un rêve, imprudents que nous sommes.
L'espérance déçue accroît les maux des hommes.
Ma mère ne peut pas délier son enfant;
Elle ne fera pas ce que la loi défend.

HIPPIAS.

Ta mère n'est pas née insensible, farouche,
Et le lait d'une femme a coulé dans sa bouche.

D'un impassible front, les Dieux, les Dieux cruels,
Seuls, peuvent regarder la douleur : les mortels
Connaissent la pitié que la souffrance enseigne.
Quelle mère entendrait, sans que tout son cœur saigne
L'enfant que dans l'attente elle a porté neuf mois
Lui demander la vie une seconde fois?
Contre les pleurs ta mère est faible : elle est mortelle.
Nous nous tiendrons tous deux prosternés devant elle.
Nos cris, nos bras tendus, nos larmes parleront,
Et la pitié tardive éclaircira son front.

SCÈNE X

HIPPIAS, DAPHNÉ, KALLISTA

KALLISTA *entre, une lampe à la main. Daphné cache sa tête dans la poitrine d'Hippias.*

Quels sont ces cris ? qui donc dans la chaste demeure
S'abandonne aux esprits immondes, dont c'est l'heure?
Quels infâmes soupirs et quels baisers impurs
Infiltrent à travers les solives des murs

Les vapeurs de la mort et de la pestilence?
Homme, es-tu pris de vin, et fais-tu violence
A quelqu'une parmi celles que je conduis,
Par la chaleur des jours et dans l'ombre des nuits,
Vers la Cité céleste aux murailles vivantes?
As-tu saisi de force une de mes servantes?
Mais j'ai trop entendu que vous parliez tous deux,
Et vos voix se mêlaient dans un concert hideux.
Dieu! jusque sous mon toit le Démon de luxure
A-t-il exaspéré de sa rouge morsure
Une femme chrétienne au point de la plonger
Rapide et d'un seul bond dans un lit étranger?
A genoux, à genoux! quelle que tu sois, femme,
Toi qu'un immonde esprit d'incontinence affame
Et chasse au soir hurlante et chaude d'impudeur,
Chienne dont le gosier aboie au chien rôdeur,
Les lanières de cuir, le fouet très salutaire,
Domptant soixante fois ta chair, la feront taire.

HIPPIAS.

La majesté des ans éclate sur ton front,
Femme, mais ton courroux s'est allumé trop prompt.
J'ai reçu sous ce toit la couronne de lierre
Et je n'ai point souillé la couche hospitalière.
Une esclave n'a pas monté d'un pied léger,

Comme une empuse, au lit du pieux étranger.
Je roulais en mon cœur une pensée honnête.
Calme ton esprit, femme, et vois la chaste tête
De ta fille que j'aime et qui m'aime.

KALLISTA.

O stupeur!
Mes regards sont voilés d'une infecte vapeur.
Elle est là, je la vois! C'est toi, fille chrétienne?
Un gentil sans mourir mit sa main sur la tienne.
Abomination! O Christ, où donc est tu?
Où dorment loin de nous ton glaive et ta vertu?
Christ, regarde cet homme! ô Roi, regarde et frappe.
Il a touché ta part, il a mordu ta grappe.

DAPHNÉ.

Mère, si je ne vis avec lui, je mourrai.

KALLISTA.

Homme impur, sacrilège, anathème au Dieu vrai,
Je te chasse. Va-t'en de la maison fidèle;
Fuis et ne souffle pas tes poisons autour d'elle,
Mais cours honteusement, la tête dans tes mains.
Va chercher pour la nuit, au hasard des chemins,

Des lits dignes de toi dans d'infâmes auberges.
Hâte-toi si tu veux ne pas fuir sous les verges.

HIPPIAS.

Un démon furieux s'agite dans ton corps
Et fait monter l'écume à ta bouche. Je sors,
O femme ; je franchis ton seuil la tête haute.
Tu chasses de ces murs l'honneur avec ton hôte.
De ton toit, où la strix aura bientôt chanté,
Regarde s'envoler avec l'hôte insulté
L'Innocence, la Foi, la Paix, vierges augustes,
Et la Piété sainte et le chœur des Lois justes.
Vois s'enfuir avec moi l'âme de ton enfant.
Zeus me garde peut-être un retour triomphant.

DAPHNÉ.

Hippias!

HIPPIAS.

O Daphné!

SCÈNE XI

DAPHNÉ, KALLISTA.

KALLISTA.

Je laverai la dalle
Que toucha de son pied cet homme de scandale.
Je sais, ô mon enfant! que Dieu te protégea
Quand sous le souffle impur tu chancelais déjà.
Contre le Tentateur le jeûne est ta cuirasse,
Et le nom de Jésus est l'épieu qui terrasse.
Or, pour dompter la chair prompte aux rébellions,
Tenons-nous prosternés, gémissons et prions.
Attendons qu'en nos corps humiliés de cendre
Les grâces et le sang du Christ veuillent descendre.
Ma fille, encore un jour, et l'Arche du salut,
Ouverte heureusement par le Dieu qui t'élut,
Abritera ton âme et ta robe de vierge
Contre le siècle impur que le péché submerge.
Je vois, j'entends. Le Fils de l'homme est revenu;
Les tombes des enfants d'Adam l'ont reconnu

Et s'ouvrent. Voici l'heure, et le fléau de l'Ange
De la paille et du grain discerne le mélange.
Les célestes clairons déchirent l'univers.
O ma fille! suis-moi : fuyons l'âge pervers.
Vois-tu le Juge assis dans la rouge nuée?

DAPHNÉ.

O mère, laisse-moi! Mère, tu m'as tuée,
Et déjà sur mes yeux s'étend un voile épais.
J'embrasse le foyer pour y mourir en paix.

KALLISTA.

Je vais prier sur nous et ceindre le cilice.

SCÈNE XII

DAPHNÉ, *puis* LA NOURRICE.

DAPHNÉ.

Kharito, Kharito! viens, ma vieille nourrice.
Écoute; tu connais Hippias de Théra...

Si tu n'écoutes pas, ta Daphné périra,
Et tu ne veux pas, toi, très bonne, que je meure.
Hippias est parti, chassé de la demeure.
Il a dû, puisqu'il m'aime, être lent à me fuir.
Le regret alourdit ses sandales de cuir.
Kharito l'excellente, ô nourrice, ô berceuse!
Rends prompte en ma faveur ta jambe paresseuse.
Va vite; suis ses pas empreints au sable fin,
Va vers la source en fleurs, cours, cherche, trouve enf
Et dis-lui qu'il m'attende au retour des étoiles,
Sur la route où les pins tendent leurs sombres voiles,
Devant le grand tombeau dont la porte est de fer.
Tu tardes; hâte-toi, va, cours : le temps est cher.

LA NOURRICE.

O mon enfant! j'irai, bien qu'il ne soit ni sage
Ni glorieux pour moi de faire un tel message.
Mais je t'aime; et souvent, pour servir les amis,
Il convient d'accomplir ce qui n'est pas permis.

DAPHNÉ.

Cours et reviens. Je veux, souple au destin contraire,
Faire un lit nuptial de mon lit funéraire.

TROISIÈME PARTIE

A Paul Bourget.

La nuit. Un chemin ombreux et large. Au bord de ce chemin, un tombeau à demi caché dans les pins. On voit l'intérieur du monument, la chambre funéraire. Des niches percées dans les murs ont reçu des urnes où sont des cendres. Autour de la salle un banc de marbre, au milieu un autel.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE SAGA.

Arrêtons-nous. Voici, par la lune baigné,
Dans les pins noirs, le mur du tombeau désigné.
Mais la porte de fer se tait, obscure et lourde ;
Et rien encor, ni voix, ni pas, ni lampe sourde.
La jeune fille est proche et viendra sans retard.
On m'appelle, on me cherche, à cause de mon art.

J'ai senti bien des pleurs mouiller mes doigts arides
Et bien des baisers frais s'attacher à mes rides.
Je suis chère aux amants : plus d'un se fatigua
A presser les genoux de la vieille saga.
Dans la ville et les bourgs il n'est pas de servante
Qui n'ait dit aux enfants combien je suis savante.
Oui, j'en sais plus que tous, et je vis maigrement.
La faim m'a fait sentir son lent égorgement.
Le repos convient mal à la vieille indigente :
Allons sur les tombeaux que l'astre pâle argente
Arracher la racine aux secrètes vertus
Que nourrissent les corps de ceux qui ne sont plus.

SCÈNE II

LA SAGA, L'ÉVÊQUE THÉOGNIS *suivi des diacres et des fidèles qui chantent en chœur.*

LE CHŒUR DES FIDÈLES.

Louange et gloire en toi, Seigneur,
A ceux dont le sang véridique
Cria ton nom et ton honneur,
Sous les clous, le glaive et la pique!

Ils ont fui le siècle pervers,
Et nous gémissons dans l'attente.
Fais-nous monter vers toi, couverts,
Comme eux, d'une pourpre éclatante!

THÉOGNIS, *à la saga.*

Toi que je trouve au bout de la route suivie,
Femme, viens-tu prier sous les lampes de vie,
Avec nous, au tombeau d'un Confesseur martyr?

LA SAGA.

Homme, je répondrai sans crainte et sans mentir :
Je ne suis qu'une femme et des plus misérables.
Je cherchais sous les pins et sous ces grands érables
Du bois mort pour chauffer la nuit mes vieux genoux.

THÉOGNIS.

Dans la faim et la soif, ô femme! viens à nous.
Le Christ Jésus a dit : « Heureux celui qui souffre.
Le riche brûlera dans la poix et le soufre. »
Prends cet or, souviens-toi qu'une main te l'offrit
Au nom du Père saint, du Fils et de l'Esprit.

LE CHŒUR DES FIDÈLES.

Seigneur, accorde à notre sang
La seule gloire qui l'attire.
Mets sur nos robes de lin blanc
La rose rouge du martyre.

L'évêque et le chœur s'éloignent.

SCÈNE III

LA SAGA.

Qu'importent les présents? La haine nous sépare.
Je hais l'homme léger, je hais la terre avare,
Je hais tout ce qui vit : la plante et l'animal.
Je ne veux rien devoir qu'à la Mort et qu'au Mal.
J'ai de l'ongle arraché la racine et la plante.
Qu'elle hâte ses pieds, la belle enfant trop lente,
Car un riche vieillard attend que mes travaux
A ses membres usés donnent des nerfs nouveaux;
Il m'appelle, et j'ai mis sous ma robe pour l'œuvre
Une barbe de loup et des dents de couleuvre...
La voici donc, l'enfant! J'aurai deux pièces d'or.

SCÈNE IV

LA SAGA, DAPHNÉ, LA NOURRICE.

DAPHNÉ.

Prends cette clef, nourrice.

LA NOURRICE.

Il en est temps encor.
O ma petite fille, ô chère fleur, écoute :
Nous suivons toutes deux une mauvaise route.

DAPHNÉ, *à la saga.*

Femme, je viens chercher ce que tu m'as promis.

LA SAGA.

La vieille femme est prompte à servir ses amis.

DAPHNÉ.

Prends, donne, et laisse-moi.

LA SAGA *donne une fiole et reçoit une pièce d'or.*

La pièce pèse et brille.
Ta blonde chevelure est belle, ô jeune fille!
Si quelque adolescent fait mal ce que tu veux,
Apporte-moi, très chère, un seul de ses cheveux :
Et tu verras cet homme, attiré par mes charmes,
Couvrir ton seuil de fleurs, de baisers et de larmes.

LA NOURRICE.

Daphné, que te disait cette vieille sans dents?
Ces femmes peuvent nuire aux enfants imprudents.

DAPHNÉ.

Nourrice, ouvre la porte. Oh! que ta main est lente!
Hâte-toi d'allumer la lampe vigilante.
Sois muette, obéis.

LA NOURRICE.

Il n'est ni bon ni beau,
Chère fille, d'entrer la nuit dans un tombeau.
S'il pense bien, l'esclave aurait tort de se taire.

DAPHNÉ.

Pose les coupes d'or, les mets et le cratère

Sur l'autel domestique où jadis nous faisions
Pour les Ombres aux Dieux d'amples libations.

LA NOURRICE.

J'agis comme une enfant à l'âge d'une aïeule.

DAPHNÉ.

Mets les pains et le sel. C'est bien ; laisse-moi seule.
Va ! Je mélangerai moi-même le vin noir.

LA NOURRICE.

Daphné, je t'obéis, car tel est mon devoir.
Mais quitte les tombeaux où le chien hurle et rôde,
Ma fille, et viens dormir dans la demeure chaude.

SCÈNE V

DAPHNÉ.

Non, je ne trahirai ni le Dieu ni l'ami.
Et pourtant je suis faible et mon sein a frémi.
J'ai cru voir se chercher encor par les ténèbres,

Dans le noir colombier, les colombes funèbres,
Les Ombres de ceux-là qui s'aimèrent entre eux,
Sous un ciel indulgent, dans des jours plus heureux.
Ils ont vécu, du moins, et leur cendre est contente.
Quel effroi surhumain m'accable dans l'attente?
Je sens planer sur moi tous les esprits de l'air.
Oh! vivre, respirer et revoir le jour clair!
Vains souhaits! Hâtons-nous, c'est l'heure. Avant qu'il
Il me faut préparer et sa coupe... et la mienne.
Je boirai dans ce vase où l'on voit ciselés
Une vierge dormante et des enfants ailés
Qui voltigent sur elle et s'éloignent en troupe.

Elle ouvre la fiole de la saga.

Je verse ce qu'il faut verser dans cette coupe.

SCÈNE VI

DAPHNÉ, HIPPIAS.

HIPPIAS, *sur le chemin.*

Vous, étoiles, salut! La corneille a chanté
Là-bas, dans l'arbre creux, du sinistre côté.

Dieux justes, détournez ce présage contraire.
Voici, sous les pins noirs, la porte funéraire.

DAPHNÉ, *sans le voir.*

Cher Hippias! la nuit a submergé les cieux.
Tu ne sais pas combien le temps est précieux.
Tu tardes, Hippias. Viens, accours, je suis prête.
Jette-toi dans mon sein parfumé.

HIPPIAS, *à la porte du tombeau.*

Chère tête,
O Daphné, mes amours, ô Daphné, mes destins,
O sainte fugitive aux beaux pieds clandestins!
Que les Dieux comblent d'ans la nourrice au grand âge
Qui vers la source en fleurs me porta ton message.
Tu n'es point une enfant qui ne se plaît qu'aux jeux.
Ton âme habite un sein fidèle et courageux.
Suis-moi donc, ô Daphné, confiante et tranquille :
Je serai ton époux, ta gloire et ton asile.

DAPHNÉ.

Viens! Sur ce banc de marbre asseyons-nous tous deux.
Quoi que médite encor l'avenir hasardeux,
Ami (car la fortune est parfois décevante),

Nous ne nous quitterons plus jamais, moi vivante.
Une brève espérance est permise aux humains.
Approche ton épaule et prends mes belles mains.
Nous n'aurons tous les deux qu'un toit et qu'une couch
Et tu recueilleras mon âme sur ma bouche.
J'ai choisi cette main pour me fermer les yeux.

HIPPIAS.

Daphné, l'heure dernière est le secret des Dieux.
Songe à l'heure présente et ceins-toi pour la route.
Hâtons-nous, on te cherche, on va venir... écoute.

SCÈNE VII

DAPHNÉ, HIPPIAS, *dans le tombeau;*
THÉOGNIS *et* LE CHŒUR DES FIDÈLES
repassant sur la route.

LE CHŒUR DES FIDÈLES.

Ils ont fui le siècle pervers,
Et nous gémissons dans l'attente.
Fais-nous monter vers toi, couverts,
Comme eux, d'une pourpre éclatante!

THÉOGNIS, *à un des diacres du chœur.*

A l'heure où le sommeil a vaincu tous les fronts,
Une lampe, au tombeau des anciens vignerons,
Douteuse, veille encore et dans l'ombre rougie
Semble guider le vol, le rapt ou la magie.
Dionysos, mon fils, va voir d'un pied furtif
Quelle œuvre on accomplit sous le pin noir et l'if.
Va, mon fils; car il faut que le gardien épie
Les actes ténébreux du fourbe et de l'impie.

Il passe. Le diacre Dionysos se glisse jusqu'au tombeau des vignerons et voit, sans être vu, Hippias et Daphné. Il court rejoindre l'évêque, qui a poursuivi sa route avec le chœur.

On entend encore LE CHŒUR DES FIDÈLES.

Seigneur, accorde à notre sang
La seule gloire qui l'attire.
Mets sur nos robes de lin blanc
La rose rouge du martyre.

DAPHNÉ.

C'est le chant des chrétiens, l'hymne retentissant
Qui monte vers les Saints baptisés par le sang.
Où donc flotte, ô Martyrs, votre candide armée?

HIPPIAS.

Viens. J'étends mon manteau sur ta poitrine aimée

DAPHNÉ.

Cette retraite est sûre, Hippias; ne crains pas.
Je veux, comme il convient, t'offrir un beau repas
Et nous boirons le vin dans la chambre sacrée.
Prends ta place, Hippias; la table est préparée.
Ami, c'est le festin des noces, et voici
Le calice, l'aiguière au long col aminci,
Les coupes, les parfums, le sel et les couronnes,
Et les lys mariés aux frêles anémones.
Car il nous faut, devant les Ombres des aïeux,
Célébrer notre hymen par un banquet pieux.
La pâle violette et la molle hyacinthe
Parfument doucement ma tête trois fois ceinte.
Répands autour de nous les flacons odorants;
Attache sur ton front les belles fleurs, et prends
La coupe où j'ai mêlé le vin sombre à l'eau pure.

HIPPIAS.

Dans le tombeau désert et sous la nuit obscure
Des roses du festin j'ornerai mes cheveux,
O Daphné. Je consens à tout ce que tu veux,

Et comme toi j'estime en mon cœur qu'il est juste
De fêter saintement notre union auguste.
Je t'offre donc le vin, Héré, chère aux époux.
Cypris marine, et toi, la Chasseresse, et vous,
Éros, qui déployez la nuit vos ailes blanches,
Protégez avec moi l'épouse aux belles hanches,
Si vous favorisez la pudeur et l'amour.

DAPHNÉ.

Je tendrai vers le ciel une coupe à mon tour.
Dieu qui sous l'olivier craignis l'amer calice,
Regarde. Je ne peux, sans que mon cœur faiblisse,
Hélas! je ne peux pas goûter ce vin encor;
Mes lèvres n'osent pas toucher la coupe d'or.

HIPPIAS.

Bois, et tu me tendras la coupe à moitié pleine,
Pour que je trouve au vin le goût de ton haleine.

DAPHNÉ.

Hippias! je boirai le vin noir; je le dois,
Je le veux. Vois, je tiens la coupe entre mes doigts.

HIPPIAS.

Bois à notre union, amie.

DAPHNÉ.

O destinée!
C'est donc fait, j'ai vidé la coupe d'hyménée.
Il ne faut plus, ami, qu'elle serve au repas.
Je la consacre au Dieu que tu ne connais pas.
Ma part n'est point d'aimer sur des tapis de roses,
Dans un sourire clair, parmi de douces choses;
Moi j'aime avec mes nerfs, mes moelles et mon sang,
Offerte tout entière et la mort dans le flanc.
La clarté de tes yeux m'inonde de délices.
Tes cheveux sont brillants et tes tempes sont lisses.
Hippias, sur ta joue un duvet incertain
Est répandu semblable aux vapeurs du matin.

HIPPIAS.

Sur tes lèvres en fleurs d'invisibles abeilles,
Daphné, font un murmure agréable aux oreilles;
Et la volupté sainte a doucement gonflé,
Comme un bouton qui veut fleurir, ton sein voilé.

DAPHNÉ.

Mon Hippias, ta taille et ton noble visage
Font songer aux héros dont nous voyons l'image.

HIPPIAS.

O Daphné, tes bras ronds, par l'amour assouplis,
S'élancent nus et fiers de la robe aux longs plis.

DAPHNÉ.

Hippias, le courage embellit ta poitrine.

HIPPIAS.

Daphné, ton âme est pure et ta forme est divine.

DAPHNÉ.

Je m'attache à ton cou!

HIPPIAS.

Je te tiens sur mon cœur!

DAPHNÉ.

O tendresse!

HIPPIAS.

O désirs! ô flammes!

DAPHNÉ.

O langueur!...
Presse-moi dans tes bras pour que la mort jalouse
N'en puisse pas sans lutte arracher ton épouse.
Tout batelier qu'il est, le vieux Caron, le soir,
Passe par les chemins sur un grand cheval noir.
Tes mains, quand j'errerai dans la demeure sombre,
Ne donneront ni fruits ni lait pur à mon ombre,
Car je serai parmi la troupe des chrétiens,
Et mes mânes jamais n'accueilleront les tiens!

HIPPIAS.

Eh bien! quitte ce Dieu qui n'aime pas les noces.
L'amour a su dompter jusqu'aux bêtes féroces.

DAPHNÉ.

Christ Jésus doit un jour ressusciter les siens :
Voilà ce que du moins enseignent les anciens.
Homme, tu peux tenter d'éclaircir ce mystère.
Moi, femme, je dois croire, adorer et me taire.
Christ est le Dieu des morts : que son nom soit béni!
Hélas! la vie est brève et l'amour infini.

HIPPIAS.

Ris et ne souille plus, enfant, tes lèvres pures
De ces noms ennemis des jeunes chevelures.
Garde-toi de tenter le sort; vivre est divin.
Aimons-nous et vivons, car tout le reste est vain.

DAPHNÉ.

Vis longtemps, Hippias, et goûte la lumière,
Te souvenant parfois que je t'ai la première
Fait sentir (tout nous est révélé par l'amour)
Combien la vie est belle à la clarté du jour.
Recueille, ô mon époux, mes paroles sacrées.
Quand le lit ténébreux, bien connu des orfraies,
Hélas! aura reçu ce corps qui te fut cher,
Quand je ne serai plus qu'un fantôme sans chair,
Garde le souvenir de la fille chrétienne
Qui, belle, abandonna cette main à la tienne,
Te chérissant d'un cœur qui n'était pas léger.
Parfois, dans la demeure on se met à songer.
(Une autre alors, une autre aura franchi ta porte
Et pris à son foyer la place de la morte.)
Quitte un moment l'épouse au rire clair, le soir,
Et sur le banc mousseux du jardin viens t'asseoir :

Tu verras s'élever mon ombre sur la terre;
Et, sans tendre à ton front une bouche adultère,
Je te caresserai dans le souffle des vents.
C'est ainsi que les morts se mêlent aux vivants.
Ils flottent dans la brise et parlent dans les feuilles.
Je reviendrai vers toi pour peu que tu le veuilles.

HIPPIAS.

Un don est sur ta bouche, ô vierge, et le parler
Qu'une Muse t'inspire est doux à s'envoler
Entre tes belles dents, ouvrage des Charites.
Mais que sert de songer aux choses interdites?
Et pourquoi dans l'hymen traîner le chant des pleurs?
La jeunesse, la terre aux divines couleurs,
La volupté, l'amour, tout nous rit, et tu pleures!
Suivons légèrement le vol léger des Heures.
Que la pieuse joie éclaire ton esprit!
La terre est bonne, enfant, puisqu'elle te nourrit;
Tout est bon, tout est doux, puisque tu m'es donnée.
Laissons couler la vie et, d'année en année,
Goûtons les biens nouveaux qu'apporte le destin,
Sans méditer jamais l'avenir incertain.

DAPHNÉ.

Qu'il sera bon d'aller à midi vers la source!

HIPPIAS.

Compagne, il faut partir et tenter notre course.
Vois; les astres au ciel s'inclinent. Ceins tes reins.
Gagnons ma nef solide où veillent les marins,
Pour que le vieux Glaucos regarde sous les rames
Fuir au vent matinal la meilleure des femmes.
Viens; la divine nuit s'achève : hâtons-nous.

Daphné, pâle, se lève et chancelle.

Ma Daphné, ton beau corps fléchit sur tes genoux.
O Dieux! quelle Lamie a de ses mains secrètes
Sur tes tempes semé deux pâles violettes?
Une mortelle odeur s'exhale de ces murs.
Sortons, et viens goûter l'air et les souffles purs.

SCÈNE VIII

DAPHNÉ, HIPPIAS, THÉOGNIS, KALLISTA, HERMAS, ESCLAVES *portant des flambeaux.*

THÉOGNIS, *à Hippias et à Daphné qui sortent de la chambre funéraire.*

Arrêtez-vous, enfants, et sachez me connaître :
Je suis, au nom du Christ, pasteur d'âmes et prêtre
Selon l'ordre éternel de Melchisédech, roi.
Écoutez-moi tous deux sans trouble et sans effroi,
Car je ne te viens pas sacrer diaconesse,
Enfant; Christ ne veut plus la fleur de ta jeunesse.
L'homme la respira, l'homme la doit cueillir;
Le Dieu de pureté n'en a plus le désir.
Entends : je suis la main qui lie et qui délie.
Daphné, fille d'Hermas, j'annonce et je publie
Que le vœu de ta mère est délié par moi,
Et tu peux dans la chair t'unir selon la loi.
N'étant plus agréable à l'Époux du mystère,
Suis sans peur, devant tous, cet enfant de la terre.

Car le Maître s'assit aux noces et donna
Le vin miraculeux aux époux de Cana.
Et toi, fils des gentils, que l'esprit de mensonge
Inspire et fait errer comme un homme qui songe,
Écoute, afin que Dieu daigne bénir ton lit :
Quitte la vieille erreur et crois. L'apôtre a dit :
« L'homme sanctifiera l'épouse qu'il a prise,
Et c'est un sacrement dans la nouvelle Église. »
Vous voulez être unis? Qu'il en soit fait ainsi.
Homme, prends celle-là. Femme, prends celui-ci.
Par le Père incréé, par le Fils, roi du monde,
Par le saint Paraclet en qui la gloire abonde,
Je vous joins. Soyez deux dans une même chair.
Femme, suis ton époux. Homme, reste-lui cher,
Et sache, ayant reçu cette enfant toute pure,
La rendre un jour à Dieu sans ride et sans souillure.
Échangez vos anneaux, car vous êtes unis.
Par l'imposition des mains, je vous bénis.

HIPPIAS.

O saint vieillard, un Dieu t'accompagne. Que dis-je?
Tu parais un Dieu même. O faveur! ô prodige!

HERMAS.

Il convenait d'unir ces enfants, en effet.

Certes, ce que tu fis, ô prêtre, fut bien fait.
Je tuerai le grand bœuf, honneur de mes étables,
Et je ferai couler le vin sur douze tables.
Au banquet nuptial, enfants, nous convierons
Tous les pasteurs du bourg et tous les vignerons.

DAPHNÉ.

Préparez un festin, le festin funéraire.
Prise au filet du Dieu, je n'ai pu m'y soustraire.
Hélas! tu fus cruel de me tendre, ô vieillard,
La vie et le bonheur, quand il était trop tard.

HIPPIAS.

De quel mal, ô Daphné, te sens-tu menacée?
Ta main est dans la mienne et ta main est glacée!

DAPHNÉ.

Adieu, tous! apprêtez la myrrhe et le linceul.
Croyais-tu donc, ami, que, fidèle à toi seul,
J'aurais trahi ma mère et le Dieu pour te suivre?
Croyais-tu que t'aimant je pouvais encor vivre?
Je suis venue à toi, c'est que j'allais mourir.
Hippias, je n'avais que ma mort à t'offrir.
Tu connais le poison que les magiciennes

Savent tirer, la nuit, des fleurs thessaliennes?
Je l'ai bu dans ma coupe en livides humeurs.
Il a glacé mon corps, vaincu mes bras. Je meurs.

HIPPIAS.

O deuil! ô désespoir! Tombez, fleurs et couronnes!

DAPHNÉ.

Ce que j'ai fait est fait, et ces choses sont bonnes.
Sachez par moi combien l'amour a de pouvoir.
Retenez ce qu'hélas! je vous donne de voir,
Et contez mon malheur pour que jamais les mères
N'obligent leurs enfants à des noces amères...
Et pourtant je vivrais si Dieu l'avait voulu.
La terre me faisait accueil; il m'aurait plu,
Près du foyer, soumise à l'époux, douce et fière,
De nourrir un enfant sous la belle lumière
Et de le voir éclore à des souffles d'amour...
Voici l'aube innocente, amis; voici le jour.
Menez-moi, menez-moi sur la colline rose,
Vers les blonds tamaris que la fontaine arrose...
La nuit, la nuit revient, m'enveloppe et m'emplit.
Approche, cher époux, porte-moi sur le lit
Où je reposerai dans ma robe de fête.

Hippias, c'est à toi de me voiler la tête.
Adieu, père et vous tous. Vis, ô toi que j'aimais!

HERMAS.

Elle est morte! O ma fille, adieu donc pour jamais.
C'est toi qui l'as tuée, ô femme! Un Dieu farouche
A secoué le mors écumeux dans ta bouche.
C'est pourquoi tu perdis sans pitié, sans raison,
Et ta fille et moi-même et toute la maison.
Les hommes sont cruels quand un Dieu les agite.
Adieu, je veux fuir seul, sans famille et sans gîte,
Ton front souillé, ma vigne et la terre d'Hellas!
O mon enfant, ma fleur! hélas! hélas! hélas!

KALLISTA.

Je suis mère et mon cœur est percé d'une épée.
Éclaire-moi, mon Dieu, si je me suis trompée;
Punis-moi, mon Seigneur, si j'ai failli. Mais non,
J'ai fait ce que j'ai fait pour l'honneur de ton nom,
Pour ta gloire ici-bas, pour le salut des âmes,
Selon ta charité dont je ressens les flammes.
Comme un riche joyau je t'offrirai mes pleurs,
Et je crierai vers toi, du fond de mes douleurs,
Et ma bouche louera ta sagesse infinie.
Tu m'as pris mon enfant : que ta main soit bénie!

THÉOGNIS.

Ton vœu fut imprudent; ton zèle t'aveugla,
O femme! mais tu crois, et le salut est là.
Tournons vers l'Orient la face de la morte.

HIPPIAS.

Laissez! elle est à moi. Je la prends, je l'emporte.
Je veux fuir avec elle un monde dévasté,
Car en elle ont péri l'amour et la beauté.
Puisque au Dieu de la mort la terre est asservie,
Je vais chercher ailleurs la lumière et la vie.
J'abattrai les grands pins et les chênes des bois,
Afin qu'un seul bûcher nous consume à la fois;
Et confiés tous deux à la flamme brillante
Dans un même réseau de fidèle amiante,
Nous nous envolerons, loin d'un monde odieux,
Sur l'étincelle auguste, au sein profond des Dieux.

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE

HIPPIAS DE THÉRA,

FILS DE LAKÔN

PASSANT, RÉJOUIS-TOI. CETTE SAINTE POUSSIÈRE
COUVRE UN HOMME PIEUX QUI MOURUT A VINGT ANS.
DEUX ÉROS SONT GRAVÉS SUR LA STÈLE GROSSIÈRE :
L'UN DONNE ET L'AUTRE ENLÈVE AUX MORTELS LA LUMIÈ
MAIS ILS SONT BEAUX TOUS DEUX ET TOUS DEUX SOURIA

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE

DAPHNÉ, FILLE D'HERMAS

La chrétienne Daphné, que le siècle a blessée,
Goute, en l'éternité pour elle commencée,
Le rafraîchissement de Jésus et du ciel.
Ainsi des pleurs d'absinthe elle a formé son miel.
Sa chair, qui doit un jour renaître toute pure,
Fut placée en ce lieu par ses frères chrétiens.
Si quelque impie attente a cette sépulture
Qu'il meure le dernier des siens.

LEUCONOÉ

POÈME

... Omnes consuluisse Deos.

TIBULLUS.

LEUCONOÉ

A Jules Breton.

La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,
Bleuissante à travers les fûts rouges des pins,
Traîne le long soupir de ses ondes sereines
Au pied de la maison où des mimes sont peints.

Dans les fleurs, sur un lit de pourpre aux pieds d'ivoire,
Abandonnant le faix de son beau corps vaincu,
Leuconoé médite et voit en sa mémoire
Quel lui fut le destin et comme elle a vécu.

Le triple bandeau blanc, cher à l'épouse austère,
N'enclôt pas ses cheveux blonds et de perles ceints;
Et le tissu de Cos d'une ombre de mystère
La baigne, et se soulève, agité par ses seins.

Le retour des Saisons, les Heures enlacées,
Tandis qu'elle riait, accoudée aux festins,
Ont mûri sous son front les profondes pensées
Et le doux souvenir des jours déjà lointains.

Elle songe et revoit l'enfant maigre et sauvage
Qu'autrefois elle fut, brune fleur du rocher,
Violette de Zanthe éclose au cher rivage,
Qu'un marchand carien vint un jour arracher.

Elle revoit ses pleurs et l'injuste galère,
Et le riche bétail couché, les bras liés,
Puis le marché latin, le lit du Consulaire,
L'ivresse, les parfums, le rire et les colliers;

Les roses sur son seuil, les vœux des jeunes hommes,
Sur la couche de fleurs Téléphus aux beaux flancs,
Et l'héritage intact des vieillards économes
Coulant, fondu pour elle, en flots étincelants;

L'amour fatal des fils et les larmes des mères,
Les désirs, les fureurs, les deuils et les tourments
Que par elle ont filés les Sœurs trois fois amères,
Par elle, non souillée et chère à ses amants;

Chevaliers, Sénateurs et Tétrarques d'Asie
Conduits comme un troupeau sous son doigt obéi,
Car tu ceignis sa taille, entre toutes choisie,
De ta ceinture d'or, Vénus de Pompéi!

Elle est fière en son cœur de tes dons, ô Déesse!
Et l'orgueil d'être belle éclate dans ses yeux.
Mais son front est voilé d'une vague tristesse,
Et la vie est pesante à son sein glorieux.

Le mal des jours nouveaux s'allume dans ses veines.
Le monde a désappris ce sourire ingénu
Que reflétaient si clair les antiques fontaines;
Un âge de langueur et de fièvre est venu.

Les femmes ont senti passer dans leurs poitrines
Le mol embrasement d'un souffle oriental.
Une sainte épouvante a gonflé leurs narines
Sous des Dieux apparus loin de leur ciel natal.

Et celle-ci connaît la grande inquiétude;
La chose humaine brille et l'enveloppe en vain.
A ses sens délicats la terre est triste et rude;
Elle médite un monde immuable et divin.

Ses soupirs ont monté dans la sainte lumière.
O magique pouvoir, vertu d'un cœur pieux!
Tous les Dieux qu'elle aima viennent à sa prière
Parfumer son haleine et rafraîchir ses yeux.

Elle les voit si beaux! Son âme avide et tendre,
Que le siècle brutal fatigua sans retour,
Cherche entre ces Esprits indulgents à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour.

Dans la troupe si douce aux âmes éphémères,
Elle choisit d'abord de ses regards en pleurs
Les Amantes des Dieux et les augustes Mères
Dont le cœur fut comblé d'ineffables douleurs :

La grande Phrygienne en hurlements féconde,
Et la Vénus en deuil près d'un enfant glacé,
Et cette bonne Isis qui cherche par le monde
Les membres précieux de l'époux dispersé.

Elles sont là, debout, ces femmes éternelles
Qui saignent à jamais des blessures du sort.
Quelle âme ne voudrait se confier en elles?
Elles savent quel goût ont l'amour et la mort.

Mais voici, blanc troupeau dans la pâle prairie,
Leurs fils et leurs époux, les Dieux adolescents
Qu'aux jours mystérieux, sur la couche fleurie,
Les femmes vont pleurer dans la myrrhe et l'encens;

L'enfant Atys, semblable aux vierges de Phrygie
Depuis que sa main blanche a mutilé sa chair,
Lui qui, menant la sainte et frénétique orgie,
Du bruit du tympanon remplit les monts et l'air,

Et qui, sous les pins noirs de son antique Amante,
D'un délire divin longuement transporté,
Par ses bonds, par les cris de sa bouche écumante,
Célèbre son impure et fière chasteté;

Et le jeune Barbare, astre clair de la Perse,
Le radieux Mithra, seigneur aux mille noms,
Qui, robuste et charmant, d'un poignard d'or transperce
Le céleste Taureau sous ses larges fanons;

Et l'Adonis fleuri tel qu'une belle plante,
Chasseur qui se plaisait à poursuivre les daims,
Et dont le sang rougit la cuisse étincelante,
Sous la morsure, hélas ! d'un monstre aux pieds soudains

Il repose, baigné de cinname et de larmes;
Sur son corps la blessure ouvre un calice bleu.
Et Leuconoé goûte éperdument les charmes
D'adorer un enfant et de pleurer un Dieu.

Tout s'éteint ! Elle est lasse et n'est point apaisée.
Elle n'a pas donné tout l'amour de son cœur,
Et ses regards encor, sous la chaude rosée,
Traînent une inquiète et profonde lueur.

Solitaire, du fond de sa grande détresse,
Tendant au ciel son âme et ses ardentes mains,
Elle cherche, dans l'air du soir qui la caresse,
De plus tendres Esprits et des Dieux plus humains.

Elle voudrait savoir dans quelle ombre divine,
Sous quel palmier mystique, en quels bras endormi,
Brille l'Enfant céleste et doux qu'elle devine,
Le maître souhaité, l'incomparable ami.

Ce Roi mystérieux qui console et qui pleure,
Ce second Adonis et plus triste et plus pur,
Ce nouveau-né qui doit mourir quand viendra l'heure,
Quel lait l'abreuve encor dans la maison d'azur?

Cherche, ô Leuconoé : va d'auberge en auberge
Voir si le Mage errant passe et n'apporte rien.
En quête de ton Dieu, visite sur la berge
Le Chaldéen obscur et le vil Syrien.

Courbe ta belle tête aux pieds du Juif immonde.
Ces impurs étrangers, humbles agitateurs,
Que travaille en secret la haine du vieux monde,
Sont tes bons conseillers et tes consolateurs.

Va demander ton maître à leur race exécrée.
Oh! ne te lasse pas : désire, espère et crois;
Cours épier, la nuit, quelque lueur sacrée,
Aux bouches des égouts et sous l'ombre des croix.

Tes sœurs et toi, cherchez, saintes aventurières,
La plus noire caverne où se cache un devin.
Des fanges des faubourgs, des sables des carrières,
Au milieu des sanglots, monte un souffle divin.

Un immense frisson passe dans la nuit sombre.
Femmes, femmes, hâtez vos anxieux travaux,
Et dans l'amas confus des visions sans nombre,
Pressentez, suscitez le Roi des temps nouveaux.

Vous seules préparez le salut de la terre.
Des femmes comme vous, le dégoût dans le sein,
Achèveront un jour la tâche salutaire
Et sauront voir Celui que vous cherchez en vain.

Il donnera la grâce et la gloire aux souffrances
Et, regardant les cœurs las désespérément,
Il viendra mettre en eux de longues espérances,
Avec la paix du deuil et du renoncement.

Mais toi, Leuconoé, mais vous, soyez bénies,
Femmes aux longs désirs, pour avoir aspiré,
Du fond des jours d'orgueil, aux douceurs infinies
De la sainte tristesse et de l'amour sacré.

LA PIA

POÈME

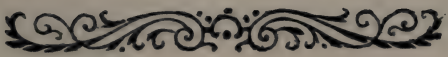
Deh, quando tu sarai tornato al mondo,
E riposato della lunga via,

. . . . . .

Ricordati di me, che son la Pia.
Siena mi fe, disfecemi Maremma :
Salsi colui, che, inanellata pria,

Disposato m'avea colla sua gemma.

DANTE. Il Purgatorio, c. V.



LA PIA

A Robert de Bonnières.

« QUAND tu seras retourné dans le monde,
. . . . . .
Et reposé de ta route profonde,

« Oh! pense à moi qu'on nommait la Pia.
Sienne me fit, me défit la Maremme :
Le sait celui qui, tout d'abord, lia,

« En m'épousant, ma main avec sa gemme. »

Tel est le doux propos que Dante Alighieri
Écouta sur le seuil du Mont expiatoire,
Quand, sans plaindre son sang violemment tari,
L'Ombre recommanda qu'on eût d'elle mémoire.
Pour moi, jamais récit doucement soupiré
Ne traversa mon cœur d'un frisson plus sacré,
Ni de plus de pitié ne gonfla ma poitrine.

O Toscane gentille, ô Pia! je devine
A ta douceur combien vivre te fut amer,
Quelles larmes cuisaient comme l'eau de la mer,
Au long des nuits, tes yeux, tes grands yeux d'amoureuse
Et, sous tes cheveux noirs, ta joue ardente et creuse,
Et comme de son feu le charbon de douleur,
Renfermé dans ton sein, purifia ton cœur.

L'orgueilleuse cité de toute gentillesse,
Ta Sienne crénelée et peinte de blasons,
D'un murmure d'amour caressa ta jeunesse,
O vierge, et te nourrit de ses plus doux poisons.
Quand, ton missel aux mains, tu passais dans la rue,
Les durs condottieri souriaient à ta vue.
Et tu ne savais pas que l'homme est violent
Et que, prompt à l'amour, il est prompt à la haine.
Ta mère te pleura quand, sous ton voile blanc,

Un cavalier brutal, qu'enivrait ton haleine,
Épouse t'emporta dans son âpre manoir.
Et toi, tu suspendais tes bras à son cou noir,
Ta joue en rougissant pressait sa barbe rude;
Car tu l'aimais alors, ce seigneur au poil gris.
Mais le dégoût te vint au cœur et le mépris.
Dans le triste château, la lente solitude
Vint souffler le désir en tes légers esprits.
Ah! pourquoi fallut-il qu'à tes premières larmes
Quelque brun Florentin, enfant du gai savoir,
Chanteur venu de loin dans la brume du soir,
Apportât à tes pieds sa viole et ses charmes?
Le plus subtil esprit traversait son œil noir;
Il savait quels romans une femme préfère.
Quand bien des dits d'amour par vous deux furent lus,
Un soir, sans y penser, il vous advint de faire
Ce que tu redoutais et désirais le plus.

Quand tu rouvris les yeux, commença ton supplice :
Le remords te vêtit de son âpre cilice.
Un feu sombre troubla ton regard longtemps clair;
Péniblement tiré, ton souffle embrasait l'air,
Et tu tordais tes bras ardents, fille bien née,
Par toi-même à tromper, à mentir condamnée.
Mais tu savais mal feindre : et l'époux irrité
Devina ton bonheur à ta lividité.

Pour que fût expié ton tremblant adultère,
Il fallait le martyre et la croix salutaire.
Quand ton juge mauvais, quand ton stupide époux,
Les yeux voilés de sang comme un taureau jaloux,
Vint rompre ton beau corps et finir ta misère,
Tu formas de tes bras une croix sur ton sein,
Tu plias aisément ta bouche à la prière,
Et, quitte par ta mort envers ton assassin,
Tu fis monter l'ardeur de ta dernière haleine
Vers Celui qui reçut l'âme de Madeleine.

Le poète courtois garda ton souvenir,
Et si bien sut l'orner, triste patricienne,
Que plus d'un en pleura dans ta ville de Sienne;
Même il te rendit chère aux hommes à venir.
Et j'en sais qui, lisant comme il te fallut vivre,
Pour s'essuyer les yeux ont laissé choir le livre.

LA PRISE DE VOILE

POÈME

Ce soir, lorsque ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, ployant sous ton cilice,
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues...

FRANÇOIS COPPÉE.

LA PRISE DE VOILE

A Auguste Lacaussade.

Dans l'ombre de la nef, les pâles Augustines
A pas silencieux se forment en deux chœurs,
Et l'orgue fait rouler les prières latines
Sur leurs fronts inclinés en de saintes langueurs.

Celle qui vint heurter la dernière à la grille,
Quand le monde eut blessé son cœur d'un trait mortel,
L'enfant aux fiers désirs, la belle jeune fille,
Des fleurs dans les cheveux, s'avance vers l'autel,

Vers l'autel revêtu des fleurs du sacrifice.
Elle a tenu ses yeux baissés pour ne pas voir
Son père se dressant du fond de l'édifice,
Devant elle, tranquille et blanc de désespoir.

Puis, belle, relevant sa tête ardente et pure,
Sur le coussin de soie elle a mis ses genoux :
Les ciseaux du Pasteur coupent la chevelure
Dont le parfum, la nuit, eût enivré l'époux.

Elle foule à présent ses boucles et ses roses
Sous ses pieds qui jamais ne courront dans les bois ;
Et du voile de lin ses tempes sont encloses,
Ses tempes aux baisers promises autrefois.

Et l'Évêque, debout devant la vierge offerte,
Qui sut faire à son Dieu le plus cher des présents,
Montrant le ciel d'un doigt où luit la gemme verte,
Parle selon la paix de l'Église et des ans :

Mutans Evæ nomen.

« Certe il est plus léger que les tissus d'Asie,
Ma sœur, le voile blanc de l'Épouse choisie.

Il brille mieux au doigt que le saphir, l'anneau
Qui destine la Vierge aux noces de l'Agneau.
Plus que la soie et l'or le drap du scapulaire
Réjouit l'œil auquel la chrétienne veut plaire.
En cet âge d'orgueil où, comme au siècle ancien,
La femme danse autour du Bœuf égyptien,
Nous avons vu venir la vierge du Cantique
Qui portait à son Roi l'Anémone mystique.
Elle a passé devant les sept Taureaux du seuil.
Du haut du trône d'or le Roi lui fait l'accueil.
Chérubins, apprêtez la harpe et la couronne !

« Et vous, prudentes sœurs dont l'essaim m'environne,
Abeilles que reçut la ruche d'Augustin,
Qui du lys virginal, de mélisse et de thym,
Sous le sceptre léger de la reine ouvrière,
Formez abondamment le miel de la prière,
Guidez la jeune abeille au tranquille vallon
Où fleurit en secret la rose de Sarôn.
Elle prendra le suc de la fleur bien-aimée,
Et toujours sa cellule en sera parfumée.

« Vous, Marie-Augustine ! ô ma fille et ma sœur !
Soyez chaste avec joie et forte avec douceur :
Ne ralentissez point le zèle qui vous presse,
Gardez dans votre cœur une sainte allégresse.

Vous êtes devenue à la fois la Toison
Humide de rosée en l'aride saison,
Le Buisson du Prophète et la Verge fleurie;
Vous changez le nom d'Ève au saint nom de Marie.
Et la Vierge vous suit d'un regard diligent,
Debout, les pieds sur l'astre aux deux cornes d'argent.
Et quand les fils d'Adam sortiront de la tombe,
Votre Époux vous dira : « Lève-toi, ma colombe!
« Repose sur mon sein, dans mon éternité,
« Tes ailes de candeur et de simplicité. »

*
* *

Ainsi le doux vieillard assemble les images.
Exhalé de sa bouche, un parfum d'Orient,
Comme en un sanctuaire, en ton cœur souriant
Répand sa molle odeur avec ses beaux nuages.

Mais du monde, par toi si vite déserté,
Une voix qui ressemble aux bruits de la nature
S'élève et chante, et glisse à travers la clôture
Qui garde ton extase et ta virginité :

*
* *

« Puisqu'un charbon sacré brûle en toi le sang d'Ève,
Dit-elle, enfant qui meurs d'un mal délicieux,
Dans le ciel entr'ouvert laisse nager tes yeux;
Ne te réveille point de l'ineffable rêve.

« Comme un pollen autour d'un bois de pins, dans l'air,
J'ai vu la volupté subtile et vagabonde
De sa poussière d'or envelopper le monde
Et d'effluves heureux pénétrer toute chair;

« Vierge, j'ai vu tes sœurs nouer sur leurs épaules
Le réseau de dentelle, et courir et s'asseoir
Près de l'ami furtif dans la brise du soir
Où passait par flocons la semence des saules;

« Dans le trèfle des champs, sous les fleurs du pommier
J'ai vu l'humide éclair de leur bouche mi-close,
Et sur leur front tiédi j'ai vu poindre la rose
Du désir fleurissant et de l'amour premier;

« J'ai vu leur chevelure en torrent déroulée,
Et leurs bras déchaînés, quand, fières de s'offrir,
Goûtant l'âpre douceur d'aimer et de souffrir,
Leur chair frissonnait, d'ombre et de pudeur voilée;

« J'ai connu leurs sanglots, leur ardente langueur
Et leur souffle orageux exhalé par rafales,
Lorsque aux pieds de l'amant, victimes triomphales,
Elles demandaient grâce et mouraient de bonheur;

« J'ai deviné l'épouse et la couche bénie
Sous les chastes rideaux qu'un crucifix défend,
Et le sein qu'ont vu seuls les yeux bleus d'un enfant,
Et l'orgueil de la mère et sa joie infinie.

« Eh bien! ce feu d'amour, ce frisson généreux,
Cette flamme attachée aux plus belles poitrines,
Sache-le donc, ma fille! a gonflé tes narines
Et d'un cercle d'azur couronné tes grands yeux.

« C'est cette volupté, cette Vénus, c'est elle
Qui consume tes sens de toi-même ignorés,
Et dans l'enchantement des mystères sacrés
Revêt pour toi ton Dieu d'une beauté mortelle.

« Épuise donc l'amour que ton cœur a rêvé,
L'amour de Catherine et l'amour de Thérèse ;
Qu'au long de soixante ans, tes deux lèvres de braise
Baisent les pieds du Christ sur l'humide pavé !

* * *

« Si tu gardes ta foi, qu'importe qu'elle mente !
La beauté de l'amant n'est qu'au cœur de l'amante,
Et l'univers entier n'est qu'une vision.
Mais telle qu'un poète ou telle qu'une sainte,
Embrassant ton cher Dieu d'une invincible étreinte,
Sauras-tu prolonger ta belle illusion ?

« Et puisqu'on n'est heureux que de l'amour qu'on donne,
Sais-tu si les yeux bleus de ta blanche Madone
T'échaufferont sans fin d'un doux rayonnement ?
Sais-tu si ton Jésus imprima ses stigmates
A tes pieds, à tes mains, contre tes tempes mates
Et jusqu'en ta poitrine assez profondément ?

« Pourras-tu, comme a fait cette ardente Marie,
Portant un paradis dans ton âme fleurie,
Vivre d'un rêve unique et mourir en rêvant ?

Sauras-tu voir, comme elle, au fond des basiliqu
Le tombeau déserté, les témoins angéliques,
Et sentir près de toi l'Ami, le Dieu vivant ?

« Si tu perdais un jour ton mystique courage,
Si tes yeux épuisés se fermaient au mirage
De ta Jérusalem rose au faîte des monts,
Si ton ciel s'éteignait dans une heure d'épreuve,
Tu te réveillerais plus vide que la veuve,
Toi qui n'as point ta part de ce que nous aimon

« Il te faudrait alors, ô rivale des anges,
Superbe enfant montée au-dessus de nos fanges !
Du fond de ta misère envier celles-là
Dont l'âme, près de nous, ou lassée ou ravie,
Poursuit naïvement le songe de la vie
Sur ce vieux sol humain d'où ton cœur s'envola.

« L'argile aimante est chère à ces âmes d'argile.
Si dans nos bras leur joie est légère et fragile,
Bien mieux que toi du moins, et plus fidèlemen
Elles sauront garder l'ombre des espérances
Et la séduction des chères apparences
Jusqu'à l'irréparable évanouissement. »

L'AUTEUR A UN AMI

L'AUTEUR A UN AMI

Lorsque, du ciel léger chassant les hirondelles,
L'automne en frissonnant ramène les longs soirs,
La grand'ville reçoit nos deux têtes fidèles,
Que parfuma la fleur des sauvages terroirs.

Un logis nous attend dans quelque rue aimée
Des prêtres, des vieillards, des chats et des savants.
Vers nos fenêtres monte une jaune ramée.
Nous entendons tinter les cloches des couvents.

Nos têtes, tout le jour sur la tâche inclinées,
S'appliquent en silence à des pensers nouveaux.
Car ta vie et la mienne, en nos jeunes années,
Sont deux lampes brûlant sur de calmes travaux.

Fatigués vers le soir de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent,
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris.
Seul l'occident revêt une teinte opaline;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

La bise fait rouler les feuilles du platane
Au sable de l'allée et fouette également
Les cheveux tout blanchis au col d'une soutane
Et le tulle qui presse un visage charmant.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

Les mortes, en leurs temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs;
Et la fuite des jours, le retour des soirées
Nous font goûter la vie avec d'âpres saveurs.

La retraite aux tambours nous chasse vers la rue.
Et, quand la vague nuit réveille le désir,
Tu me parles, ami, d'une forme apparue,
Blanche et noire, et trop chère, impossible à saisir.

Novembre 18...

NOTES

NOTE I

Page 133.

LES NOCES CORINTHIENNES

Au temps des premiers Césars, une sorte de délire agita les esprits. Dans l'unité confuse de ce monde triple, à la fois romain, hellénique et barbare, les grandes voies, ouvertes par les légionnaires, livraient passage à toutes les folies. Toutes les superstitions furent échangées. Rome accueillait dès longtemps les cultes morbides de l'Orient. Les prodiges de l'Inde, les enchantements de la Thessalie, les merveilles de l'Afrique, mère féconde des monstres, les pratiques italiotes du néo-pythagorisme se mêlaient, se confondaient. Il s'en dégageait une sorte de vapeur bizarre qui, étendue sur le monde, voilait et déformait toute la nature. Les esprits étaient en-

core soumis à une culture savante. Mais des connaissances variées et une intelligence subtile ne servaient qu'à imaginer des prodiges et à multiplier les superstitions. Les curieux faisaient volontiers de longs voyages. Les routes étaient sûres. Un citoyen romain trouvait dans chaque ville des institutions protectrices et des magistrats favorables. Des hôtes, auxquels il était recommandé, lui fournissaient le toit et le feu, selon la coutume antique, dont il facilitait l'exercice en pourvoyant lui-même à ses vivres. En chemin, il visitait les temples, les lieux sacrés, et il se faisait initier aux mystères. Rien n'était moins secret que ces mystères, rien n'était plus goûté que ces initiations. Et de toutes parts, aux oreilles, aux yeux troublés, se manifestaient des prodiges, des oracles, des œuvres de magie. Les sophistes, les rhéteurs, avidement écoutés, entretenaient le délire des esprits. Tous leurs discours, comme il a été dit de ceux de Dion, répandaient un parfum semblable à celui qui s'exhale des temples.

Phlégon le Trallien fut un enfant du siècle. Né dans cette Lydie de race si mêlée, de mœurs si diverses, esclave formé aux lettres, affranchi d'empereur, il n'avait en somme de patrie que l'Empire. Il fit par aventure une description de la Sicile. Il devint historiographe de l'empereur Hadrien, et certes il était bien l'annaliste d'un César curieux*. Il composa, pour

* *Hadrianus, curiositatum omnium explorator* (TERTULL).

un monde affolé de merveilles et pour un prince astrologue, un livre *des choses merveilleuses*. Ces choses furent crues d'autant mieux qu'elles étaient complètement absurdes. Il nous en reste quelques débris et notamment une lettre d'un procurateur à quelque fonctionnaire de l'*aula* impériale. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que cette lettre est apocryphe. Les premiers siècles de l'ère chrétienne abondent en écrits supposés. Les faussaires faisaient parler Enoch ou Hermès. Nulle critique, nulle défiance. On voulait croire, on croyait.

Voici cette lettre qui n'a pas, que je sache, été traduite encore en français. Le commencement du récit manque. On peut, avec Xylander, le restituer de la sorte en substance :

Philinnion, fille de Démostratos et de Kharitô, s'unit secrètement, bien que morte, à l'hôte de sa famille, Makhatès. La nourrice les surprend.

... Elle franchit la porte, entre dans le lieu réservé aux hôtes, et, à la lueur de sa lampe, elle voit la jeune fille assise auprès de Makhatès. Ne pouvant se contenir devant cette prodigieuse apparition, elle court vers la mère, elle appelle à grands cris, elle presse Kharitô et Démostratos de se lever et de la suivre, afin de voir leur fille. Elle l'a vue vivante et, par la volonté d'un Dieu, assise avec l'hôte dans la chambre hospitalière. Kharitô, lorsqu'elle entendit ce discours incroyable, fut d'abord atterrée par la grandeur de la nouvelle et par le trouble de la nourrice,

et elle se sentit défaillir. Puis, se rappelant sa fille, elle pleura. Toutefois elle dit que la nourrice délirait, et elle lui ordonna de sortir aussitôt. Mais la nourrice lui reprocha de manquer, par négligence, l'occasion de voir sa fille. « Car, disait la vieille servante, je ne suis pas folle et je n'ai point perdu l'esprit. » Enfin, Kharitô, malgré elle, à moitié pour céder aux instances de la nourrice, à moitié par la curiosité de voir ce qu'il y avait de vrai en tout cela, se rend à la porte de la demeure réservée aux hôtes. Mais un assez long temps s'était écoulé depuis l'avis donné par la nourrice, et ceux qui avaient été vus dormaient dans l'ombre. La mère, en regardant avec attention, crut reconnaître des vêtements et le profil d'un visage. Comme elle n'avait alors aucun moyen de s'assurer si ce qu'elle voyait était véritable, elle regagna son lit : elle comptait se lever matin et surprendre sa fille, ou, si elle venait trop tard, apprendre tout de Makhatès qui ne pourrait mentir, interrogé sur une telle chose. Donc elle se retira sans rien dire. A la première lueur du jour, la jeune fille, soit sur le signe d'un Dieu, soit par quelque hasard, se retira et déçut sa mère. Celle-ci vint et elle eut le chagrin de ne la point trouver. Alors elle dit tout ce qu'elle savait au jeune homme, son hôte, elle embrassa les genoux de Makhatès, elle adjura cet homme de ne rien taire et de ne point trahir la vérité. Lui, anxieux dans son cœur, troublé, pouvait parler à peine : « C'est elle, c'est Philinnion ! » dit-il. Et il conta l'origine de cette union et les désirs de la jeune fille qui lui avait dit : « Je me cache de mes parents pour venir à toi. » Et, pour qu'on ne doutât point de ses paroles,

il ouvrit un coffre et il en tira ce que la jeune fille avait laissé : l'anneau d'or qu'il avait reçu d'elle et la bande d'étoffe qu'elle avait oublié de nouer au-dessous de ses seins, la nuit précédente. Kharitô, en voyant des signes si manifestes, poussa un grand cri, déchira ses vêtements, arracha de sa tête les bandelettes, se jeta à terre et mena une seconde fois un grand deuil. Voyant tous ceux de la maison dans une grande douleur et pleurant comme s'ils eussent dû ensevelir Kharitô, l'hôte troublé se mit à consoler cette mère, la supplia de cesser ses lamentations et promit de lui montrer sa fille si celle-ci revenait. Kharitô, touchée de ces paroles, le pressa de veiller à tenir promptement sa promesse, et elle rentra dans sa demeure. Quand tomba la nuit et quand approcha l'heure où Philinnion avait coutume de venir auprès de l'homme qu'elle aimait, tous attendirent sa venue. Elle vint. Lorsqu'elle fut entrée dans la chambre au temps accoutumé et qu'elle se fut assise sur le lit, Makhatès ne montra point de surprise. Il ne croyait nullement s'être uni à une morte. L'enfant venait soigneusement à lui, à l'heure fixée ; elle mangeait et buvait avec lui. Il n'ajoutait pas foi à ce qu'on lui contait. Il supposait que quelques-uns de ceux qui ensevelissent les morts avaient arraché du sépulcre de Philinnion ses vêtements et ses ornements d'or et qu'ils les avaient vendus au père de la jeune fille inconnue qui le visitait. Il fit appeler par un esclave Démostratos et Kharitô. Ils vinrent : ils virent Philinnion. Ils restèrent d'abord muets, accablés, foudroyés par un si prodigieux spectacle. Puis ils poussèrent un grand cri et embrassèrent leur fille. Alors Philinnion

leur dit : « O ma mère et mon père, qu'injustement vous m'avez envié les trois jours que je devais passer avec l'hôte dans la maison paternelle, sans nul maléfice ! Vous gémirez de nouveau à cause de votre curiosité. Moi, je retourne dans la demeure qui m'est assignée. Et ce n'est point sans une volonté divine que je suis venue ici. » Elle dit et tomba morte. Son corps visible fut couché sur le lit. La mère et le père l'embrassèrent. Ce fut dans toute la demeure un grand tumulte et des lamentations à ce spectacle irréparablement terrible, à cette incroyable aventure.

Aussitôt le bruit s'en répandit par la ville et vint à moi. Cette nuit même, j'ai retenu la foule d'hommes qui affluait vers la maison. Car je craignais que quelque chose d'extraordinaire ne fût tenté, quand une telle nouvelle serait publiée. Le lendemain le théâtre fut rempli de curieux. Quand toutes les circonstances furent rapportées à chacun isolément, nous convînmes d'aller avant tout au tombeau pour nous assurer si le cadavre était dans le cercueil, ou si le cercueil était vide. Quand nous eûmes ouvert la chambre où tous les morts de cette famille reposaient, nous vîmes les autres cadavres étendus sur leur lit et les ossements de ceux qui étaient morts depuis longtemps. Sur le lit où Philinnion avait été déposée et ensevelie, nous trouvâmes l'anneau de fer de l'hôte et la coupe d'or qu'au premier jour elle avait reçue de Makhatès. Surpris, stupides de surprise, nous allâmes aussitôt chez Démostratos, dans la salle réservée aux hôtes, pour voir si là était vraiment le corps de la jeune fille. L'ayant vu, couché à terre, nous nous rendîmes à l'assemblée, car ce qui venait de s'accomplir était

grand et incroyable. Comme l'Assemblée était tumultueuse, et comme il était à peu près impossible d'expédier aucune affaire, Hyttos, qui passe chez nous non seulement pour un devin excellent mais aussi pour un illustre augure, et qui a approfondi tout ce qui est de l'art divinatoire, se leva et ordonna que le cadavre de la jeune femme fût enseveli hors de l'enceinte (bien loin qu'on le portât une seconde fois en terre, au milieu de nous). Il ordonna d'apaiser Hermès souterrain et les Érinnys. Il prescrivit à chacun de purifier, de laver d'eau lustrale les choses sacrées et de faire des sacrifices aux dieux Mânes. Il me prescrivit spécialement de sacrifier à l'Empereur, à la République, à Hermès, à Zeus Hospitalier et à Arès, et de procéder soigneusement. Il dit, et nous fîmes ce qu'il avait ordonné. Makhatès, l'hôte que le spectre avait visité, de douleur, se donna la mort. Au surplus, si tu décides qu'il faille écrire à l'Empereur, touchant cette affaire, fais-le-moi savoir par une lettre. Je pourrai même envoyer quelques témoins qui ont tout vu. Sois bien.

L'auteur de cette relation veut être cru à la lettre; il n'omet aucune des circonstances qui peuvent donner à son récit les caractères de l'authenticité. Pour prévenir les défiances, il montre qu'il les a eues toutes. Et, malgré la minutieuse exactitude du narrateur, son récit nous touche par quelque chose de vague et de profond. Il y a dans ce qu'il conte une beauté qui lui échappe. Il veut préciser un fait; il laisse entrevoir un symbole. Cette morte amoureuse a je ne sais

quoi d'une chrétienne. Le Nazaréen semble l'avoir effleurée. Gœthe, dont le génie portait la lumière sur tout ce qu'il explorait, illumina les ténèbres du Trallien. Il fit voir en ces deux amants, séparés par leurs parents et rejoints par une force mystérieuse, deux victimes de la lutte des Dieux qui agita le monde depuis Néron jusqu'à Constantin. Il fit *la Fiancée de Corinthe*.

Bien que ce poème ait creusé son sillon dans toutes les mémoires, on se plaira à le retrouver ici. J'en donne une traduction que M. Camille Benoit a bien voulu me communiquer.

LA FIANCÉE DE CORINTHE

D'Athènes à Corinthe allait un jeune homme encore inconnu dans cette ville. Il comptait sur la bienveillance d'un des habitants. Les deux pères, unis par l'hospitalité, avaient fiancé leur fille et leur fils dès l'enfance.

Mais sera-t-il le bienvenu, s'il n'achète pas chèrement les bonnes grâces de ses hôtes? Il est encore païen, lui et les siens; eux sont déjà chrétiens et baptisés. Une foi nouvelle vient-elle à germer, souvent l'amour et la fidélité sont arrachés comme de l'ivraie.

Et déjà reposait dans le silence la maison tout en-

tière, père et filles; seule veillait la mère. Elle accueille son hôte de très bonne grâce et le conduit aussitôt à la chambre de parade. Le vin et les mets brillent avant qu'il en ait témoigné le désir; ayant ainsi pris soin de son hôte, la mère lui souhaite une bonne nuit.

Pourtant les mets étalés n'excitent pas sa faim; la fatigue lui fait oublier le boire et le manger, de sorte qu'il s'étend tout vêtu sur le lit; et il va s'assoupir, quand un convive étrange ouvre la porte et entre.

Alors il voit, à la lueur de sa lampe, une jeune fille, sous un voile et dans des vêtements blancs, s'avancer, modeste et silencieuse, dans la chambre, portant autour du front un bandeau noir et or. Quand elle aperçoit le jeune homme, elle lève, tremblante dans sa surprise, une blanche main.

« Suis-je, s'écria-t-elle, si étrangère dans la maison, que je n'aie pas entendu parler de l'hôte? Hélas! c'est ainsi qu'on me retient dans ma cellule! et maintenant je me trouve face à face avec la honte. Continue à reposer là sur cette couche, et je pars, rapide, telle que je suis venue.

— Reste, belle vierge! » Ainsi appelle l'adolescent, et il s'arrache précipitamment à sa couche. « Voici les dons de Cérès et de Bacchus, et tu apportes l'amour, chère enfant! Tu es pâle d'effroi! Très chère, viens, et voyons, éprouvons combien les Dieux nous sont propices.

— Ne t'approche pas, ô jeune homme! ne bouge pas. Je n'appartiens point à la joie. Déjà le dernier pas, hélas! est fait par la maladive illusion de ma bonne mère, qui dans sa convalescence a fait ce serment : Que la jeunesse et la nature soient désormais vouées au Ciel.

« Et la foule variée des anciens Dieux a déserté aussitôt la maison silencieuse. Invisible, un seul est maintenant adoré dans le ciel, un Sauveur sur la croix. Des victimes tombent ici : ce ne sont ni agneaux ni taureaux, mais des créatures humaines, sacrifice ineffable! »

Et le jeune homme l'interroge; il pèse tous les mots, aucun n'échappe à son esprit. « Est-il possible qu'en ce lieu tranquille la fiancée tant aimée soit debout devant moi? Maintenant sois mienne! Le serment de nos pères a imploré pour nous la bienveillance céleste.

— Tu ne m'obtiendras pas, chère âme! C'est ma seconde sœur qu'on te destine. Quand je me désolerai dans ma cellule silencieuse, hélas! entre ses bras pense à moi, qui ne pense qu'à toi, qui me meurs d'amour, et qui bientôt me cacherai dans la terre.

— Non! j'en jure par cette flamme propice qui nous présage Hymen, tu n'es pas perdue pour le bonheur et pour moi! tu me suivras dans la demeure pater-

nelle. Bien-aimée, reste ici ! Célèbre maintenant avec moi le festin des noces inattendues. »

Et déjà ils échangent des gages de fidélité ; elle lui présente une chaîne d'or, et il veut lui donner une coupe d'argent, travaillée avec art, comme il n'y en avait pas d'autre. « Cela n'est pas pour moi ; mais, je t'en prie, donne une boucle de ta chevelure. »

Aussitôt retentit, sourde, l'heure des Esprits ; et c'est alors seulement qu'elle parut à l'aise ; avidement elle huma d'une bouche pâle le sombre vin couleur de sang ; mais du pain de froment, qu'il lui offrit avec amitié, elle ne prit pas le plus petit morceau.

Et elle tendit la coupe au jeune homme ; comme elle, il but, hâtif, gros de désir. C'est l'amour qu'il réclame au paisible repas ; ah ! son triste cœur était malade d'amour. Mais elle résiste, pendant qu'il persiste à la supplier, jusqu'à ce qu'il se laisse tomber pleurant sur le lit.

Et elle vient et se jette à son côté : « Hélas ! avec quelle peine je te vois dans l'angoisse. Mais, hélas ! si tu effleures mes membres, tu sentiras avec des frissons ce que je t'ai caché. Aussi blanche que la neige, mais froide comme la glace, est la bien-aimée que tu t'es choisie. »

Violemment il la saisit de ses bras vigoureux, pénétrés de la force virile d'un jeune amour : « Espère donc de te réchauffer encore près de moi, quand tu

me serais envoyée de la tombe ! » Échange d'haleines et de baisers ! Surabondance d'amour ! « Ne brûles-tu pas, et ne me sens-tu pas brûler ? »

L'amour les lie plus étroitement l'un à l'autre, des larmes se mêlent à leur volupté. Avide, elle aspire les flammes de sa bouche, chacun n'a plus conscience de soi qu'en l'autre. L'amoureuse fureur du jeune homme échauffe le sang figé de la vierge, mais il ne bat pas un cœur dans sa poitrine.

Cependant se glisse dans la galerie la mère encore occupée, à cette heure tardive, des soins de la maison. Elle écoute à la porte et longtemps écoute quel est ce bruit étrange. Soupirs plaintifs et cris d'ivresse des fiancés, bégaiements de l'amoureux délire.

Surprise, elle s'arrête à la porte, parce qu'elle doit d'abord se convaincre, et elle entend avec colère les suprêmes serments et les caressantes paroles d'amour... « Chut ! le coq s'éveille !... Mais la nuit prochaine, seras-tu encore ici ?... » Et baisers sur baisers.

La mère ne contient pas sa colère plus longtemps ; elle ouvre, rapide, la serrure connue... « Y a-t-il dans cette maison des filles assez éhontées pour se mettre tout d'abord à la volonté d'un étranger ?... » C'est ainsi qu'elle entre. A la lueur de la lampe elle voit... Dieu ! elle voit sa propre enfant.

Et le jeune homme, dans son premier effroi, veut couvrir sa bien-aimée avec le voile virginal, et soi-

même avec le tapis de sa couche. Mais elle se détourne aussitôt, et, comme par la puissance de l'esprit, sa stature s'élève longtemps et lentement du lit à la voûte.

« Mère! mère! dit-elle d'une voix profonde, c'est ainsi que vous m'enviez ma belle nuit! Vous me chassez de cette chaude place; ne m'éveillez-vous que pour le désespoir? Ne vous suffit-il pas de m'avoir ensevelie toute jeune dans le linceul et dans la tombe?

« Mais je suis poussée par un arrêt singulier hors de mon étroite demeure pesamment couverte. Les chants que murmurent vos prêtres et leur bénédiction n'ont aucun pouvoir. Le sel et l'eau ne refroidissent pas un cœur que fait palpiter la jeunesse; hélas! la terre ne refroidit pas l'amour.

« Ce jeune homme me fut d'abord promis, alors que le temple serein de Vénus était encore debout. Mère, vous avez pourtant manqué à votre parole, parce qu'un vœu mauvais et contre nature vous enchaînait! Mais nul Dieu n'exauce la mère qui jure de refuser la main de sa fille.

« Hors du tombeau je suis poussée, pour revenir chercher ce bien que je n'ai pas eu, pour revenir aimer cet homme déjà voué à la mort, et pour sucer le sang de son cœur. Si maintenant c'en est fait de celui-là, il faut que j'aille à d'autres, et que ma rage immole le peuple des jeunes hommes.

« Bel adolescent ! tu ne peux vivre plus longtemps ; tu vas languir à cette place. Je t'ai donné ma chaîne, j'emporte avec moi la boucle de tes cheveux. Regarde-la bien : demain ta chevelure sera blanche et elle ne redeviendra brune que là-bas.

« Écoute, mère, ma dernière prière : fais dresser un bûcher, ouvre mon étroite demeure d'angoisse, et conduis par les flammes les amants au repos. Quand l'étincelle jaillira, quand le bois s'embrasera, nous nous envolerons au sein des Dieux antiques. »

Tel est ce poème si touchant, si mystérieux et si profond.

J'ai repris à mon tour et développé cette vieille histoire, car je n'ai rien trouvé qui peignît mieux le déclin des Dieux antiques et l'aube chrétienne dans un coin de la Grèce.

NOTE II

Page 235.

LEUCONOÉ

Il ne faut pas qu'un poème ait besoin de glose, et je ne crois pas qu'un commentaire soit utile pour l'intelligence de ma *Leuconoé*. Mais ceux qui s'intéressent en même temps aux conceptions poétiques et aux études d'histoire voudront peut-être bien lire ces quelques lignes sur les femmes d'Horace. Je les tire d'un article qui a paru dans *le Temps* du 5 janvier 1875 * :

* Je renvoie aussi le lecteur à une excellente étude de M. Jules Soury sur *la Délia de Tibulle*, qui, publiée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, a précédé mon essai sur les femmes d'Horace. Michelet a jeté sur le même sujet quelques paroles fécondes dans sa *Bible de l'Humanité (le Monde femme)*.

Ces femmes qu'aimait Horace étaient, sous leurs noms italiens ou grecs, pour la plupart des filles d'Orient, des Juives, des Syriennes. C'est par elles que l'Orient, avec ses folies, commença à envahir Rome et à troubler le génie latin. Ces étrangères apportaient leur religion. Toute femme, à travers les plus folles aventures, garde un Dieu chéri dans un pli de sa robe. Ces âmes orientales remplirent Rome de divinités étranges, de rites barbares, de cultes énervants. C'était tout un monde secret et nouveau. Elles nourrissaient des troupes d'astrologues, de devins, de charlatans. Elles firent la fortune des Chaldéens immondes et de tout ce qui, dans la ville, tirait des horoscopes et vendait des miracles.

Ces créatures troublées, inquiètes, lasses de tout, parce que tout leur était facile, se sentaient prises d'un incurable ennui, d'un grand mal de cœur. Leur souffrance était la pire de toutes, le désir dans la fatigue. C'est le mal qui fait les grandes pénitentes. Rien n'était assez divin pour elles, rien assez hors de la nature; rien ne donnait assez d'ombre et de mystère à leur piété sensuelle.

Horace, malade des nerfs et ayant déjà employé aux trois quarts la somme de vie qui était en lui, vint chercher à Baïa un hiver tiède et clément. Il y rencontra une courtisane dont il devint l'ami avec la discrétion que donnent, dans la maturité de l'âge, la connaissance des voluptés jointe à l'habitude de la pensée. Le poète la nomme du nom tout hellénique de Leuconoé. Il se peut qu'elle portât ce nom, soit qu'elle l'eût pris par goût et pour plaire, soit qu'elle l'eût reçu de ses parents et qu'elle fût Hellène. Leuconoé, que travaillait,

comme ses pareilles, une curiosité maladive, interrogeait les astrologues ; tout l'avait trompée ; elle se prenait à la science décevante des Chaldéens. Horace le lui reprocha avec son sens latin si net et si clair :

Tu ne quæsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconoe, nec Babylonios
Tentaris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati!
Seu plures hiemes, seu tribuit Juppiter ultimam,
Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
Tyrrhenum, sapias, vina liques; et spatio brevi
Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
Ætas. Carpe Diem, quam minimum credula postero.

Voilà la sagesse d'Horace. La pauvre fille de Baïa n'est ni si parfaite ni si tranquille : elle ne veut pas d'une mort irrévocable. L'intérêt des choses futures l'occupe et la tourmente. Qu'importent à l'étrangère Jupiter Capitonilus, gardien de la Ville éternelle, et les Dieux immuables comme les lois ? Ses divinités à elles sont cachées dans l'ombre impure des faubourgs. C'est là qu'avec Délia, lavée d'eau lustrale et vêtue de lin, elle va s'asseoir devant les portes de la Déesse égyptienne et s'enivrer du bruit des sistres d'airain. Mais ce ne sera pas assez pour elle de ces Dieux rigides de l'Afrique, d'Isis, bonne comme la nature, indifférente comme elle, du noir Sérapis, d'Osiris qui meurt pourtant, et qu'on peut pleurer ; ce ne sera pas assez du beau Mithra, de toutes les douces figures du ciel perse et des adorables mutilés venus des sanctuaires phrygiens.

Il faut à ces femmes une foi plus attendrie et des Dieux plus humains. Leur inquiétude et leur douleur

s'accroîtront jusqu'aux jours d'Acté et des pudiques prostituées, jusqu'à l'heure de rémission, alors qu'il leur sera donné de goûter la douceur des larmes, la joie des expiations, les délices du martyre. Horace, en formant sa science des voluptés, a méconnu la plus nécessaire à l'homme, la volupté des larmes. Horace voulait croire que le pontife gravirait éternellement le Capitole, accompagné de la vierge silencieuse. Il ne savait pas que bientôt les jeunes sœurs de sa Tyndaris et de sa Leuconoé, les premières, frapperaient mortellement ces Dieux latins vers qui le Chant séculaire ne monterait pas deux fois; il ne savait pas que des femmes malades abattraient le grand édifice romain, changeraient le monde et seraient les premières chrétiennes.

TABLE

TABLE

LES POÈMES DORÉS

DÉDICACE 3

A la Lumière 5
Les Cerfs 8
La Mort d'une Libellule 11
La Mort du Singe 13
La Perdrix 16
Les Arbres 18
Les Sapins 20
Le Chêne abandonné 24
Théra 27

Marine 2
Sur une Signature de Marie Stuart. 31
Le Désir 33
Les choses de l'amour ont de profonds secrets. 37
La Vision des Ruines. 38
Les Affinités. 43
Vénus, Étoile du Soir 51
La Mort 56
Ames obscures. 58

IDYLLES ET LÉGENDES

Le Captif. 63
La Fille de Caïn. 66
Homaï. 71
Le Vénusberg. 80
Un Sénateur Romain. 83
La Veuve. 85
Souvenir 87
Le mauvais Ouvrier 89
La Sagesse des Griffons. 90
A Théophile Gautier, sur sa Nouvelle d'*Arria Marcella.* 9
Le Refus. 9
Le Bûcher de Santal. 97
La dernière Image 99
Le Basilic. 10
La Danse des Morts 10
L'Adieu 11
Au Poète. 11
La Part de Madeleine. 12

LES NOCES CORINTHIENNES

PRÉFACE. 127

Hellas, ô jeune Fille, ô joueuse de lyre. 129
Première Partie 133
Deuxième Partie. 158
Troisième Partie. 205
Épigramme funéraire. Hippias de Théra, fils de Lakôn. 230
Épigramme funéraire. Daphné, fille d'Hermas. . . . 231

LEUCONOÉ. 233

LA PIA. 243

LA PRISE DE VOILE. 249

L'AUTEUR A UN AMI. 259

NOTES

Note I. *Les Noces Corinthiennes.* 267
Note II. *Leuconoé.* 281

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

3. — 4354.

APR 2 1971

PQ
2254
A17
1904

France, Anatole
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY